DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

Treasure Room

THE GUSTAVE LANSON
COLLECTION

LE THEATRE DES GRECS,

Par le R. P. BRUMOY, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME SECOND.

A PARIS, *rue S. Jacques*,

Chez { JEAN-BAPTISTE COIGNARD, ANTOINE BOUDET.

M. DCCXLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TREASURE ROOM

Tr. R.
882
B893

TABLE

Des Piéces contenues dans le Tome II.

LES COEPHORES d'Eſchyle, page 1

ELECTRE d'Euripide, 24

PHILOCTETE de Sophocle, 67

RÉFLEXIONS, 155

HIPPOLYTE d'Euripide, 163

RÉFLEXIONS ſur cette Tragédie, comparée à celles de Seneque & de Racine ſur le même ſujet, 279

IPHIGÉNIE en Aulide d'Euripide, 319

RÉFLEXIONS ſur cette Piéce & ſur celles de Rotrou, de Racine, & de *Lodovico Dolcè*, 444

193588

LE

LE THEATRE DES GRECS.

LES COEPHORES,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

CE titre signifie *des perſonnes qui portent des libations.* Il eſt tiré du fond du Sujet, qui eſt le même que l'Electre de Sophocle. Eſchyle l'avoit traité avant lui avec les mêmes Perſonnages eſſentiels. Il a pris pour ſon Chœur des filles étrangères, eſclaves de Clytemneſtre, & attachées à Electre. Comme il les in-

193588

troduit portant des préſens au tombeau d'Agamemnon, il leur a donné le nom de *Coëphores*, dont il intitule ſa Tragédie.

ACTE PREMIER.

Le commencement n'eſt pas entier: mais ce qui y manque n'empêche pas qu'on n'entrevoye l'expoſition du Sujet. Le fonds de la Scène eſt le tombeau d'Agamemnon. Oreſte y arrive avec Pylade. Il invoque Mercure qui préſide aux funérailles. Il coupe ſa chevelure pour la répandre ſur le monument, ſuivant l'uſage; & tandis qu'il eſt occupé à cette pieuſe cérémonie, il apperçoit de loin Electre ſa ſœur à la tête d'une troupe de jeunes filles qui s'avançent avec des dons pour le mort. De peur d'en être vû, il ſe coule un peu à l'écart avec ſon ami, après avoir demandé à Jupiter de le ſecourir dans le projet de vengeance qu'il a médité. Cette expoſition eſt nette & noble; elle fait voir que l'inventeur de la Tragédie en avoit conçû des idées bien préciſes.

Les jeunes filles arrivent; & celle qui parle pour les autres, dit qu'elle conduit la cérémonie funébre en battant des mains. » Leurs jouës, ajoute-t-elle, mon-

» trent encore les traces récentes que » la douleur y a imprimées. Leur cœur » ne se nourrit que de soupirs. Leurs » voiles & leurs vetemens sont déchi- » rés. Un songe affreux, suscité sans » doute par l'ombre courroucée d'Aga- » memnon, effraye Clytemnestre, & » l'engage à les envoyer à son tombeau » pour l'appaiser par des dons. O mai- » son déplorable! ô palais haï du soleil » & des hommes! d'épaisses ténébres te » couvrent & vengent le meurtre de ton » Souverain. Cette majesté du thrône, » si respectable autrefois, & dont la re- » nommée s'étendoit si loin, s'est éva- » nouie.... que la Justice est inégale » dans ses châtimens! elle fond tout-à- » coup sur les uns : elle poursuit lente- » ment les autres; & quelques-uns se dé- » robent à ses regards à la faveur d'une » nuit sombre qui les enveloppe.... » malheureuse dans l'esclavage où je suis, » il faut que je cache ma haine pour » mes maîtres, & que j'approuve des » iniquités. Mais Agamemnon est l'ob- » jet de ma secréte douleur." Il n'est pas possible de rendre à la lettre la force & l'énergie des vers de ce Chœur.

ACTE II.

Electre prend la parole, & demande à ces filles comment elle doit invoquer son pere pour lui faire agréer ces libations, qu'on l'oblige de porter à son sépulchre. » Lui dirai-je que ce sont là des » dons qu'une épouse chérie envoye à » son cher époux... hé, puis-je le dire » sans rougir? dois-je le prier de payer » ces dons, qu'une main barbare lui en- » voye, par un retour digne d'elle & » de lui? ou vaut-il mieux me taire, dé- » tourner les yeux avec horreur, & jet- » ter comme des choses exécrables, ces » indignes présens." Le Chœur lui conseille de faire des vœux favorables pour elle, pour Oreste, pour quiconque hait Egisthe, & d'y mêler des imprécations pour ses ennemis. Ceci se fait par vers entrecoupés d'interrogations & de réponses, pour instruire Electre de ce qu'elle doit demander.

Elle commence donc ainsi. » Mercure » souterrain, daignez m'assurer que mes » vœux seront agréables aux Dieux infer- » naux témoins du meurtre de mon pe- » re, & à la terre, dont le sein libéral » produit tout, & fait tout rentrer en

» elle-même. C'eſt dans cette vûe que
» je fais cette libation. O mon pere!
» jettez ſur nous un regard de pitié.
» Rendez la liberté & l'empire à Oreſte
» & à moi. Une mere inhumaine, qui
» vous a donné pour ſucceſſeur Egiſthe
» votre aſſaſſin, nous a tous trahis. Je
» ſuis eſclave, & mon frere eſt écarté
» du thrône paternel, tandis qu'ils jouiſ-
» ſent impunément du fruit de vos tra-
» vaux. Rappellez Oreſte en ces lieux,
» & faites que mes mains ſoient moins
» criminelles que celles de ma mere.
» Quant à nos ennemis, paroiſſez à leurs
» yeux comme un vengeur irrité, & ra-
» viſſez le jour à ceux qui vous l'ont ravi.
» Telle eſt l'imprécation que j'oſe pro-
» noncer contr'eux." Elle invite enſuite le chœur à pouſſer des cris lugubres, & à chanter autour du tombeau.

La cérémonie faite, Electre apperçoit avec ſurpriſe des cheveux coupés tout ſemblables aux ſiens. Elle ſçait que ce ne ſont pas ceux de Clytemneſtre. Une lueur d'eſpérance lui fait ſoupçonner que ce pourroient être ceux d'Oreſte. Cette idée lui pénétre le cœur comme un trait, & lui fait verſer des larmes de joie. Ainſi s'exprime-t-elle par l'inſtinct de la nature. Mais la crainte ſuccéde à l'eſpé-

rance, & rien ne peut la tirer de ſon incertitude. Elle avance; elle voit ſur la terre des traces ſemblables à celles de ſes pieds. Tout cela ne fait que la rendre plus inquiéte : Elle demeure donc dans ce trouble juſqu'à ce qu'Oreſte paroiſſe à ſes yeux. Il ſe montre tout-à-coup, & ſe fait reconnoître pour ſon frere, en lui préſentant un voile qu'elle a tiſſu elle-même.

Cette reconnoiſſance n'eſt pas à la vérité ſi brillante ni ſi pathétique que celle de Sophocle ; mais elle eſt naturelle, & je ne vois pas pourquoi M. Dacier dit : *qu'elle ſe fait de la maniere du monde la plus groſſiere*, ni pourquoi il regarde comme un très-grand défaut, qu'elle ſe faſſe de ſi bonne heure. Car quand à ce point, *c'eſt*, dit-il, *un vice que la reconnoiſſance ſoit ſi éloignée de la peripetie*, c'eſt-à-dire du changement d'état. Cela ſeroit bon ſi la reconnoiſſance produiſoit immédiatement & tout-à-coup ce paſſage de l'état malheureux à une heureuſe fortune, comme il arrive dans la plûpart des Sujets tragiques. Mais il n'en eſt pas ainſi dans le ſujet préſent. Il faut qu'Oreſte concerte avec ſa ſœur la révolution qu'il médite de faire dans le Royaume en tuant ſa mere & l'uſurpa-

teur. Il eſt donc néceſſaire que la reconnoiſſance ſe faſſe de bonne heure, afin de produire inſenſiblement, & avec vraiſemblance, un effet qui ne ſçauroit être prompt & qui exige des meſures. Ainſi Eſchyle n'a point péché en ceci, non-plus qu'Euripide, comme on le verra ci-après. Pour ce qui regarde la *groſſiereté*, je ne puis mieux en juſtifier Eſchyle qu'en traduiſant ce morceau de ſa Piéce. Le voici.

ORESTE *paroiſſant tandis qu'Electre tient les cheveux qu'elle a trouvés.*

Priez les Dieux qu'ils accompliſſent ainſi le reſte de vos deſirs.

ELECTRE.

Hé, qu'ai-je obtenu d'eux?

ORESTE.

Vous voyez celui que vous avez tant deſiré de revoir.

ELECTRE.

De qui, je vous prie, parlez-vous?

ORESTE.

D'Oreſte, dont je ſçai que vous ſouhaitez ardemment le retour.

ELECTRE.

Hé, les Dieux me l'ont-ils accordé?

ORESTE.

Oui: c'eſt moi. Ne l'attendez plus.

ELECTRE.

Voulez-vous, ô étranger, me tendre un piége ?

ORESTE.

Ce seroit contre mes propres intérêts.

ELECTRE.

Venez-vous insulter à ma douleur ?

ORESTE.

Elle m'est commune avec vous.

ELECTRE.

Quoi ? c'est à Oreste que je parle !

ORESTE.

Je parois à vos yeux, & je vous suis méconnoissable, moi dont vous sembliez reconnoître la présence dans les restes de ma chevelure, & jusques dans les traces de mes pas ! approchez de votre tête les cheveux d'un frere qui vous ressemble. Reconnoissez ce voile, ouvrage de vos mains, ce tissu précieux, ces figures d'animaux, &c.

Je sçai qu'Aristophane dans ses * Nuées se moque en passant de cette reconnoissance fondée sur la ressemblance des cheveux : trait de satyre fort indirect,

* Voyez les Nuées d'ARISTOPH. Act. I. Sc. derniere, dans la troisiéme partie de cet Ouvrage.

puiſque Madame Dacier paroît ne l'avoir pas apperçû, ou n'a pas voulu l'appercevoir. Mais ce trait tombe à faux, puiſqu'Electre ne conclut pas ſimplement de cette reſſemblance, que ſon frere ſoit de retour : mais qu'elle tire cette conſéquence de pluſieurs réflexions juſtes. Je ſçai encore qu'Euripide dans ſon Electre a badiné ſur les trois marques dont ſe contente cette Princeſſe, à ſçavoir ſur le rapport qu'elle voit entre les cheveux répandus & les ſiens, ſur la conformité des traces marquées ſur la terre avec celles de ſes pieds, & enfin ſur le tiſſu qu'Euripide appelle une robbe, de ſa grace ; quoique le mot ὕφασμα ſignifie auſſi un voile, & ſoit pris par Eſchyle dans ce ſens. Ne le fût-il pas, Oreſte pouvoit avoir conſervé & apporté avec lui cette robbe, pour ſe faire plus sûrement reconnoître. Mais outre qu'Euripide dégrade en ceci la majeſté de la Tragédie qu'il abbaiſſe au Comique, il exagère le ridicule, ou plûtôt il veut en trouver où il n'y en a point.

Sa façon de le faire eſt pourtant ſi plaiſante, qu'on ne ſera peut-être pas fâché de voir ici ce morceau de ſon Electre avant que de voir la Piéce elle-même. Un vieillard domeſtique d'Aga-

memnon revient de son tombeau. Il paroît comblé de joie. » J'ai trouvé, » dit-il à Electre, des boucles d'une che- » velure blonde, & j'ai été surpris de » voir qu'on eût osé les porter à ce tom- » beau. Ce n'est sans doute aucun Ar- » gien. C'est donc apparemment votre » frere qui a voulu honorer les Manes du » déplorable Agamemnon. Considérez » ces cheveux, approchez-les de votre » tête, & comparez la couleur : car » enfin vous sçavez que ceux qui sont » issus du même sang ont coutume de » se ressembler.

ELECTRE.

Vous n'y songez pas, ô vieillard, pensez-vous que le brave Oreste vînt en cachette à Argos, & fût arrêté par la crainte d'un Egisthe ? (*Mauvaise raison contre Eschyle. Oreste étoit seul, & il devoit user de stratagême pour faire une révolution d'Etat.*) D'ailleurs comment voulez-vous que sa chevelure se rapporte à la mienne ? l'une doit se sentir de la maniere dure dont un jeune homme de condition est élevé ; l'autre se ressent toujours de la mollesse que lui donne le soin qu'on a de parer le sexe.

LE VIEILLARD.

Du moins ajustez vos pieds sur les

veſtiges des ſiens, & voyez s'il ne s'y rapportent pas.

ELECTRE.

Hé, comment les traces des pas ſeroient-elles imprimées ſur la pierre & ſur la terre dure? Mais quand cela pourroit être, peut-on imaginer que les pas d'un frere & d'une ſœur puiſſent être ſemblables?

LE VIEILLARD.

Mais ſi Oreſte étoit de retour, ne pourriez-vous pas reconnoître la robbe tiſſue de vos mains dont il étoit orné, lorſque je le dérobai à la mort?

ELECTRE.

Ignorez-vous donc, ô vieillard, que j'étois encore enfant lorſqu'Oreſte fut enlevé? mais quand il ſeroit poſſible que je lui euſſe tiſſu une robbe, pourroit-il la porter encore? il faudroit que les vetemens ſuiviſſent la deſtinée des humains pour croître comme eux. Croyez-moi, c'eſt quelque étranger ami d'Agamemnon, ou quelque citoyen qui aura trompé des yeux attentifs, pour porter ces triſtes dons au tombeau, *&c.*

Enfin je ſçai qu'Ariſtote * ne met

* ARIST. *Poët. chap.* 17.

qu'au second rang des reconnoissances, celles qui ne sont fondées que sur la ressemblance & le raisonnement. Il cite même cette reconnoissance d'Oreste dans Eschyle. Mais ce n'est pas là prouver qu'elle soit *grossiere*.

Après les premiers transports d'une reconnoissance si subite, Oreste fait une priere éloquente à Jupiter, pour le conjurer de conserver ce qui reste d'une illustre maison. Il ajoute que c'est un oracle d'Apollon qui l'a contraint de venir venger un pere, en ôtant le jour à ses assassins; que ce Dieu l'a menacé des plus cruels supplices s'il ne le faisoit; qu'en le faisant même il seroit livré aux Furies, frappé de lépre, ou de quelque maladie horrible, séparé du commerce des hommes, & obligé de traîner une vie languissante. Voilà une étrange doctrine. Criminel en obéissant, ou en n'obéissant pas, Oreste est également menacé d'être puni. Il se résout à obéir. La tendresse pour un pere l'emporte sur tout autre égard, aussi-bien que la pitié pour un peuple sacrifié à l'ambition d'un usurpateur, & d'une mere parricide. C'est ainsi qu'Eschyle tâche d'assaisonner un autre parricide pour le rendre supportable par la nécessité de le commettre.

Le Chœur fait des vœux en faveur d'Oreſte; & ici commence un retour de tendreſſe entre le frere & la ſœur. Dans cette Scène, qui eſt très-vive, quoiqu'aſſez longue, il ſe fait un combat entre l'horreur naturelle du crime, & le deſir effrené d'une vengeance qui paroît légitime. C'eſt une perte pour notre langue, qu'on ne puiſſe rendre la délicateſſe de tous ces mouvemens qui ſe trouvent confondus dans une foule d'expreſſions & de vers d'une telle énergie, qu'ils perdroient tout leur prix dans une traduction littérale. On y voit dans Oreſte la vengeance dominante : mais combattue par un reſte de ſcrupule qu'Electre & le Chœur apperçoivent malgré lui, & qu'ils tâchent de vaincre ſans lui faire ſentir qu'ils l'apperçoivent. » O » mon pere, s'écrie-t-il, où êtes-vous? » où eſt ce lit fatal où vous avez perdu » la vie ? Electre entre dans le même mouvement; & le Chœur les exhorte, non à pleurer, mais à venger celui qu'ils pleurent. » Hélas, continue la Princeſſe, » ſi du moins quelque Lycien vous eût » ravi le jour au ſiége de Troye, vous » auriez confondu vos cendres avec cel- » les de tant d'illuſtres Héros dont vous » fûtes le Roi. " Le Chœur invoque Ju-

piter vengeur & les Furies. » Où êtes-» vous, Déesses infernales ; ô vous qui » prenez l'intérêt de ceux qu'on a in-» dignement égorgés, jettez les yeux » sur ces tristes restes des Atrides." Mais Electre qui se sent trop attendrie, en ne considérant qu'un pere mort, ranime son courroux par l'idée & la peinture d'une femme barbare qui a donné la mort à son époux. Sur quoi Oreste lui dit qu'il prend le parti de plonger le poignard dans le sein de sa mere ; il ajoute en soupirant, & de mourir après elle. Electre qui regarde ce dernier mot & ce soupir comme un reste de remords qui se réveille, acheve d'aigrir le courroux de son frere contre Clytemnestre. » Elle a coupé, » dit-elle, les pieds & les mains à son » époux, & voici le lieu où elle l'a in-» humé." Electre retrace ici en peu de mots sa propre misère ; puis elle invoque son pere & les Dieux. Ces fréquentes invocations continuées alternativement, donnent de l'ame à toute cette Scène, & sont l'expression pure de la vengeance & de la douleur. Car on y prie Agamemnon de se souvenir des indignes traitemens qu'il a soufferts, & on lui rappelle toute la noirceur de l'appareil de sa mort.

Oreſte enfin demande par quelle bizarrerie Clytemneſtre s'aviſe d'envoyer des libations ſur le tombeau d'un mari qu'elle a maſſacré. C'eſt, lui dit-on, l'effet d'un ſonge effrayant. La Reine a crû voir en dormant un ſerpent ſortir de ſon ſein ; elle a crû l'allaiter, & le ſerpent lui a tiré du ſang au lieu de lait. Rien de plus naïf que cette courte narration. Telle eſt la maniere des Anciens. Elle peint en peu de mots. Oreſte, qui conçoit le ſens de ce ſonge, jure qu'il l'accomplira, & pour cela il envoye Electre dans le Palais, afin d'obſerver ce qui s'y paſſe ; il engage le Chœur à un ſecret impénétrable, & il deſtine Pylade à le ſeconder dans ſon projet. Le Chœur, pour l'Interméde accoutumé, repaſſe les amours funeſtes qui ſe ſont cimentées par le ſang. C'eſt un tiſſu des amours de la fable mis en ſtrophes pour le chant.

ACTE III.

Un eſclave ſort du Palais : Oreſte l'appelle, & lui ordonne d'annoncer qu'un étranger eſt arrivé. Clytemneſtre ſurvient ſuivie d'Electre. Oreſte ſe dit un homme de Daulie, chargé par Stro-

phius de porter à Argos la nouvelle de la mort d'Oreſte, & il feint de ne connoître ni la Reine ni la Princeſſe. Ce Prince, inconnu de Clytemneſtre, s'excuſe d'être obligé de faire un rapport ſi affligeant à des perſonnes qui l'honorent de l'hoſpitalité. Pour Clytemneſtre, elle reçoit froidement cette nouvelle, & dit à l'étranger prétendu, qu'il n'en ſera pas moins cher à Egiſthe. Elle donne ordre qu'on prépare l'appartement deſtiné aux étrangers. Oreſte entre donc dans le Palais, auſſi-bien que Clytemneſtre & Electre, qui ſe retirent de leur côté : ce qui donne au Chœur l'eſpérance d'un heureux ſuccès.

La Vieille qui a élevé Oreſte, va chercher Egiſthe par ordre de la Reine. » L'inhumaine, dit-elle, affecte une feinte douleur, mais elle a peine à cacher » ſa joie. C'eſt à moi de pleurer le malheureux Oreſte." Elle fait voir en effet la plus vive douleur. Le caractère de cette nourrice eſt très-naïf. Car elle ſe rappelle aſſez en détail toutes les peines que lui a coûté l'enfance d'Oreſte. Il faut paſſer cela aux mœurs anciennes. Elle parle en un mot à-peu-près comme Phenix dans Homère à l'égard d'Achille, choſe dont on a fait un crime à

Homère, & qu'on ne pardonneroit pas davantage à Eſchyle. Le Chœur, pour conſoler cette femme, lui laiſſe entrevoir que le bruit du trépas d'Oreſte eſt un faux bruit ſemé à deſſein, & l'engage à ne pas différer davantage d'avertir Egiſthe. Durant cet intervalle il chante à l'ordinaire pour occuper le Théâtre, & ſes chants ne ſont que des prieres pour la réuſſite de l'entrepriſe d'Oreſte. Il ne faut pas omettre que dans l'entretien du Chœur avec la Vieille, elle dit qu'elle a ordre d'avertir Egiſthe de venir avec ſes Gardes. C'eſt une précaution qu'a pris le Poëte pour marquer le caractère des Tyrans, qui ayant tout à ſe reprocher, vivent toujours dans la crainte, & en même tems pour ſuſpendre l'eſprit du ſpectateur par ce nouvel obſtacle. Mais le Chœur le léve auſſi-tôt en diſant à la Gouvernante de ſe bien garder de parler à Egiſthe de cette circonſtance, & de l'engager au contraire à paroître ſeul, en le prévenant ſur les bonnes nouvelles qu'on vient lui annoncer.

ACTE IV.

Egiſthe paroît en effet accompagné d'un ſeul homme qui l'avoit appellé de

la part des deux étrangers. Il vient s'instruire de la vérité du fait sur la mort d'Oreste. Il ne fait point éclater sa joie comme dans Sophocle : au contraire, sa politique défiante lui fait dire qu'il est fâcheux de répandre de pareils bruits, s'ils ne sont éclaircis & fondés ; qu'on en peut tirer de dangereuses conséquences en se rappellant la mort d'Agamemnon ; que peut-être ces bruits ne sont nés que des vaines frayeurs de quelques femmes. C'est qu'il a été aussi averti par la nourrice de la part de la Reine. Il interroge l'homme qui l'accompagne, & celui-ci le renvoye aux deux étrangers pour être plus sûrement informé.

Egisthe entre dans leur appartement, tandis que le Chœur fait des vœux contre lui : mais en entrant il est frappé par Oreste. On entend ses cris sur le Théâtre. Les filles qui composent le Chœur s'écartent un peu en partie de frayeur, & en partie pour ne paroître pas complices de cette action. Un domestique sort tout effaré. Il annonce par ses cris la mort de son maître, & fait promptement ouvrir l'appartement de la Reine. Elle sort ; & il lui apprend ce qui vient de se passer. » Ah, s'écrie Clytemnestre, nous » sommes trahis, nous périssons par les

» embuches, comme nous avons fait pé-» rir Agamemnon." Elle demande des armes. Mais Oreſte ſe préſente à elle. » Je vous cherche encore, lui dit-il; » pour Egiſthe il eſt puni." Et comme Clytemneſtre pouſſe un ſoupir ſur la mort de ſon cher Egiſthe, » Barbare, » ajoute Oreſte, vous aimez cet époux. » Hé-bien vous l'accompagnerez au tom-» beau." Clytemneſtre qui reconnoît ſon fils à cet exploit lui demande grace, & lui montre le ſein qui l'a allaité. Oreſte eſt ébranlé à ce ſpectacle. » Que dois-» je faire, dit-il, cher Pylade?" Pylade le raffermit en alléguant l'ordre du Ciel. » Où ſont les oracles d'Apollon? où » ſont vos ſermens? tout vous doit être » ennemi hors les Dieux." Oreſte étouffe ſa tendreſſe, & ordonne à la Reine de le ſuivre dans l'appartement où eſt le corps d'Egiſthe, pour y être immolée auprès de lui. » Un double crime vous a unis » pendant la vie, le même ſort va vous » réunir, venez l'épouſer encore une » fois." Le diſcours entrecoupé du fils & de la mere eſt court & vif. Il commence ainſi.

CLYTEMNESTRE.

O mon fils, ſongez que je vous ai nourri. Donnez-moi la vie.

ORESTE.

Vous avez tué mon pere, & vous verriez le jour avec moi !

CLYTEMNESTRE.

C'eſt le deſtin qui donna la mort à Agamemnon.

ORESTE.

Et le deſtin le venge par la vôtre.

CLYTEMNESTRE.

Serpent que j'ai nourri dans mon ſein ! ah, mon ſonge étoit trop vrai.

ORESTE.

Votre main a commis un parricide, mourez par un parricide.

Il faut convenir que cela a quelque choſe de trop barbare pour nos mœurs, quelqu'adouciſſement qu'Eſchyle ſemble y apporter. Oracle tant qu'on voudra, c'eſt toujours un fils qui tue une mere, & une mere ſuppliante. Sophocle eſt un peu moins dur en ceci qu'Eſchyle & Euripide. Le Chœur termine cet Acte par une eſpéce de triomphe ſur cette vengeance opérée, dit-il, par la juſtice même, fille de Jupiter.

ACTE V.

Oreſte ſort du Palais, & fait ouvrir les portes. Il montre de loin au peuple les

corps d'Egisthe & de Clytemnestre. D'un autre côté il leur fait voir le voile dont l'un & l'autre couvrit Agamemnon pour le massacrer, & les chaînes dont ils le lièrent. » Qu'on l'étende dit-il, ce voile » abominable, non pour être vû de mon » pere; mais afin que le soleil, témoin de » tant de sang répandu, me soit garant » que c'est avec justice que j'ai osé tuer » une mere. Car pour Egisthe je n'en parle » pas. Il porte la juste & trop douce peine » de son adultère." Le Chœur à ce spectacle sent réveiller sa douleur & son indignation: mais Oreste a beau se rassurer à cette vûe; le fruit de sa victoire, c'est d'être obligé de fuir à Delphes, suivant les ordres d'Apollon. Il sent même déja sa raison se troubler. Mais avant que les Furies viennent l'agiter, il prend les Argiens à témoin de son innocence, & les laisse joüir de la liberté qu'il vient de leur procurer, pour s'exiler lui-même loin de sa Patrie. A l'instant il croit voir les Euménides avec les serpens qui sifflent sur leurs têtes, & des yeux qui distillent de sang. Ce n'est là qu'une fureur commencée. Aussi Eschyle ne l'a fait qu'ébaucher en grand maître. En effet, Oreste ne perd pas entierement l'usage de la raison. Il se retire avec Pylade, &

le Chœur finit en plaignant la destinée de cette maison, où se sont commis tant d'attentats, & même le sort d'Oreste obligé de les venger sur une mere, & d'être coupable malgré lui.

Je ne dois pas oublier que les Furies dont Oreste est agité, & que Clytemnestre appelloit *les chiens irrités d'une mere*, sont une peinture très-ancienne & très-noble des remords qui aiguillonnent la conscience d'un coupable; remords que la nature rend plus vifs & plus sensibles, quand il s'agit d'un crime qui l'offense aussi violemment que le parricide. Ciceron dit admirablement à ce sujet. »* Ne vous imaginez pas, » que, comme vous le voyez souvent aux » spectacles, un homme coupable d'im- » piété ou de quelque attentat, soit » réellement agité & saisi d'effroi par les » torches ardentes des Furies. Le scé- » lérat est tourmenté par ses propres » fautes, poursuivi par ses frayeurs, agi- » té par ses fureurs, bourrelé par ses » noirs projets, déchiré par ses remords. » Voilà les Furies domestiques qui s'at- » tachent pour toujours aux impies. Ce » sont elles qui jour & nuit vengent par

* *Cic. pro Rosc. amer. n.* 40.

» de cruels, mais juſtes ſupplices, le » ſang des peres ſur des fils parricides. « *Nolite enim putare, quemadmodum in fabulis ſæpenumerò videtis, eos qui aliquid impiè ſceleratéque commiſerint, agitari & perterreri Furiarum tedis ardentibus. Sua quemque fraus, & ſuus terror maximè vexat: ſuum quemque ſcelus agitat, amentiâque afficit: ſuæ malæ cogitationes conſcientiæque animi terrent. Hæ ſunt impiis aſſiduæ domeſticæque Furiæ, quæ diès noctesque parentûm pœnas à conſceleratiſſimis filiis repetunt.*

ELECTRE
D'EURIPIDE.

IL n'eſt pas néceſſaire après ce qu'on a vû, de développer ce ſujet. Quoique différemment enviſagé par les trois rivaux, le fonds eſt toujours l'hiſtoire d'Egiſthe. C'eſt tout dire : & d'ailleurs Euripide va nous l'expliquer aſſez par ſon Prologue auſſi poſtiche que la plûpart des autres de ce Poëte.

ACTE PREMIER.

Un Mycenien qui vit à la campagne peu loin d'Argos paroît d'abord, & adreſſant la parole à ſa Patrie, il repaſſe dans ſon eſprit l'entrepriſe d'Agamemnon, ſon expédition de Troye, ſon retour à Argos, ſa mort que lui procura ſon épouſe de concert avec Egiſthe, & les ſuites de ce crime. Egiſthe épouſe Clytemneſtre & s'empare du Sceptre : il veut tuer Oreſte fils d'Agamemnon. Mais un vieillard l'enléve, & le confie

à

à Strophius Roi de la Phocide. Le Tyran laisse d'abord vivre Electre fille de son prédécesseur ; mais la voyant nubile, & recherchée de tous les Princes de la Gréce, il craignit qu'elle ne fût un jour en état de venger son pere, & il résolut de s'en défaire. Toutefois Clytemnestre la sauva par politique plûtôt que par pitié. La mort de sa fille auroit rendu le gouvernement de la mere trop odieux, & n'auroit fait qu'aigrir Oreste, qui avoit déja mis à prix la tête de l'usurpateur. » C'est ce qui a déterminé le Roi (dit » cet homme) à me donner Electre en » mariage. Noble, à la vérité, mais pau» vre, je vois ma noblesse éclipsée par » l'indigence. J'étois tel qu'Egisthe sou» haitoit. Il a cru que ma foiblesse le » mettoit hors d'état de rien craindre » de moi ; au lieu qu'un époux plus puis» sant auroit pû réveiller le meurtre d'A» gamemnon, & n'en pas laisser impunis » les auteurs.

Euripide donne ici à ce Mycénien le vrai caractère d'un homme de bien, qui a conservé dans l'adversité des sentimens dignes de sa naissance. Le Poëte en fait un Philémon,* un homme semblable à

* Voyez les Métam. d'Ovid. l. 8. v. 632.

ce vertueux époux de Baucis, Prince par le cœur, laboureur par la néceſſité de ſa fortune, craignant les Dieux, digne de les avoir pour hôtes, aimant la juſtice, & haïſſant la tyrannie. Contraint d'épouſer Electre, devenue la victime d'une politique injuſte & cruelle, il eſt ſon protecteur plûtôt que ſon mari, & il proteſte publiquement que le reſpect pour le ſang de ſes légitimes Rois l'emportant en ſon cœur ſur l'ambition d'épouſer une Princeſſe, il ne l'a jamais regardée que comme un dépôt ſacré que les Dieux lui ont confié. Euripide prend bien des précautions pour juſtifier ce dernier article. Mais outre que cette ouverture ne vaut pas à beaucoup près celle de Sophocle, qui eſt un modéle achevé, l'imagination ſe trouve un peu bleſſée de ce mariage ſans mariage.

A la ſeconde Scène on voit une jeune femme ſimplement vétue, & portant ſur ſa tête une urne qu'elle va remplir d'eau à la fontaine voiſine. C'eſt Electre qui ſe fait connoître en adreſſant ſes plaintes aux aſtres ſur la cruauté d'une mere qui l'a réduite à un ſi triſte état. Son mari la rencontre, & ſe plaint tendrement que malgré ſes prieres & ſes ordres elle s'abaiſſe toujours à des emplois vils & in-

dignes de sa naissance. » Je vous mets » au rang des Dieux (répond Electre) » vous dont la tendresse vertueuse a res- » pecté ma misère. Qu'y a-t-il de plus » heureux dans l'excès de mon mal- » heur, que d'avoir trouvé un ami tel » que vous? c'est à cette amitié si pure » que je rends hommage par mes soins. » Hé, n'est-il pas juste que par recon- » noissance du moins je prenne part à vos » travaux, & que je soulage vos peines? « Le mari se rend à tout ce qu'elle veut, & il se dispose lui-même à aller ensemencer son champ dès que le jour paroîtra; ce qui montre l'extrême humiliation où Egisthe avoit réduit Electre, puisqu'il l'a contrainte d'être la femme d'un simple payſan, obligé de vivre du pénible travail de ses mains.

Tandis que l'un & l'autre se retire, Oreste arrive avec Pylade; (ils sont inséparables chez nos Poëtes) ces deux amis se font d'abord connoître au spectateur par leur amitié mutuelle. Le premier déclare qu'il vient venger la mort de son pere par l'ordre d'Apollon, qu'il a profité de la faveur de la nuit pour faire les sacrifices des morts sur le tombeau d'Agamemnon, & que durant le jour qui commence à luire, il est bien aise de

ſe tenir ſur la frontiere de l'Argolide ; pour être à portée de ſe retirer en cas qu'il ſoit découvert, & pour tâcher de trouver ſa ſœur, dont il croit la maiſon peu éloignée. Ils apperçoivent Electre proche de la fontaine où elle puiſe de l'eau, & la prenant pour une eſclave ou pour une payſanne, ils s'écartent un peu en attendant qu'elle paſſe, afin de tirer d'elle les éclairciſſemens qui leur ſont néceſſaires. Pour cela ils vont s'aſſeoir proche de la maiſon d'Electre ſans la connoître. C'eſt un jeu de Théâtre.

Electre ſe croyant ſeule, renouvelle ſes plaintes en rempliſſant ſon urne. Ce qu'elle dit eſt exprimé par une eſpéce d'Ode, que les Anciens appelloient *Monodie* ou Monologue en chant. C'eſt l'Interméde du premier Acte, auſſi-bien que la ſuite. En effet Electre appercevant le Chœur, l'invite à pleurer avec elle, & pour l'y engager, elle peint la mort de ſon pere, l'abſence ou peut-être l'eſclavage de ſon frere, & ſes propres malheurs, avec ces traits vifs & ces exclamations fréquentes qui ſont l'ame des Chœurs d'Euripide. C'eſt le même caractère d'Electre, & le même goût que dans le Monologue de Sophocle. *Lumiere pure, Ciel, qui environnez la ter-*

re, &c. Mais celui d'Euripide paroîtroit moins ſerré & moins brillant dans notre langue.

Elle a mis bas ſon urne avant que de commencer cette triſte cérémonie, c'eſt-à-dire, avant que de payer à Agamemnon le tribut de ſes larmes & de ſes cris lugubres. Le Chœur, qui n'eſt autre qu'une troupe de bergeres & de payſannes attachées à la fortune d'Electre par pure compaſſion, veut en vain détourner cette Princeſſe de ſonger à ſes maux, en lui parlant d'une fête qu'on doit célébrer. » Il n'eſt plus de fêtes, ni de danſes, ni » de joie pour elle. Les larmes ſont de» venues l'unique aliment, & la ſeule » douceur qu'il lui ſoit permis de gou» ter." Elle montre ſes habits, ſi peu dignes d'une Princeſſe de ſon rang, mais ſi conformes à ſes malheurs. Surquoi le Chœur avec la ſimplicité, qui fait ſon caractère, lui offre des vetemens plus riches & plus décens pour l'engager à paroître dans les fêtes publiques, & à honorer les Dieux par ſa préſence, afin de ſe les rendre propices. Car il n'eſt point de raiſons qu'il n'allégue pour la perſuader. » Cheres amies, répond-elle, » les Dieux ſont devenus inſenſibles aux » maux d'Electre, & ſourds aux cris du

» ſang d'Agamemnon : tout concourt à » m'accabler, le pere mort que je pleu- » re, & le frere qui me reſte encore. » Malheureux Prince, il erre dans des » climats étrangers, où le terme de ſes » erreurs eſt l'eſclavage, tandis que chaſ- » ſée de la maiſon paternelle, & con- » damnée à vivre dans une cabane ſur » ces triſtes rochers, je ſéche de dou- » leur à la vûe d'une mere qui joüit tran- » quillement du fruit de ſon crime dans le » lit de l'époux qu'elle a maſſacré.

ACTE II.

Oreſte & Pylade, qui ont tout entendu, ſe lévent tout-à-coup de l'endroit où ils s'étoient cachés, & la Princeſſe effrayée à la vûe de deux étrangers en armes veut prendre la fuite. Mais Oreſte l'arrête malgré ſes cris, en lui proteſtant qu'il eſt bien éloigné de lui vouloir nuire. » Pourquoi donc ces armes, dit-elle, » & cette affectation à vous tenir en » embuſcade proche de ma maiſon. » Electre eſt juſtement étonnée de voir des gens armés, parce que les Grecs portoient rarement des armes, ainſi que nous l'avons obſervé. Le Prince pour raſſurer ſa ſœur d'un ſeul mot, lui répond qu'il eſt un étranger qui vient lui ap-

porter des avis certains de ſon frere. » Ah, Dieux, s'écrie-t-elle, vit-il, ou ne » vit-il plus? il vit, dit Oreſte, goutez la » douceur de cette heureuſe nouvelle." Si l'on veut bien ſe rappeller le tour que Sophocle donne à cette entrevûe du frere & de la ſœur, on conviendra qu'Euripide n'a pas été à beaucoup près ſi heureux dans cette Scène. Elle eſt toutefois attachante. Car Oreſte ſe donnant toujours pour un étranger, fait raconter à ſa ſœur ſes aventures & la ſuite de ſon exil. Elle lui dit qu'elle eſt mariée à un époux dont la fortune eſt fort audeſſous du rang de Princeſſe, mais dont la généroſité l'égale; que ce vertueux ami l'a traitée en ſœur, par égard pour la race royale, & pour ne pas être le miniſtre de l'inhumaine politique d'Egiſthe; que le Tyran abuſé par le voile ſpécieux d'un mariage qu'il croit réel, joüit du plaiſir de la voir réduite à cet humiliant état pour la rendre mépriſable, & pour n'avoir rien à craindre de ſa poſtérité; qu'enfin les amies qu'elle s'eſt faites (elle parle du Chœur) ſont de véritables confidentes, fidelles à Agamemnon, & ennemies de l'uſurpateur, auſſi-bien que ſon mari; mais que le ſeul Oreſte eſt capable de renverſer la tyrannie.

» Vous sentez-vous assez de courage, » reprend Oreste, pour l'aider à égorger » votre mere ? Assez, répond-elle, pour » l'immoler de ce même fer dont elle » immola son époux. Puis-je assurer Oreste, dit l'un, que vous êtes inébranlable » dans cette résolution ? Puissai-je mourir, dit l'autre, après avoir donné la » mort à cette barbare mere." Cela est atroce, comme le remarque très-bien M. Dacier; & sans doute Electre est plus supportable chez Sophocle. Au surplus Euripide se sert d'un artifice pour suspendre la reconnoissance du frere & de la sœur, en faisant dire à Electre qu'elle ne pourroit le reconnoître si elle le voyoit, sans le secours du vieillard qui l'a dérobé à la mort. Ainsi la reconnoissance ne se fait pas au second Acte, (comme le dit M. Dacier;) mais seulement au troisiéme, comme on le verra. Car ici Oreste, pour garder le rôle d'étranger qu'il a pris, demande à sa sœur ce qu'il doit rapporter de sa part à un frere si chèrement aimé. » Racontez-lui » mes maux & les siens," dit-elle. On en a vû le détail qu'elle répéte d'une maniere encore plus animée. Car elle répand les plus vives couleurs sur la triste situation où l'a mise le Tyran, sur

Pref. d'Elect.

ſes vetemens ruſtiques, ſur ſes mains endurcies au travail, & occupées à ſubvenir à ſes beſoins, ſur ſon deuil perpétuel qui l'écarte des aſſemblées, des fêtes, des ſacrifices, & qui la condamne à une obſcure ſolitude. D'un autre côté elle décrit par oppoſition » la félicité » criminelle, mais paiſible de Clytem» neſtre, aſſiſe ſur le thrône dans le ſein » de la magnificence Phrygienne, au » milieu de ſes fidelles étrangères eſcla» ves d'Agamemnon, dans tout l'éclat » d'une Cour brillante & fière, tandis » que le ſang du Roi mort ſéche ſans » vengeance ſur les murs du Palais, qui » en ſont rougis. Enfin elle repréſente » Egiſthe traîné fièrement ſur le même » char dont ſe ſervoit Agamemnon avec » tant de dignité, & tenant le Sceptre » de la même main qu'il trempa dans le » ſang de ce grand Roi, dont il inſulte » même les mânes & le tombeau.

Sur ces entrefaites le Chœur apperçoit le mari d'Electre qui revient des champs, & qui paroît d'abord ſurpris de cette converſation familiere de la Princeſſe avec deux hommes. Electre en apporte auſſi-tôt la raiſon pour lever ce ſcrupule, né de la délicate bienſéance des Anciens. Le laboureur apprenant

qu'Oreſte vit encore, en témoigne ſa joie. Il veut même donner l'hoſpitalité aux voyageurs. Il les prie d'entrer dans ſa cabane, prêt à les recevoir le moins mal que ſa pauvreté pourra le permettre. Il voudroit qu'on les y eût déja reçûs. Il marque ſa peine & ſon chagrin qu'on n'y ait pas ſongé d'abord. Il ordonne à ſes domeſtiques de prendre les malles des voyageurs, en les priant eux-mêmes de ne pas dédaigner ſes offres. C'eſt Philémon qui reçoit des Dieux ſous ſon humble toît.

Oreſte également ſurpris, & charmé de trouver dans un homme indigent, & vil en apparence, des ſentimens qu'on cherche ſouvent en vain dans un rang plus élevé, fait une belle morale, quoiqu'un peu longue, ſur la biſarrerie de la fortune, qui cache ſi ſouvent des cœurs lâches dans les Princes, & des ſentimens héroïques dans les cœurs des hommes du commun. Mais Electre, confuſe de recevoir d'illuſtres étrangers dans une chaumine où elle manque de tout, envoye ſon mari chez le vieux Gouverneur qui a ſauvé Oreſte, afin de l'engager à régaler les deux Grecs d'une maniere moins indigne d'eux. Le laboureur y conſent, parce que ſon épouſe le

veut ainſi ; mais il ajoute, que ſa pauvreté même pourroit ſuffire à bien traiter ſes hôtes, au moins pour un jour. C'eſt qu'il compte pour une richeſſe ce que Philémon donna à ſes hôtes, Jupiter & Mercure, un viſage ouvert, & un cœur généreux,

* *Super omnia vultus*
Acceſſere boni, nec iners pauperque voluntas.

Toutefois il conſidère, en s'en allant, » un grand avantage dans les richeſſes & » dans la proſpérité, c'eſt de nous mettre en état d'obliger des amis, ou de » ſubvenir à des beſoins extraordinaires. » Car pour les beſoins communs il croit » l'abondance peu néceſſaire, ſuivant la » maxime," qu'Horace a depuis traduite ainſi en parlant à un riche :

** *Non tuus hic capiet venter plusquam meus.*

L'eſtomac du riche n'eſt pas plus grand que celui du pauvre. Ces maximes d'un homme ſatisfait dans l'indigence, & qui n'envie aux grands que la douce ſatisfaction de pouvoir faire des heureux,

* Ovid. *Métam. l.* 8. *v.* 631.
** Hor. *ſat.* 1. *liv.* 1. *v.* 48.

achévent le portrait intéreſſant d'un homme vertueux.

L'Interméde du Chœur ſemble un peu détaché du ſujet. C'eſt pour le moins un écart Pindarique. Car on y apoſtrophe les mille vaiſſeaux qui voguerent à Troye, on y reléve la gloire d'Achille, on y parle de ſon bouclier comme Homère, on décrit les principales figures que l'art de Vulcain y traça. On repréſente Achille ſur un char rapide, environné d'un nuage de pouſſiere, & portant la terreur dans les rangs des Troyens. L'on finit enfin par des mouvemens d'indignation contre Clytemneſtre, qui a été aſſez dénaturée pour faire mourir le chef de pareils héros, & le Roi de tant de Rois; & l'on prédit la vengeance d'un ſi horrible attentat. Car voilà où l'on en vouloit venir, comme fait Pindare dans ſes Odes.

ACTE III.

Le bon vieillard qui a élevé Agamemnon & ſes enfans, arrive courbé ſous le poids des années, & frappe à la porte d'Electre, non ſans gémir ſur la pauvreté de la cabane, qui tient lieu de palais à une Princeſſe. Dès qu'elle paroît il l'aborde civilement, en lui préſentant un

agneau, (il l'a choisi sur tout son troupeau) des fleurs pour joncher la table, des fromages, & un Outre de vin exquis, en un mot un repas champêtre pour les nouveaux hôtes. Il fait porter tout cela dans la chaumine; puis il essuye ses larmes: car la vûe d'une Princesse aussi malheureuse qu'Electre, & la comparaison de l'état où il la trouve, avec celui où il l'avoit vûe autrefois, lui réveillent une idée chère qui l'attendrit. Il parle & agit comme *les peres nourriciers* des Princes Grecs, & avec toute la naïveté du *bon vieux tems*.

Après ce premier abord il ajoute qu'il vient de passer par le tombeau d'Agamemnon, pour lui réitérer un léger hommage de ses pleurs, & d'une libation de vin: mais qu'il a trouvé un grand sujet d'étonnement, des boucles de cheveux, une brebis noire dont le sang étoit fraîchement répandu, & tous les vestiges d'un sacrifice récent. On a vû ci-dessus cette Scène traduite. C'est une malice d'Euripide, pour tourner la reconnoissance d'Eschyle en ridicule. Electre réfute toutes les raisons du vieillard, qui veut que ce soit Oreste qui est venu honorer les mânes de son pere. Cette Scène indépendamment du sel de la satyre qui

eſt déplacé, ne laiſſe pas de ſuivre agréablement le fil de la piéce, & d'aider à la ſuſpenſion qu'Euripide a voulu ménager.

Après cet entretien, Oreſte ſort & ſe montre au vieillard. Tandis qu'il demande à Electre quel eſt cet homme, le vieux Gouverneur l'enviſage en ſilence avec une ſurpriſe extraordinaire; & il le dévore des yeux. » Invoquez les » Dieux, ô Electre, s'écrie-t-il auſſi-tôt, » & jettez un regard ſur votre hôte. » C'eſt Oreſte. " On ne peut le croire. Il inſiſte; & il en apporte enfin une preuve indubitable. C'eſt la cicatrice d'une bleſſure, que le Prince étant enfant avoit reçûe au front en pourſuivant un faon de biche avec ſa ſœur. C'eſt la reconnoiſſance d'Ulyſſe dans Homère.

Odyſſée.

Electre convaincue par cette marque, & par l'autorité du vieillard, embraſſe à l'inſtant ſon frere. Les premiers tranſports de cette reconnoiſſance ſont bien touchés : mais elle eſt moins vive & moins animée que celle d'Eſchyle, qu'Euripide a voulu railler. Pour Sophocle il l'emporte ſur tous les deux, en ſuppoſant Oreſte crû mort, qui revit tout-à-coup pour faire paſſer Electre de l'abyſme de la douleur au comble de la joie.

Euripide donne au Chœur des ſenti-

mens très-vifs sur le retour d'Oreſte; mais ce Prince, ſans trop s'arrêter à de frivoles démonſtrations de tendreſſe, commence par interroger le vieillard ſur la maniere de venger Agamemnon. » Nous eſt-il reſté encore quelques amis, » dit-il; ou ſommes-nous auſſi abbattus » que notre fortune? à quel parti puis-» je m'attacher? dois-je tenter l'entre-» priſe à force ouverte, ou par la ruſe? » quelle route enfin dois-je tenir pour » pénétrer au milieu de nos ennemis? » Mon fils, répond le vieillard, il ne faut » pas vous flatter. Vous êtes malheureux; » plus d'amis pour vous. C'eſt un tréſor » trop rare qu'un ami capable de ſoute-» nir la bonne & la mauvaiſe fortune de » ſon ami. D'ailleurs vous n'avez laiſſé » après vous nulle lueur d'eſpérance, & » votre parti s'eſt diſſipé. Sçachez donc » que pour remonter ſur le thrône vous » n'avez de reſſource que dans votre va-» leur & dans la fortune.

ORESTE.

Que faut-il faire pour y réuſſir?

LE VIEILLARD.

Tuer Egiſthe & Clytemneſtre.

ORESTE.

C'eſt la gloire où j'aſpire. Mais com-ment y parvenir?

LE VIEILLARD.

En vous insinuant dans le Palais. Mais il ne suffit pas de l'oser.

ORESTE.

J'entends. La ville est bien gardée, & les sentinelles veillent toujours.

LE VIEILLARD.

Il est trop vrai. Egisthe vous craint, & il ne s'endort pas sur ce qui vous touche.

Dans cet embarras il vient une pensée au vieillard. Il a rencontré dans son chemin Egisthe qui se disposoit à faire un grand sacrifice, & à célébrer une fête. (C'est celle dont le Chœur a parlé.) Le Tyran n'est suivi que de ses domestiques, qui céderont sans résistance à la valeur du nouveau Roi. Le vieillard conseille donc à Oreste d'aller vers le lieu du sacrifice, afin qu'Egisthe l'appelle au festin comme étranger. Alors, continue-t-il, les conjonctures détermineront ce que vous aurez à faire. L'embarras d'Oreste c'est de ne pouvoir percer en même tems Egisthe & Clytemnestre. Car l'un des deux manqué, rend le coup dangereux, & la vengeance inutile. Mais Electre le prévient, & prend sur elle le soin de se défaire de sa mere. Dessein horrible, & plus encore dans la sœur que

dans le frere. Car Electre imagine une trahiſon pour attirer Clytemneſtre dans le piége. C'eſt de feindre une groſſeſſe dont elle ſe dira délivrée depuis dix jours. Si elle vient, dit-elle, c'eſt fait de ſa vie.

Enſuite de cette délibération, le vieux Gouverneur ſe diſpoſe à conduire Oreſte au lieu du ſacrifice, & à faire courir le bruit des couches d'Electre. Mais avant que de ſe ſéparer, le frere & la ſœur implorent le ſecours de Jupiter, de Junon, & de l'ombre de leur pere, pour les rendre favorables à une vengeance dont la juſtice les intéreſſe. Electre eſt la plus emportée. Car elle déclare que ſi Oreſte manque ſon coup ſur Egiſthe, elle ſe plongera un poignard dans le ſein. Elle va en effet s'armer & ſe tenir en embuſcade en attendant Clytemneſtre.

L'Interméde de cet Acte paroît auſſi étranger au Sujet que le précédent, quoique le but du Chœur ſoit de repréſenter l'origine des malheurs attachés à la maiſon de Pelops, d'où ſont iſſus Agamemnon fils d'Atrée, & Egiſthe fils de Thyeſte. Le Chœur ſe rappelle la fable de la brebis dorée, qui cauſa une ſi affreuſe diſcorde entre Thyeſte & Atrée. Ce dernier Prince, jaloux de ce tréſor, dont

dépendoit le deſtin de ſes Etats, & voyant que ſon frere le lui avoit enlevé par le moyen d'Eropa qui trahiſſoit doublement ſon mari, ſe vengea comme on ſçait de Thyeſte, en lui faiſant manger ſon propre fils. Ce feſtin, qui fit reculer le ſoleil, fut la ſource des maux qui accablerent depuis les Pelopides. Les vers que le Chœur chante font une grande & noble image de la fuite du ſoleil, de l'horreur des aſtres, & de la confuſion des élémens : » punition viſible de Ju» piter, & leçon éloquente, (ajoute le » Chœur) pour apprendre aux mortels » à révérer les Dieux : mais dont la bar» bare Clytemneſtre n'a pas profité.

ACTE IV.

Le Coryphée.

» Quel bruit frappe mon oreille, dit » bruſquement une femme du Chœur ! » c'eſt le tonnerre de Jupiter infernal ! » me trompai-je ? non. Les cris retentiſſent de toutes parts. Sortez, Elec» tre, ſortez." Elle entend un bruit de guerre ; & comme la crainte eſt un interpréte ſiniſtre, elle croit qu'Oreſte eſt accablé ſous le nombre, & que la conjuration a échoué. Dans cette idée elle veut ſe donner la mort, d'autant plus

qu'il ne vient perſonne pour lui annoncer le ſuccès du combat d'Oreſte. Mais le Chœur l'arrête, & l'on voit paroître à l'inſtant un domeſtique du Prince, qui annonce qu'Oreſte eſt vainqueur, & que l'uſurpateur expire. La frayeur & la défiance dont Electre eſt prévenue, l'empêchent d'abord de reconnoître ce domeſtique : mais enfin revenue à elle-même, elle le reconnoît & ſe fait redire une ſi heureuſe nouvelle. L'Officier en fait un grand récit, à-peu-près en cette maniere : » Nous arrivons au lieu où » étoit le Tyran. Il ſe promenoit ſeul » dans un parterre, & il cueilloit des » branches de myrte pour couronner les » conviés. Etrangers, nous dit-il, en » nous appercevant, qui êtes-vous, & » quelle eſt votre patrie ? nous ſommes » Theſſaliens, répond Oreſte, & nous » allons ſacrifier à Jupiter Olympien ſur » les bords de l'Alphée. Hé-bien, re- » prend Egiſthe, je vous invite au feſtin » que je fais après un ſacrifice aux Nym- » phes. Vous y reviendrez demain. Ce- » pendant entrons dans ce Palais, ajoute- » t-il, en nous préſentant la main d'une » maniere qui ne nous permettoit pas de » le refuſer. Qu'on apporte des bains » pour les hôtes, afin qu'ils ſoient en état

A Piſe en Elide.

» d'approcher de l'Autel. Oreſte répond » qu'il eſt prêt, qu'il s'eſt déja purifié. » Auſſi-tôt tout ſe prépare pour le ſacri- » fice. On améne les victimes, on ap- » porte des corbeilles, on allume le feu » ſacré, on place les baſſins autour du » bucher. Tout eſt en mouvement dans » le Palais. Egiſthe jette ſur l'Autel des » gâteaux, en diſant ces paroles: Nym- » phes qui habitez dans ces rochers, pro- » curez-moi l'avantage de vous offrir » ſouvent de pareils ſacrifices. Conti- » nuez de bénir le deſtin de Clytemneſ- » tre & le mien; lancez enfin vos malé- » dictions ſur nos ennemis." Il entendoit Oreſte & la Princeſſe. On peut juger, comme dit l'Officier, que la priere ſecrette d'Oreſte étoit bien différente. C'étoient des vœux contraires qui montoient au ciel dans un même ſacrifice, & les Dieux devoient décider entre le Tyran & le légitime héritier du thrône.

Egiſthe, qui ne le croyoit pas ſi près de lui, après avoir immolé une geniſſe, le prie d'interroger les entrailles de la victime. C'étoit un art particulier aux Theſſaliens, & Oreſte s'étoit donné pour tel. Celui-ci ne balance pas. Il fait ce qu'on demande. Mais Egiſthe à l'aſpect des entrailles de la victime paroît ef-

frayé, comme s'il y avoit lû sa destinée. (Cela méne insensiblement au but.) Oreste à son tour immole une victime, & du même couteau il frappe Egisthe à mort, tandis qu'il le voit occupé à considérer le cœur palpitant du taureau immolé. Les gardes attaquent Oreste. Il résiste, secondé de Pylade. Il vient enfin à bout de leur faire entendre qu'il est Oreste. » Je ne viens point, dit-il, » faire la guerre au peuple d'Argos, ni » à vous qui êtes mes sujets. Je suis » Oreste, & je viens venger la mort de » mon pere. A ces mots les gardes éton- » nés sentent que les armes leur tom- » bent des mains. Un vieillard s'avance : » il reconnoît le Prince : on le couronne : » on passe de la fureur à l'allégresse. En » un mot il vient apporter à sa sœur la » tête, non de Meduse, mais d'un enne- » mi plus odieux pour elle.

Le Chœur s'anime à célébrer ce triomphe par des danses & des chants, tandis qu'Electre au comble de ses vœux, s'adresse par des exclamations au soleil, à la nuit, à la terre, pour témoigner l'excès de sa joie. Elle veut couronner son frere de ses propres mains. Elle va chercher une couronne dans son appartement. Le Chœur continue ses chants ou ses

cris de victoire. Oreſte paroît à l'inſtant avec Pylade. Electre ſort & ceint elle-même le front des deux vainqueurs. Mais Oreſte, ſans ſe prévaloir d'un ſi heureux ſuccès, répond aux louanges que lui donne ſa ſœur avec une modeſtie pleine de gravité. » Electre, dit-il, adreſ-» ſez d'abord vos hommages aux Dieux » auteurs de cette grande victoire. Ne » me regardez que comme le miniſtre » de leurs volontés & de la fortune. L'u-» ſurpateur eſt mort. Voici ſon corps; » votre Tyran dépend aujourd'hui de » vous." Car il ajoute, ſuivant la méthode des Anciens, qu'il abandonne ce cadavre à la vengeance de ſa ſœur, pour le donner en proie aux oiſeaux & aux bêtes féroces : ſentiment qui ne convient pas à nos mœurs. Il eſt vrai qu'Electre * marque quelque répugnance à inſulter à un mort, choſe qui paroîtroit condamner ce que lui fait dire Sophocle à ce ſujet, ſi le motif d'Electre n'étoit la crainte de s'attirer l'indignation du peuple. Cette crainte après tout fait voir qu'une vengeance outrée qui s'étendoit ſur les morts n'étoit pas toujours généralement approuvée chez les Grecs.

* Electre de Sophocle, Act. V. Sc. derniere.

Ainſi Electre ſe contente de maltraiter de paroles ſon Tyran tout mort qu'il eſt : car elle lui reproche dans une harangue aſſez étendue, tout ce qu'elle a eû à ſouffrir de ſa cruauté, outre le meurtre d'Agamemnon & l'hymen de Clytemneſtre. Il y a dans ce diſcours beaucoup de morale & divers traits, entr'autres un ſur la molle condeſcendance qui rendoit Egiſthe l'eſclave plûtôt que l'époux de Clytemneſtre. Quelque beauté qu'on puiſſe trouver dans ces ſortes de traits, qui peignent les mœurs Grecques, il eſt certain qu'un diſcours dans les formes adreſſé à un ennemi mort ne ſçauroit être aſſez de notre goût pour nous engager à le ſouffrir.

Oreſte ordonne à ſes domeſtiques d'emporter le corps d'Egiſthe dans la maiſon d'Electre, de peur que Clytemneſtre ne le voye en arrivant. Cela ſe fait tout à propos. Car Electre fait ſigne à ſon frere de parler d'autre choſe, & elle détourne le diſcours, parce qu'elle voit de loin le char de ſa mere qui s'approche peu à peu. Il y a ici un défaut viſible, ce me ſemble. Car eſt-il vraiſemblable qu'Egiſthe ait été égorgé publiquement dans l'appareil d'un ſacrifice, ſans que Clytemneſtre en ſoit informée

avant que d'arriver. Oreſte même & Electre paroiſſent l'avoir oubliée, & ils s'enyvrent de voir Egiſthe mort, ſans ſonger que ſon épouſe vit, & eſt en état de le venger. Enfin pourquoi ne vient-elle pas plûtôt? il étoit plus aiſé de ſe défaire d'elle que d'Egiſthe. Mais Euripide a voulu finir par elle, pour donner plus de Tragique au progrès de ſa piéce, & c'eſt, je crois, l'unique raiſon qu'on puiſſe apporter de ce défaut de vraiſemblance.

A l'approche d'une mere, Oreſte ſent le même remords que Cinna chez Corneille. » Qu'allons-nous faire, dit-il, » tremperons-nous nos mains dans le ſang » de notre mere?

ELECTRE.

Eſt-ce donc ſa vie qui excite votre pitié?

ORESTE.

Comment égorger celle dont j'ai reçû le jour, & dont mon enfance a éprouvé les tendres ſoins?

ELECTRE.

Comme elle a égorgé votre pere & le mien.

ORESTE.

O Phebus, que tes oracles ſont injuſtes!

ELECTRE.

ELECTRE.

Qui sera donc juste, si Apollon ne l'est pas ?

ORESTE.

Tu m'ordonnes de tuer une mere, & la nature me le défend.

ELECTRE.

Est-ce un crime de venger un pere ?

ORESTE.

Oreste innocent va devenir parricide !

ELECTRE.

Cesserez-vous d'être vertueux en vengeant Agamemnon ?

ORESTE.

Je serai puni de l'avoir fait aux dépens du sang de Clytemnestre.

ELECTRE.

A qui donc laisserez-vous le soin de venger le Roi ?

ORESTE.

Ah, si c'étoit un mauvais démon qui m'eût trompé sous la forme d'un Dieu !

ELECTRE.

Ne le croyez pas. Le sacré Trépié ne rend que des oracles du Ciel.

ORESTE.

Non je ne puis justifier cet oracle.

ELECTRE.

Souffrirez-vous qu'on puisse vous reprocher d'avoir manqué de cœur ?

ORESTE *piqué.*

Hé-bien, il faut donc se résoudre.....

ELECTRE.

A la faire tomber dans le même piége qu'Egisthe.

ORESTE.

Entrons. Je vais commettre un attentat horrible, un crime exécrable à toute la nature. Mais les Dieux l'ont ainsi voulu. Le sort en est jetté. O moment trop doux pour un pere à venger, & trop cruel pour un fils qui le venge !

Quelqu'horreur qu'inspire cette Scène, les remords d'Oreste sont ménagés avec beaucoup d'art, & font naître dans l'esprit du spectateur ce que dit Cinna sur ses remords.

* On ne les sent aussi que quand le coup approche,
Et l'on ne reconnoît de semblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'ame de son dessein jusques-là possédée
S'attache aveuglément à sa premiere idée;
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé,
Ou plûtôt quel esprit n'en est point accablé !
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,
Voulut plus d'une fois rompre son entreprise,
Qu'avant que de frapper, elle lui fit sentir
Plus d'un remords en l'ame, & plus d'un repentir.

* *Cinna* Act. III. Scène II.

Le Chœur aborde la Reine Clytemneſtre, & comme il eſt complice de la conjuration, il lui fait un compliment auſſi perfide que flatteur. Euripide nous repréſente cette Reine ſur un char, comme dans Iphigénie en Aulide. Elle fait d'abord deſcendre ſes Troyennes qui l'accompagnent par honneur, afin de deſcendre enſuite elle-même ſoutenue de leurs bras. Mais Electre la prévient par ces paroles. » Je ſuis, comme elles, » une eſclave bannie de la maiſon de » mon pere. Souffrez, Madame, que je » vous préſente la main, & que je faſſe » leur fonction." Comme la Reine ne veut pas le ſouffrir, ſa fille en ſe comparant toujours aux captives de Troye, lui demande pourquoi donc on l'a traitée en eſclave. » Car enfin notre ſort eſt » le même, dit-elle. Privée, comme » elles, d'un pere, je ſuis traitée en » captive.

Clytemneſtre obligée de ſe juſtifier, le fait, ainſi que chez Sophocle, c'eſt-à-dire, par de mauvaiſes raiſons, & par un détail des prétendus crimes d'Agamemnon, dont la punition a dû retomber néceſſairement ſur Electre. Celle-ci ſe voyant invitée par ſa mere même à dire librement ſa penſée, la dit avec toute

l'éloquence & toute la force dont elle eſt capable. Mais cette Scène, ſi ſemblable à celle de Sophocle pour le fonds, lui eſt cependant bien inférieure pour le tour, comme il ſeroit aiſé d'en juger par la comparaiſon. Je ne traduis point celle d'Euripide à cauſe de la reſſemblance. Il eſt vrai toutefois qu'Euripide met dans la bouche d'Electre des traits que Sophocle avoit omis. Elle reproche, par exemple, à Clytemneſtre de s'être défaite du Roi, non pour venger la mort d'Iphigénie, vain prétexte trop aiſé à détruire, mais pour ſe faire un époux de ſon amant; puiſqu'après le départ d'Agamemnon pour Troye, & avant qu'il fût queſtion du ſacrifice d'Iphigénie, Clytemneſtre, durant l'abſence de ſon mari, affectoit de paroître belle, & de relever ſa beauté par des parures, préjugé certain d'infidélité chez les Grecs. » De plus, ajoute-t-elle, d'où venoit » cette criminelle joie qui vous étoit par» ticuliere, lorſqu'on apprenoit que les » Troyens avoient l'avantage, & cette » triſteſſe ſi marquée ſur votre front au » récit de nos victoires, ſi ce n'étoit de » la crainte de revoir trop tôt un époux » odieux?

Clytemneſtre trop preſſée par des rai-

sons de cette force affecte une grande modération, jusqu'à avouer qu'elle est fâchée du passé, & qu'elle pardonne à sa fille de prendre plûtôt les intérêts d'un pere que les siens. Puis elle rompt le discours en parlant des couches d'Electre, qu'elle plaint dans le triste état où elle la voit réduite. Elle laisse même échapper quelques soupirs à part pour se reprocher les maux qu'elle lui a causés. » Il est tard de gémir sur mes maux, re-» prend la Princesse, quand vous les » voyez sans reméde, & mon pere au » tombeau. Mais du moins que ne rap-» pellez-vous votre fils Oreste?" Clytemnestre avoue encore qu'elle le laisse en exil par la crainte qu'elle a de trouver un ennemi irréconciliable dans un fils. La conversation se tourne sur Egisthe, & à son sujet Electre dit ce mot équivoque. » Ce fier Tyran habite en ma » maison," pour faire entendre à sa mere qu'il s'est emparé du Palais de ses peres, tandis qu'elle entend que le corps d'Egisthe sans vie est étendu chez elle. La Reine brise enfin un entretien qui commence à lui déplaire, & sa fille l'engage à entrer dans la cabane pour y faire le sacrifice ordinaire au dixiéme jour après la naissance de l'enfant. Clytemnestre y

consent, & donne dans le piége qu'on lui a préparé. Elle renvoye même ses gens & son char, avec ordre de ne revenir qu'après le sacrifice. Cette précaution étoit nécessaire pour mettre Oreste & Electre en état d'attenter sur la vie de leur mere sans aucune opposition. Ce qui surprend encore une fois, c'est que la Reine n'ait pas encore appris la mort d'Egisthe, dont le bruit ne pouvoit manquer de se répandre en un instant dans la ville. Il est vrai qu'Euripide y a pourvû en partie, en supposant qu'Egisthe étoit assez loin hors d'Argos, & que dans le moment même qu'on l'égorgeoit, Clytemnestre étoit partie de la ville par un autre chemin pour se rendre chez Electre. Comment donc n'est-elle pas arrivée avant Oreste ? on ne le conçoît pas. Tout cela est plus composé & moins vraisemblable que l'arrangement tout simple de Sophocle. Car chez ce Poëte, Clytemnestre est tuée durant l'absence d'Egisthe, sans que le bruit de cet attentat se répande hors du Palais dont Oreste s'est rendu le maître : & ensuite Egisthe revient d'un voyage, ainsi qu'on l'attendoit, pour tomber entre les mains de son ennemi. Cela est sans doute beaucoup plus naturel que de supposer

Egiſthe tué au milieu de ſes domeſtiques dans un ſacrifice, & Clytemneſtre attirée dans un piége aſſez mal tendu. En effet, la ſuppoſition des couches d'Electre n'eſt guère vraiſemblable. La Reine ſa mere auroit-elle dû ignorer la groſſeſſe de ſa fille, & la naiſſance d'un petit-fils? de-plus, ſur quel fondement Electre ſe tenoit-elle aſſurée que ſa mere auroit la complaiſance de ſe rendre à ſa chaumine au moment qu'elle en ſeroit priée? ſi pourtant une de ces meſures avoit été rompue, le ſecret étoit découvert, & la conjuration manquée. On voit bien qu'Euripide a voulu donner plus de grandeur & de célébrité à l'attentat d'Oreſte ſur Egiſthe, en choiſiſſant un jour ſolemnel, un ſacrifice, & un ſacrificateur de cette importance, qui devient lui-même victime au milieu de ſa cour & de ſes ſujets. Mais c'eſt cela même qui rend la machine trop embarraſſée, & les reſſorts trop compliqués. Il y auroit bien d'autres réflexions à faire ſur ce paralléle des deux piéces d'Euripide & de Sophocle: mais indépendamment de ces réflexions, la ſeule lecture fait voir que l'Electre du ſecond l'emporte de beaucoup ſur celle du premier, juſques-là que d'habiles gens, à

juger de celle-ci par la conduite, ont voulu douter qu'elle fut véritablement d'Euripide, quoique le ſtyle ſoit trop conforme au ſien pour la lui ôter.

Clytemneſtre ſuivie d'Electre eſt à peine entrée dans la chaumine, que le Chœur complice de la conſpiration, joüit par avance de la vengeance qu'il attend, & afin de mettre obſtacle à la pitié du ſpectateur, il peint, avec des couleurs fortes, l'attentat de Clytemneſtre ſur ſon premier époux. » Crime atroce dont elle va, dit-il, recevoir le » prix par un coup pareil à celui qu'elle » lui a porté." C'eſt que la loi du Talion juſtifioit tout chez les Grecs.

Cette courte réflexion eſt ſuivie d'un bruit confus qu'on entend dans la cabane. Clytemneſtre s'écrie, » ah, mes enfans, égorgerez-vous votre mere?" Le Chœur même eſt attendri par ces cris redoublés; puis voyant ſortir le frere & la ſœur tout fumans du ſang de leur mere, il frémit des horribles aventures qui compoſent l'hiſtoire de la maiſon de Tantale.

ACTE V.

» O terre, O Jupiter, qui voyez tout » ce qui ſe paſſe ici bas, tournez vos

» regards sur ces deux morts. C'est moi » qui ai vengé mes malheurs par le plus » détestable attentat. " Ainsi parle Oreste après le crime commis. Aussi ne l'avoit-il fait que malgré lui. Il semble pourtant qu'il eût été plus naturel de le laisser joüir, quelques momens au moins, du fruit de son crime avant que de le livrer aux remords. Le voile que la passion met devant les yeux d'un coupable ne tombe pas tout-à-coup, ou s'il tombe sur le champ, l'ame encore soutenue par un reste de passion qui l'a enhardie au crime, se roidit, lutte contre le repentir, & tâche de l'étouffer, ou du moins d'en reculer le souvenir pour goûter la douceur dont la vengeance l'a flattée. Tout ce qu'on peut dire en faveur de l'Oreste d'Euripide, c'est qu'il s'est porté à tuer sa mere, moins par passion que par égard pour l'oracle, & par la crainte de passer pour lâche. Car c'est le dernier ressort dont s'étoit servi Electre pour raffermir Oreste ébranlé par des retours fréquens à l'aspect du forfait qu'il étoit sur le point de commettre. Pour Electre, qu'elle tienne le même langage que son frere, & qu'on la voye livrée aux plus affreux remords, c'est à quoi l'on avoit moins lieu de s'attendre. Il

étoit beau de voir une femme armer Oreſte, raſſurer ſon ame étonnée, animer ſon courroux, & le piquer par le reproche de lâcheté. C'eſt ainſi qu'en uſe Emilie à l'égard de Cinna. Mais après l'action, eſt-il croyable qu'on la voye ſi-tôt démentir ſon caractère, & changer en foibleſſe ſon inébranlable fermeté? Après tout, en ſuppoſant que les yeux de ces deux coupables s'ouvrent tout-à-coup après que leur vengeance & leur prétendu devoir ſont ſatisfaits, rien n'eſt mieux touché que leur repentir. Ce ſont des regrets auſſi vifs qu'inutiles. Leur paſſion eſt éteinte, la raiſon reprend ſes droits, & leur cœur eſt déchiré. Le nom reſpectable de mere, qui n'avoit pû arrêter leur rage, revient ſans ceſſe à leur eſprit & ſur leur langue. » Ils déteſtent la lumiere du jour; ils ne » ſçavent où porter déſormais leurs pas, » ni où cacher la honte qui les ſuit. » Quel aſyle trouveront-ils? quel mortel » ſera aſſez impie pour s'allier à des par- » ricides, & pour les recevoir ſous le » même toît? " Oreſte, ſuivant la coutume des coupables qui cherchent à ſe juſtifier, rejette ſon forfait ſur Apollon, qui l'a lui-même armé, & ſur Electre qui l'a enhardi & determiné. » C'eſt vous,

» cruelle sœur, lui dit-il, qui m'avez » contraint, malgré moi, d'égorger une » mere. Hélas, vous l'avez vûe nous » découvrir son sein, & se prosterner à » nos pieds, tandis que d'une main te- » nant sa chevelure....

ELECTRE.

Oui, je l'avoue. Et ses cris vous ont émû.

ORESTE.

Mon cher fils, disoit-elle en m'embrassant les genoux, c'est ta mere qui te prie d'épargner son sang. Ces mots & cette vûe m'ont presque désarmé.

LE CHŒUR *à Electre.*

Cruelle, avez-vous pû soutenir la vûe d'une mere expirante à vos pieds?

ORESTE.

Hélas, je n'ai pû l'immoler qu'après m'être voilé de mes vetemens.

ELECTRE.

Malheureuse! il est trop vrai, c'est moi qui t'ai poussé à cet attentat: c'est moi qui par tes mains & par les miennes ai plongé le fer dans son sein.

LE CHŒUR.

Quelle horreur! allez, couvrez du moins son corps, & cachez au ciel les coups dont vous l'avez percé.

Le Chœur suit le caractère du peuple, dont la haine & la rage se changent bientôt en pitié après le crime commis. Tandis qu'Oreste & Electre couvrent le corps de leur mere avec ses habits, Castor & Pollux descendent d'une machine, & le premier adressant la parole à Oreste, lui dit que Clytemnestre méritoit la mort; mais qu'elle ne devoit pas la recevoir d'un fils; que par égard pour Phébus il se contente de regarder son oracle comme insensé, quoique le destin l'oblige de l'approuver. Il annonce au frere & à la sœur ce que le même destin & Jupiter ont déterminé. Pylade doit épouser Electre, & l'emmener dans ses Etats en Phocide avec le laboureur qui lui a tenu lieu de pere sous le nom de mari. Quant à Oreste, son sort est de renoncer à sa patrie, d'errer de contrées en contrées toujours environné de furies, de donner son nom à une ville d'Arcadie, lieu de son exil, d'aller à Athènes implorer Pallas, de subir le jugement de l'Aréopage, d'en sortir absous, & délivré de la poursuite des Euménides, & enfin de régner paisiblement à Argos. Pour Egisthe & Clytemnestre, ils seront inhumés, l'un par les Argiens, l'autre par Menelas & Hélene. Euripide

adopte ici la fable d'Hélene en Egypte, où il prétend que cette Princeſſe fut tranſportée, tandis que » ſon ſimulacre » étoit à Troye par ordre de Jupiter, » pour exciter parmi les mortels des » guerres cruelles qui devoient coûter » tant de ſang." L'on verra cette hiſtoire au long dans d'autres piéces d'Euripide à la II. Partie de cet Ouvrage, auſſi-bien que ce qui regarde le jugement de l'Aréopage ſur Oreſte.

Le Chœur demande aux Dieux Gémeaux la liberté de parler, pour leur repréſenter qu'étant freres de Clytemneſtre, & fils de Leda comme elle, ils auroient dû, ce ſemble, prévenir une mort ſi funeſte; & la réflexion eſt naturelle. Mais ils répondent que le deſtin & l'oracle imprudent d'Apollon ne le permettoient pas. Le deſtin ſert de ſolution à tout dans le ſyſtême des Grecs. Caſtor & Pollux auroient été ſans cela fort embarraſſés de répondre à Electre, qui n'a point d'oracle qu'elle puiſſe alléguer pour ſa juſtification. Mais la deſtinée vient au ſecours : c'eſt elle qui a rendu le parricide commun à la ſœur & au frere : morale étrange pour des Dieux !

Le reſte de la Scène s'employe aux adieux & aux regrets d'Oreſte & d'E-

lectre, qui à peine réunis depuis une si longue séparation, sont encore contraints de se séparer. » Quoi, chere sœur, dit » Oreste, je vous revois après un si » long-tems, & l'on me prive de votre » vûe ! Je vous quitte, & vous me quit- » tez ! " Castor le console par la qualité de l'époux qu'on donne à Electre, & il ajoute qu'après tout la punition de sa sœur ne consiste qu'à être exilée de sa patrie. » Hé quoi de plus triste, répond » Oreste, que de quitter son pays natal ! » il est vrai que mon sort est plus affreux. » Il ne se borne pas à l'exil. Il me traîne » à un Tribunal étranger. " On le console encore par l'assurance de la faveur de Pallas. Alors Electre embrasse son frere pour s'en séparer ; & Oreste lui dit, » Recevez les dernieres marques de » ma tendresse, & regardez-moi comme » mort. " Cette parole qui paroît froide à un Commentateur, comme si Oreste démentoit par-là son caractère de héros, attendrit pourtant les Dieux qui sont présens : & Oreste ajoute en soupirant, » Electre je ne vous verrai plus. " C'est à quoi le Commentateur n'avoit pas fait attention. Après ces derniers adieux tendrement réitérés, Oreste recommande sa sœur à Pylade, qui jusqu'ici n'a point

Gaspar Stiblinus.

parlé, & qui s'en va, comme dit M. Dacier, *sans dire un seul mot.* Mais ce n'est pas, comme il ajoute, *que ce Prince soit peu content d'une femme de ce caractère.* C'est qu'Euripide qui ne vouloit rien d'inutile, n'a pas crû qu'un personnage presque oisif dans toute la piéce, dût parler dans des occasions où cela n'étoit pas absolument nécessaire. Il avoit l'exemple d'Eschyle, qui fait dire au même Pylade très-peu de chose dans ses Coëphores; & en général les anciens Poëtes Tragiques mettoient en personnages muets les enfans & tous ceux qui contribuoient plus au spectacle qu'à l'action. En effet Pylade n'est presqu'ici qu'en spectacle à cause du préjugé qu'on avoit qu'Oreste & Pylade étoient inséparables. (M. Racine en a bien profité dans Andromaque.) Si Pylade seconde Oreste dans l'entreprise contre Egisthe, cela se passe derriere le Théâtre. Du reste il est simple témoin, comme les personnages du Chœur, dont un seul parle pour tous. A l'égard du présent que lui font les Dieux en lui donnant Electre en mariage, un signe suffisoit pour les en remercier, sans qu'il fût besoin qu'il parlât, outre qu'il est plus respectueux de ne pas interrompre une Divinité qui parle. S'il

ne dit mot à Electre, c'eſt qu'elle n'eſt pas en état d'entendre parler d'amour : ce n'en eſt ni le lieu, ni le tems; & tous ces diſcours ſont ſuppoſés ſe faire derriere le Théâtre après la piéce finie. L'objection de M. Dacier n'eſt donc pas fondée. L'on ne voit pas non plus pourquoi il trouve froids les adieux d'Oreſte & d'Electre, ſi ce n'eſt ſur l'autorité du Commentateur qu'on vient de dire. Car ſans avoir égard à la briéveté de ces adieux qu'on vient de voir dans leur entier, l'on ne peut s'empêcher de les trouver très-naturels & fort touchans. Que peuvent ſe dire de plus un frere & une ſœur, que la fortune, après pluſieurs années & mille dangers, réunit & ſépare d'une maniere ſi ſurprenante dans un même jour?

Caſtor finit par un mot qui juſtifie entierement Euripide du reproche que lui fait M. Dacier. Car comme Oreſte recommande ſa ſœur à Pylade, Caſtor prend la parole pour celui-ci; » laiſſez, » dit-il, laiſſez-leur le ſoin de leurs » amours, & ne ſongez qu'à vous déli» vrer des furies qui vont s'emparer de » vous. Ces noires Divinités s'avancent » à grands pas armées de ſerpens & des » douleurs amères qui ſont le fruit du

» crime." Castor ajoute seulement, »que » Pollux & lui s'en vont à travers la » plaine azurée sur les mers de Sicile, » pour donner du secours aux vaisseaux » agités de la tempête. Que toutefois » leur secours est réservé aux mortels qui » craignent les Dieux, & non pas aux » impies. Et qu'enfin ils conseillent aux » hommes d'aimer la justice, & de ne » pas s'embarquer avec des parjures." Maximes répandues dans les Poëtes Grecs & Latins. Mais il y a ici une allusion à quelque expédition des Athéniens, qui avoient souvent des vaisseaux sur les mers de Sicile. Le Chœur fait aussi ses adieux en deux mots, & frappé des malheurs dont il vient d'être témoin, il ne regarde comme heureux que ceux qui sont les moins misérables.

Le système de la fatalité qui regne dans ces trois piéces, & qui dans celle d'Euripide est autorisé par des Dieux, n'empêche pas qu'Oreste ne soit puni par des furies, & Electre par l'exil. C'est que les Grecs ne laissoient pas de l'accorder avec une sorte de liberté mal entendue. Ciceron, dans son livre du Destin, explique les différens sentimens qui établissent ce système, & il les réfute tous. Il paroît toutefois par la ma-

niere dont il expoſe l'opinion des Stoïciens, que ces Philoſophes s'exprimoient mal, & qu'ils rentroient pour le fonds dans le ſentiment univerſel ſur la liberté qu'ils n'oſoient & ne pouvoient nier. Ils diſtinguoient un enchaînement de cauſes principales & non principales, qui aboutiſſoient néceſſairement, diſoient-ils, à des actions néceſſaires ou libres: ſentiment inintelligible, mais extrêmement favorable à l'amour-propre, qui ne cherche, ou qu'à excuſer ſes fautes, ou qu'à ſe conſoler dans ſes maux.

PHILOCTETE

TRAGÉDIE

DE SOPHOCLE.

SUJET.

PHILOCTETE fils de Pœan, Compagnon d'Hercule & héritier de ſes fléches, ayant ſuivi les Grecs dans l'Expédition de Troye *, fut mordu au pied par un ſerpent durant le voyage. ** L'armée le crut frappé de la main des Dieux, & chargea Ulyſſe de le conduire dans l'Iſle de Lemnos, & de l'abandonner pendant qu'il ſeroit endormi. Philoctete demeura dix années † dans cette ſolitude, livré à ſes maux & à ſa fureur. Mais les Grecs ayant ſçû par un oracle que la priſe de Troye étoit attachée aux fléches d'Hercule, envoyerent

* Troye, ville de Phrygie dans l'Aſie mineure, trop connue pour en parler.

** Ce fut dans l'Iſle de Chryſa ſur la mer Egée proche de la grande Iſle de Candie vers la côte des Oeteocretes.

† Voyez la Diſſertation de M. FOURMONT contre le ſentiment ordinaire ſur la durée du ſiége de Troye T. V. de l'*Hiſt. de l'Acad. des Inſcript.* p. 53. & la défenſe de l'opinion commune par M. l'Abbé BANIER. T. VI. p. 425.

Ulyſſe & le fils d'Achille à Lemnos, avec ordre d'emmener Philoctéte au ſiége à quelque prix que ce fût. Il s'agit donc d'un grand intérêt d'Etat, quoiqu'en apparence il ne ſoit queſtion que des armes d'Hercule; & ce morceau de l'antiquité a paru à feu M. de Cambray aſſez intéreſſant pour en faire un Epiſode conſidérable du Telema-
LIVRE XV. que. C'eſt ce qui m'a engagé à traduire la Piéce entiere, en profitant de quelques endroits de ſa traduction, quand je les ai trouvés conformes au Texte; heureux, ſi j'avois pû dans le reſte imiter l'adreſſe de cet Auteur inimitable, à faire paſſer dans notre langue l'élégance & la ſimplicité des graces originales.

PERSONNAGES.

ULYSSE Roi d'Ithaque.
NEOPTOLEME fils d'Achille.
PHILOCTETE fils de Pœan, & Compagnon d'Hercule.
UN ESPION.
HERCULE.
CHŒUR, compoſé des Compagnons d'Ulyſſe & de Neoptolême.

La Scène eſt à Lemnos près d'une Grotte ſur le bord de la Mer.

PHILOCTETE
TRAGÉDIE
DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ULYSSE, NEOPTOLEME, un Soldat Grec.

ULYSSE.

NOUS voici enfin sur le rivage de Lemnos.* C'est ici, ô fils d'Achille, c'est dans cette Isle déserte que par l'ordre des Grecs assemblés j'exposai le déplorable Philoctéte. L'affreuse blessure qui le consumoit comme un feu dévorant, lui faisoit pousser d'horribles

* Isle de l'Archipel, ou mer Egée, aujourd'hui Stalimène.

cris. Tout le camp retentiſſoit de ſes gémiſſemens, ou des imprécations que la douleur lui arrachoit. Les ſacrifices en étoient troublés. Mais pourquoi vous le redire? le tems que nous perdrions à ces diſcours me trahiroit; & la ruſe que je médite pour enlever Philoctéte échoueroit ſans doute, s'il venoit à découvrir mon arrivée dans ſon iſle. C'eſt à vous, Neoptolème, à me ſeconder. Cherchez des yeux la grotte qui lui ſert de retraite. Vous la reconnoîtrez à ces marques. Ouverte des deux côtés, elle donne en hyver une double iſſuë aux rayons du ſoleil; & durant les chaleurs de l'été, l'haleine des vents y porte le doux ſommeil. A gauche, un peu au-deſſous, il doit y avoir une ſource d'eau pure. Approchez doucement de cet antre, & faites-moi ſçavoir ſi Philoctéte y eſt caché. Je vous développerai à loiſir le myſtère de mon entrepriſe, & nous réunirons nos ſoins pour l'exécution.

NEOPTOLEME.

Il m'eſt aiſé, ô Ulyſſe, de vous ſatisfaire ſur ce que vous m'avez d'abord demandé. Je crois déja voir la grotte dont vous parlez.

ULYSSE.

De quel côté?

NEOPTOLEME.

NEOPTOLEME *s'avançant vers un coin du Théâtre.*

C'eſt ici, mais je n'y vois aucune trace d'homme.

ULYSSE.

Entrez, & voyez s'il ne ſeroit point livré au ſommeil.

NEOPTOLEME.

Je ne vois qu'une caverne inhabitée.

ULYSSE.

N'y a-t-il rien qui marque qu'elle n'eſt pas toujours déſerte?

NEOPTOLEME.

Cet endroit eſt jonché de feuilles comme ſi c'étoit un lit champêtre.

ULYSSE.

N'y a-t-il rien de plus?

NEOPTOLEME.

Voici encore une coupe groſſierement travaillée, & quelques branches ſéches.

ULYSSE.

Voilà tous ſes tréſors.

NEOPTOLEME.

O Ciel! quel excès de misère! j'apperçois des morceaux de voiles déchirés & enſanglantés.

ULYSSE.

N'en doutons plus, c'eſt là ſon aſyle; & il n'eſt pas loin. Sa bleſſure ne lui

permet pas de s'écarter beaucoup de sa grotte. Sans doute il est allé chercher, ou des alimens, ou des herbes propres à soulager sa douleur. Donnez donc ordre à ce soldat d'avoir l'œil attentif, de peur que Philoctéte ne me surprenne en ces lieux. Car Ulysse est celui des Grecs que son cœur ulcéré souhaiteroit le plus à Lemnos.

NEOPTOLEME *fait signe au soldat, qui monte sur une hauteur.*

Il aura l'œil à tout, n'en soyez point en peine, & découvrez-moi librement votre secret.

SCENE II.

ULYSSE, NEOPTOLEME.

ULYSSE.

O fils d'Achille, songez à l'intérêt dont la Gréce vous a chargé. C'est un coup d'Etat qui dépend beaucoup plus de votre prudence que de votre valeur. Si donc je vous parle une langue inconnue, & si mes discours vous paroissent étrangers, ne me refusez pourtant pas un secours que tous les Grecs attendent de vous.

NEOPTOLEME.

Parlez.

ULYSSE.

Il s'agit de tromper Philoctéte. Ce n'eſt pas que s'il vous demande qui vous êtes, il ſoit néceſſaire de déguiſer la vérité. Dites nettement que vous êtes le fils d'Achille. Mais vous feindrez qu'un juſte courroux vous a fait abandonner l'armée pour retourner en votre patrie, & pour rompre avec des ingrats, qui après vous avoir engagé par d'humbles prieres à les ſuivre, perſuadés que le ſort de Troye dépendoit de vous, ont eû la cruauté de vous refuſer les armes d'Achille que vous demandiez, & qui vous étoient dûes, pour en faire un don à Ulyſſe. * Là vous vous répandrez en invectives amères contre moi; & ne craignez point de me déplaire. M'épargner ce ſeroit trahir la cauſe commune. Car enfin ſongez que ſi nous n'enlevons à Philoctéte les fléches d'Hercule, ç'en eſt fait, Troye vous échappe, & ſon deſtin n'eſt plus entre vos mains. Mais pourquoi ne puis-je parler à Philoctéte, & le pouvez-vous ſans danger? Le voi-

* Ce fait eſt vrai; Ulyſſe dans l'aſſemblée des Grecs avoit emporté les armes d'Achille ſur Ajax qui les diſputoit. Mais il n'étoit point queſtion de Neoptolème; & il ne le trouva pas mauvais.

ci. Guerrier volontaire vous êtes allé à Troye de votre plein gré. Le ſerment qui nous lie, & qui nous réunit depuis tant d'années, ne vous a point aſſocié à nos premiers exploits. Mais Philoctéte connoît mes engagemens, & l'intérêt qui m'attache à cette guerre. Maître du ſeul dépôt où les Dieux ont fixé notre deſtinée, s'il apprend que je ſuis en ces lieux, je ſuis perdu, & je vous perds. Soyez donc certain que la ruſe eſt l'unique moyen de vous rendre maître de ces armes fatales.

Je ſçai qu'un pareil détour doit coûter à un cœur tel que le vôtre. Mais le fruit en ſera bien doux, & la victoire bien précieuſe. Oſons faire un crime léger, mais néceſſaire, & nous aurons le tems de paroître vertueux. Prêtez-vous pour un moment à mes conſeils, & je vous rendrai déſormais à toute votre vertu.

NEOPTOLEME.

Vos conſeils me ſont horreur à entendre. Le moyen de les pratiquer? non, Seigneur, je ne me ſens point né d'un caractère propre à uſer d'artifice. Ce ne fut jamais le talent d'Achille ni le mien. Je puis venir à bout de Philoctéte par la force, & nullement par la fraude. Hé comment ce malheureux Prince,

foible & seul contre tous pourroit-il nous résister ? glorieux d'être nommé par les Grecs le compagnon d'Ulysse, je rougis du nom de traître. En un mot je préférerois un mauvais succès qui me laisseroit l'honneur, à une victoire qui me couvriroit de confusion.

ULYSSE.

Prince trop généreux, j'approuve de si beaux & de si nobles sentimens. Jeune, je préférai comme vous la valeur à la politique. Mais qu'une longue expérience a bien sçû depuis me dessiler les yeux ! croyez-moi, c'est la langue & non le bras qui gouverne tout parmi les mortels.

NEOPTOLEME.

Mais enfin ce que vous exigez de moi, qu'est-ce autre chose après tout qu'un mensonge odieux ?

ULYSSE.

C'est un artifice innocent pour amener Philoctéte au but que nous nous proposons.

NEOPTOLEME.

Un artifice, dites-vous, & pourquoi ne pas tenter la voie de la persuasion ?

ULYSSE.

La persuasion ni la force n'obtiendront rien.

NEOPTOLEME.

Eſt-il donc invincible ?

ULYSSE.

Oui. Jugez-en par les traits mortels & inévitables qu'il peut lancer.

NEOPTOLEME.

A ce compte il n'eſt pas même sûr de l'aborder.

ULYSSE.

Non, ſans la reſſource dont je vous parle.

NEOPTOLEME.

Mais la fraude n'eſt-elle pas un crime?

ULYSSE.

Non, encore une fois, ſi elle eſt ſalutaire.

NEOPTOLEME.

Comment un honnête-homme oſeroit-il ſoutenir une fauſſeté ſans rougir?

ULYSSE.

Rougir ! eſt-ce à une vaine honte de balancer un vétitable intérêt.

NEOPTOLEME.

Hé, quel intérêt ai-je, d'amener Philoctéte à Troye?

ULYSSE.

Troye ne tombera que par ſes traits.

NEOPTOLEME.

Elle ne tombera donc pas ſous mes

coups, comme vous m'en avez flatté.

ULYSSE.

Ces traits sont inutiles sans vous, & vous ne pouvez rien sans eux.

NEOPTOLEME.

Je le vois, il faut se rendre, & lui ravir ses fléches.

ULYSSE.

Un double laurier en sera le prix.

NEOPTOLEME.

Quel laurier? assurez-moi l'honneur; & je me rends.

ULYSSE.

La gloire de la prudence & de la valeur.

NEOPTOLEME *soupirant.*

Hé-bien, j'obéirai. Triste vertu ne m'importune plus.

ULYSSE.

Me répondez-vous de votre cœur? mes conseils y sont-ils affermis?

NEOPTOLEME.

N'en doutez point. Ma parole est donnée, il suffit.

ULYSSE.

Ne songez donc qu'à l'attendre en ce lieu. Je m'écarte pour n'être pas surpris; & j'emméne cet Espion, prêt à le renvoyer bientôt vers vous, pour terminer votre entretien, & presser le départ; il

reparoîtra déguisé pour n'être pas reconnu. Soyez attentif à ses discours feints, & profitez-en comme vous le jugerez convenable. Je me retire sur le vaisseau, & je remets tout à votre sagesse. (*En s'en allant.*) O Mercure, & vous, divine Minerve, dont j'éprouve en tout tems le secours, daignez favoriser aujourd'hui mes vœux.

SCENE III.

LE CHŒUR, NEOPTOLEME.

LE CHŒUR.

STROPHE I. Etrangers dans cette Isle, que devons-nous faire, Seigneur? que faut-il taire ou dire? & comment traiterons-nous avec un Prince que ses malheurs ont rendu soupçonneux. L'art de gouverner les humains est supérieur à tous les arts, & c'est des Rois dépositaires du pouvoir souverain des Dieux que nous devons attendre les ordres suprêmes, qui sont la régle de nos devoirs. C'est à vous de parler, à nous d'obéir.

NEOPTOLEME.

Si la curiosité vous porte à voir la retraite de Philoctéte vers l'extrémité

du rivage, vous pouvez la reconnoître sans rien hazarder. Mais dès que ce formidable guerrier sera de retour, revenez à l'instant à mes ordres.

LE CHŒUR.

Ma prévoyance a prévenu vos desirs, Seigneur *, je lirai mon devoir dans vos yeux. Daignez seulement me montrer sa demeure. Je dois en être instruit, afin qu'il n'échappe pas à mes regards. Est-ce une grotte? est-ce un asyle semblable à celui des bêtes féroces? quelle route y conduit? ANTISTR. I.

NEOPTOLEME.

Vous voyez cet antre percé des deux côtés, & ce lit de pierre; voilà sa demeure.

LE CHŒUR.

Où seroit allé cet infortuné héros?

NEOPTOLEME.

Où méne ce sentier, peu loin de sa grotte, pour chercher de quoi soutenir une vie languissante. Il chasse avec son arc. Car telle est, dit-on, sa maniere de vivre, sans qu'il puisse trouver

* Ce mot du Chœur montre qu'il s'entendoit avec Neoptolème & Ulysse pour tromper Philoctéte. Ainsi on ne sera pas surpris de voir le Chœur suivre dans la suite toutes les impressions de Neoptolème, & le seconder.

de reméde au mal qui le consume.

LE CHŒUR.

STROPHE II. Sa solitude excite ma pitié. Car, hélas, la douce société & les tendres soins lui sont inconnus. Malheureux & abandonné, il est la victime d'un mal cruel & de tous les besoins de la vie. Comment peut-il la soutenir ! ô misère humaine ! ô mortels que vous êtes à plaindre, quand l'heureux intervalle, qui sépare les richesses & la pauvreté, n'est pas votre partage !

ANTISTR. II. Philoctéte ne le céde peut-être à aucun des Grecs en noblesse. Toutefois livré à l'indigence & à la langueur, également tourmenté de l'une & de l'autre, il n'a pour compagnie que les oiseaux, les bêtes farouches, & l'écho qui répéte ses plaintes & ses cris.

NEOPTOLEME.

L'excès de ses maux n'a rien qui me surprenne. Car, si j'en puis juger, ce sont les Dieux qui l'ont frappé dans l'isle de Chrysa; & s'il est encore abandonné des Grecs, ce n'est pas sans un dessein particulier de ces mêmes Dieux, qui ne veulent pas qu'il lance sur Troye ses fléches fatales, que le tems ne soit venu, où le destin d'Ilion doit être accompli.

LE CHŒUR.

Seigneur, prêtez l'oreille.

NEOPTOLEME.

Qu'y-a-t-il ?

LE CHŒUR.

Je crois entendre des cris plaintifs.

NEOPTOLEME.

De quel côté ?

LE CHŒUR, *en montrant l'endroit.*

Les gémiſſemens qui frappent mon oreille marquent un homme qui ſe traîne avec peine. C'eſt Philoctéte, n'en doutons plus. Ses plaintes retentiſſent juſqu'à nous. Préparez-vous, Seigneur. Il approche, il arrive.... au lieu du doux ſon des chalumeaux, qui annonce de loin l'arrivée des bergers, on entend des cris perçans & douloureux. Sans doute il s'eſt bleſſé en ſe heurtant ſur un chemin rude & raboteux, ou la vûe d'un vaiſſeau ſur ce rivage déſert l'engage à implorer du ſecours.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTETE, NEOPTOLEME, LE CHŒUR.

PHILOCTÉTE.

Hélas, ô Etrangers, qui êtes-vous ? quel malheur vous a conduits dans cette isle inhabitée, où nul vaisseau n'ose aborder ? quelle est votre patrie ? de quelle nation êtes-vous ? je reconnois l'habit grec, cet habit qui m'est encore si cher. O qu'il me tarde d'entendre votre voix, & de retrouver sur vos lévres une langue que je ne parle plus. Soyez moins effrayés de la figure d'un inconnu, que touchés de pitié à la vûe d'un malheureux, qui se voit sans ressource, abandonné des Dieux & des hommes. Parlez, si vous venez comme amis, & donnez-moi du moins la satisfaction que nul homme ne peut refuser à un autre, de me répondre & de m'entendre à mon tour.

NEOPTOLEME.

Apprenez d'abord ce que vous desi-

rez si passionnément de sçavoir. Nous sommes Grecs.

PHILOCTÉTE.

O douce parole, après tant d'années de solitude & de silence ! O mon fils, quel hazard, quel destin, quelle tempête, ou plûtôt quel vent favorable vous a conduit ici pour finir mes maux ? ne me laissez rien ignorer d'une aventure si heureuse pour moi.

NEOPTOLEME.

Je suis né dans l'isle de Scyros *; j'y retourne : je suis Neoptolème fils d'Achille. Vous sçavez tout.

PHILOCTÉTE.

O fils d'un pere que j'ai tant aimé, citoyen d'un pays dont le souvenir m'est si doux, cher nourrisson du vieux Lycoméde, quels vaisseaux vous amènent ? d'où venez-vous ?

NEOPTOLEME.

Du siége de Troye.

PHILOCTÉTE.

Du siége de Troye ! vous n'étiez pas de notre premiere expédition.

NEOPTOLEME.

Vous en étiez donc ?

PHILOCTÉTE.

Ah, mon fils, je le vois, vous ne

* Isle de la mer Egée, Domaine d'Achille.

connoiſſez pas celui à qui vous parlez.

NEOPTOLEME.

Comment pourrois-je connoître un guerrier que je n'ai pû encore voir?

PHILOCTÉTE.

Quoi! l'hiſtoire de mes malheurs vous eſt inconnue? mon nom même n'eſt pas venu juſqu'à vos oreilles?

NEOPTOLEME.

Non. J'ignore tout ce que vous me racontez.

PHILOCTÉTE.

Hélas! il faut que je ſois bien infortuné & bien haï des Dieux, puiſque le moindre bruit de mes maux n'a pû pénétrer dans ma famille, ni même parvenir dans la Gréce, tandis que mes barbares perſécuteurs ſe rient en ſecret de mon infortune, tandis que mon mal croît de jour en jour, & qu'il prend de nouvelles forces pour m'accabler! O mon fils, apprenez que je ſuis ce compagnon d'Hercule, dont peut-être vous avez oui parler, le poſſeſſeur de ſes fléches, le fils de Pœan, Philoctéte en un mot. C'eſt moi que les Atrides & le Roi d'Ithaque ont cruellement expoſé dans cette ſolitude, ſans ſecours & ſans reſſource, moi qu'ils voyoient frappé d'une horrible maladie, & bleſſé de la morſure envenimée d'un

ſerpent, moi enfin qu'ils abandonnerent à Lemnos quand les vents nous y pouſſerent au retour de Chryſa. Fatigué d'une pénible navigation, je m'endormis à l'ombre dans cette caverne près du rivage. Les inhumains profiterent de ce fatal moment pour fuir à mon inſçû. Un reſte de pitié, comme pour le dernier des miſérables, les força de me laiſſer quelques voiles uſés pour envelopper ma playe, & peu de proviſions. Puiſſent-ils être réduits à un pareil deſtin! eux partis, quel penſez-vous que fut mon funeſte réveil? quelle ſurpriſe! que de larmes! que d'imprécations, quand je vis mes vaiſſeaux fendre les ondes ſans moi, quand je me vis ſeul dans ce déſert ſans eſclave pour me ſervir, ou du moins pour me ſoulager dans mes douleurs! hélas, je jettai mes regards de tous côtés dans cette iſle, & je n'y trouvai que ce qu'on m'y avoit laiſſé, la misère & une ſource intariſſable de gémiſſemens. Cependant les jours ſe ſuccéderent, le tems s'écoula; & dans cette grotte qui me tient lieu de maiſon, réduit à ma ſeule induſtrie, il me fallut ſonger à pourvoir moi-même à mes beſoins. Cet arc me fourniſſoit la nourriture. Je m'occupois à percer de mes fléches les timides oi-

ſeaux. Quand mes traits avoient atteint ma proie, je me traînois avec douleur contre terre pour l'aller ramaſſer. Je rampois de même pour chercher de l'eau; & quand il falloit couper le bois qui m'étoit néceſſaire, ſur tout dans les rigueurs de l'hyver, où l'iſle eſt inondée, je n'en venois à bout qu'avec d'extrêmes travaux. Je tirai, quoi qu'avec peine, du ſein des cailloux, le feu qui ſoutient encore ma triſte vie. Car c'eſt à cet * élément que je dois tout, hormis la ſanté que je ne puis recouvrer. Quant à mon iſle, en voici la peinture en deux mots. Nul homme n'y aborde volontairement. Il n'y a ni port, ni commerce, ni maiſons pour recevoir les étrangers, rien enfin qui puiſſe y attirer les vaiſſeaux. On n'y peut eſpérer de ſociété que par les tempêtes: & ſi elles m'ont envoyé quelques malheureux, comme cela ne pouvoit manquer depuis un ſi long-tems que j'habite cette iſle, ceux qui venoient malgré eux en ce lieu ſe contentoient de me plaindre & de me conſoler. Ils me laiſſoient par pitié quelques alimens & quelques habits.

* Il fait alluſion à Vulcain, Dieu du feu & de Lemnos.

C'étoit tout ce que je pouvois attendre de leur ſtérile compaſſion. J'ai eû beau ſupplier qu'on me remenât en ma patrie ; nul n'a voulu ſe charger de moi. On me laiſſe mourir par un ſupplice lent depuis dix années, victime de la faim, & d'un mal que je nourris & qui me dévore. Voilà l'état où m'a mis la violence d'Ulyſſe & des Atrides. Que les Dieux le leur rendent !

LE CHŒUR.

J'entre dans les ſentimens des étrangers que le hazard a conduits en cette iſle. Je vous plains, Seigneur : c'eſt tout ce que je puis.

NEOPTOLEME.

Et moi j'ai trop éprouvé la vérité de vos paroles. Vous voyez en moi un témoin de la violence des Atrides & d'Ulyſſe.

PHILOCTÉTE.

Avez-vous reçû auſſi quelque outrage de leur part pour avoir droit de les haïr comme moi ?

NEOPTOLEME.

Puiſſe bientôt ce bras ſervir ma vengeance & répondre à ma haine ! * My-

* Il en veut à Agamemnon & à Menelas, le premier étoit Roi de Mycènes, & le ſecond Roi de Sparte.

cène & Sparte sentiront que ma patrie a ses Héros.

PHILOCTÉTE.

O nobles sentimens ! mais quel affront, dites-moi, allume un si grand courroux ?

NEOPTOLEME.

Je vous le dirai, cher Philoctéte. Mais de quelles couleurs vous peindrai-je l'injure atroce qu'ils m'ont faite ? à peine la mort m'avoit ravi Achille....

PHILOCTÉTE.

Arrêtez Neoptolème. Quoi, Achille est mort ?

NEOPTOLEME.

Oui, Seigneur ; mais la main qui l'a frappé n'est point celle d'un mortel. C'est Apollon qui l'a frappé de ses traits.

PHILOCTÉTE.

O mort funeste, à la vérité, mais digne après tout d'un tel Héros ! souffrez, Neoptolème, que j'interrompe votre récit pour donner des larmes à la mémoire de cet ami.

NEOPTOLEME.

Vous avez assez de vos maux à déplorer, sans prendre encore part à ceux de vos amis.

PHILOCTÉTE.

Puisque vous le voulez, je suspens mes

pleurs. Reprenez votre discours, & satisfaites ma curiosité.

NEOPTOLEME.

Après la mort d'Achille, Ulysse & Phenix qui avoit été à mon pere, équiperent un vaisseau, & comme députés de la Gréce ils vinrent me chercher, sous le prétexte vrai ou faux que mon pere étant mort, le destin de Troye portoit qu'elle ne seroit renversée que par mes mains. Ils n'eurent aucune peine à me persuader de m'embarquer au plûtôt avec eux. La douleur du trépas d'Achille, le desir de trouver au moins les tristes restes d'un pere que je n'avois pû voir tandis qu'il vivoit; vous le dirai-je encore? la douce illusion dont je me sentois flatté de sçavoir que la gloire de prendre Pergame & de finir le siége me fût réservée, tout concourut à hâter mon départ. Dès le lendemain j'arrive heureusement au Port * de Sigée. Toute l'armée s'assemble autour de moi, je suis comblé de louanges, chacun jure qu'il revoit Achille. Mais, hélas, il n'étoit plus. Fier de tant d'éloges & de caresses, à peine eus-je versé quelques larmes sur son tombeau, que je vais trou-

* Port de Troye.

ver les Atrides, dont je croyois pouvoir tout espérer. Je leur demande les armes de mon pere, & ce qui pouvoit lui appartenir. Ils me firent cette cruelle réponse. » Prenez le reste de ce qui lui » appartenoit ; vous le pouvez. Mais » pour ses armes, un autre les possède. » C'est Ulysse. » A ces mots je me trouble, les larmes me viennent aux yeux, & mon indignation se changeant en fureur : » Injustes Grecs, leur dis-je, de » quel front avez-vous disposé sans mon » aveu, de ces armes qui sont à moi? » Ulysse étoit présent. Il me répondit, » jeune homme, elles ne sont point à » vous, je les ai par le suffrage unanime » des Grecs assemblés. C'est le prix d'a» voir sauvé Achille. " Cette réponse redoubla ma rage, & dans mon emportement je le menaçai de tous les maux, s'il ne me rendoit mes armes, & je lui dis tout ce que mon courroux me suggéra d'imprécations. Mes paroles le piquérent, bien qu'il parût maître de ses mouvemens. » Vous n'étiez point avec » nous, reprit-il, dans les périls de ce » long siége. Vous n'avez point mérité » de telles armes, & vous prenez déja » des airs de hauteur. Jamais vous ne » les emporterez à Scyros. » Percé jus-

qu'au vif d'un outrage si sanglant, & dépouillé injustement par le plus méchant de tous les hommes, je pars de dépit pour retourner à Scyros, moins indigné toutefois contre Ulysse, que contre les Atrides. Car c'est l'exemple des chefs qui rend les hommes méchans. O Philoctéte, j'ai tout dit. Que quiconque est l'ennemi des Atrides soit l'ami des Dieux, & le mien!

LE CHŒUR.

O Terre, qui renfermes le riche Pactole dans ton sein, Mere de Jupiter, toi qui domptes les lions féroces, source de tous les biens, tu sçais quels vœux je t'adressai quand les Atrides firent au fils d'Achille le plus sensible affront, pour honorer * le fils de Laërte du plus digne prix qui fut jamais. STRO. PHE.

PHILOCTÉTE.

Il est vrai, ô étrangers, ce courroux qui me procure le bonheur de vous voir n'est que trop légitime, & votre jugement est conforme au mien, quand vous croyez qu'on doit imputer une si criante injustice aux Atrides & à Ulysse. Je connois depuis long-tems le fils de Laërte. Ses lévres sont une source de

* *Ulysse.*

fraudes, & ſes mains ne trament que l'iniquité. Rien de bon ni de juſte ne peut ſortir d'un cœur tel que le ſien. Auſſi vos diſcours n'ont-ils rien qui m'étonne. Mais de quel œil Ajax Telamonien a-t-il vû cette injuſtice.

NEOPTOLEME.

On ne me l'auroit pas faite ſous ſes yeux. La mort me l'avoit enlevé.

PHILOCTÉTE.

Ajax eſt mort, ô Ciel ! & Dioméde vit ! & l'indigne rejetton de Syſiphe, * cet Ulyſſe vendu à prix d'argent à ſon pere avant que de naître, voit encore le jour !

NEOPTOLEME.

L'un & l'autre eſt floriſſant dans l'armée.

PHILOCTÉTE.

Et que fait mon ancien ami, le ſage Neſtor, lui qui ſçavoit ſi bien confondre les artifices de ces hommes vils, & qui étoit l'ame des conſeils ?

NEOPTOLEME.

Neſtor vit malheureux. Il a perdu ſon fils Antiloque.

* Les ennemis d'Ulyſſe diſoient que Laërte ſon pere avoit acheté chèrement ſon mariage avec Anticlée déja groſſe.

PHILOCTÉTE.

Ah, que me dites-vous! la mort n'a donc épargné aucun de ceux qui méritoient le plus de vivre! que penser des Dieux? les héros meurent, & Ulysse ne meurt pas!

NEOPTOLEME.

* Antiloque étoit brave. Mais la valeur est souvent mal récompensée.

PHILOCTÉTE.

Et Patrocle qui fut si cher à votre pere, où étoit-il alors?

NEOPTOLEME.

Dans le tombeau, comme eux: en un mot la cruelle guerre moissonne les bons, & ne fait grace qu'aux méchans.

PHILOCTÉTE.

Je ne le vois que trop. Mais puisque nous parlons d'hommes mépriſables, daignez m'instruire du sort de celui... dont l'esprit est si artificieux, & la langue si dangereuse....

NEOPTOLEME.

Vous voulez dire Ulysse, sans doute.

* Le sens de cette réponse est équivoque. Je l'ai déterminé à Antiloque. S'il s'agissoit d'Ulysse, le sens seroit tel. *Il combat par la ruse; mais la ruse est souvent trompée.*

PHILOCTÉTE.

Non. J'entends ce discoureur qu'on ne pouvoit souffrir... Therſite.

NEOPTOLEME.

Mes yeux ne l'ont point rencontré. Mais le bruit eſt qu'il vit encore.

PHILOCTÉTE.

Cela devoit être. Graces aux Dieux, tout le rebut de l'armée reſpire. Ils ſemblent ſe faire une gloire de fermer les enfers à l'injuſtice & à la fraude, tandis qu'ils les ouvrent pour y précipiter la vertu & la probité. Voilà ce que font les Dieux, & je les louerois encore!

NEOPTOLEME.

Pour moi, ô Philoctéte, loin d'Ilion & des Atrides, loin d'une armée que je déteſte, où le mal prévaut ſur le bien, où la probité ſuccombe à l'injuſte pouvoir, je vais vivre content à Scyros, & trouver des plaiſirs juſques dans le ſein de mon iſle ſauvage. Adieu, vivez moins miſérable, & daignent les Dieux vous guérir comme vous le ſouhaitez! Je retourne à mon vaiſſeau attendre les vents pour quitter au plûtôt ces bords.

PHILOCTÉTE.

Quoi, mon fils, vous me quittez déja!

NEOPTOLEME.

Il en eſt tems, & je ſerai plus à portée d'attendre

d'attendre l'occasion près de mon vaisseau qu'en ces lieux.

PHILOCTÉTE.

O mon fils, au nom des mânes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, je te conjure de ne me pas laisser en proie aux maux que tu as sçû, & que tu vois aujourd'hui de tes yeux. Je n'ignore pas combien je te serai à charge. Mais il y auroit de la honte à m'abandonner, & tu n'es pas capable d'une lâcheté. Il n'y a que les grands cœurs qui sçachent combien il y a de gloire à être bon. Quelle gloire en effet seroit-ce pour toi de sauver un malheureux, & de me rendre à ma patrie ! il ne t'en coûtera pas un jour entier. Jette-moi à la prouë, à la poupe, dans la sentine même, où tu voudras, par-tout où j'incommoderai le moins. Accorde-moi cette faveur au nom du Dieu protecteur des supplians. Laisse-toi fléchir. Malgré la douleur qu'il m'en coûte, je me jette à tes pieds. Ne me laisse pas dans un désert où il n'y a aucun vestige d'homme. Méne-moi dans ta patrie, ou dans * l'Eubée, d'où je

* *L'Eubée* grande Isle de la mer Egée, aujourd'hui *Negrepont*. Oëta Mont de Thessalie.

pourrai aisément gagner le mont Oëta & les bords agréables du fleuve Sperchius. Rends-moi à mon pere. Que je crains qu'il ne soit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort, ou bien ceux qui s'étoient chargés de lui dire ma misère ne l'ont pas fait, & m'ont oublié pour aller à leur pays. J'ai recours à toi, ô mon fils. Sois mon député, ou plûtôt mon conducteur. Souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité doit craindre d'en abuser. C'est alors qu'il est beau de secourir les malheureux.

LE CHŒUR.

Prenez pitié de Philoctéte, Seigneur. Vous devez être attendri du récit de ses maux. Daignent les Dieux en préserver ceux que j'aime ! par haine pour les Atrides je le servirois, & je trouve à l'emmener un triple avantage. Vous faites un heureux, vous punissez les perfides Grecs, & vous évitez la colère des Dieux vengeurs de l'innocent rebuté.

NEOPTOLEME *au Chœur.*

Amis, vous êtes généreux. Mais l'en-

On l'appelle *Bunina.* Il s'étend jusqu'au pas des Thermopyles.

nui que vous causera sa maladie ne démentira-t-il point votre générosité ?

LE CHŒUR.

Non, Seigneur : jamais on ne me reprochera un repentir si lâche.

NEOPTOLEME *au Chœur.*

Je me rends, & je rougirois d'être moins généreux que vous. Puisque vous le voulez ainsi, partons ; qu'il vienne ; je le recevrai sur le vaisseau, & il ne tiendra pas à moi qu'il ne soit au comble de ses vœux. Puissions-nous seulement quitter ce rivage, & arriver heureusement * au terme que nous souhaitons ?

PHILOCTÉTE.

O jour heureux ! ô aimable Neoptolème ! chers compagnons de ce voyage, que ne vous dois-je point pour un si rare bienfait ! suivez-moi, & souffrez que je dise adieu à ma triste demeure. Vous verrez comment j'ai vécu & ce que j'ai souffert. Tout autre n'auroit pû en supporter la seule vûe. Mais la nécessité m'avoit instruit, & elle apprend aux hommes à tirer le bien des maux même.

LE CHŒUR.

Arrêtez un moment, Neoptolème.

* Il entend Troye, & Philoctéte entend sa Patrie.

Voici un de nos compagnons, & un étranger qui s'avancent vers nous. Sçachons auparavant ce qui les améne.

SCENE II.

Les mêmes, & deux Grecs, dont l'un eſt déguiſé en Marchand. *

L'ESPION *déguiſé.*

Je viens, ô fils d'Achille, ſous les auſpices de cet homme qui gardoit votre vaiſſeau avec deux de ſes compagnons. Je l'ai prié de me mener promptement vers vous en quelque endroit de l'Iſle que vous fuſſiez. Comme je ſuis parti du camp de Troye ſur un petit vaiſſeau pour regagner Peparethe †, le hazard m'ayant fait aborder en ce lieu, où j'ai appris que vous étiez abordé vous-même, je n'ai pas crû devoir me rembarquer ſans vous faire part d'un ſecret important qui vous touche. Sçavez-vous le projet que les Grecs ont formé ſur

* C'eſt le même Eſpion qui a fait un perſonnage muet dans le premier Acte, & qu'Ulyſſe a renvoyé ſous le déguiſement d'un marchand.

† Petite Iſle de la mer Egée à l'oppoſite du Mont Athos.

vous ? mais ce n'eſt plus un projet, & les effets paroîtront bientôt.

NEOPTOLEME.

Vous m'obligez par ce ſervice, & je ne ſerai pas ingrat. Qu'ont-ils fait ? parlez.

L'ESPION.

Phenix *, & les fils de Theſée vous pourſuivent.

NEOPTOLEME.

Eſt-ce pour calmer mon courroux, ou pour me ramener à force ouverte ?

L'ESPION.

Je l'ignore, & je ne dis que ce que je ſçais.

NEOPTOLEME.

Seroit-ce à l'inſtigation des Atrides que Phenix me pourſuit ?

L'ESPION.

Il le fait du moins, & il tardera peu.

NEOPTOLEME.

D'où vient qu'Ulyſſe ne s'eſt pas chargé de cette expédition ? La crainte l'auroit-elle retenu ?

L'ESPION.

Dioméde & lui étoient envoyés ailleurs quand je ſuis parti. †

* Phenix étoit Gouverneur de Neoptolème. Il avoit élevé Achille.

† Il y a bien de l'adreſſe dans cet entretien. Ulyſſe avoit prié Neoptolème d'ajuſter ſes

NEOPTOLEME.

Ailleurs ! vers qui ?

L'ESPION.

Vers... (*bas*) mais dites-moi, je vous prie, en secret, quel est cet homme.

NEOPTOLEME *à demi bas.*

Vous voyez Philoctéte...

L'ESPION *à Neoptolème.*

C'est assez. Croyez-moi, Seigneur, fuyez loin de ces bords.

PHILOCTÉTE.

Que dit-il, Neoptolème ? à quoi tend ce discours mystérieux & suspect ?

NEOPTOLEME.

Je n'y comprends rien. Mais je vais l'obliger à s'expliquer plus clairement.

L'ESPION.

Ah, ne m'obligez pas de trahir l'armée, & le secret des Atrides. Je leur dois tout, & je veux être reconnoissant autant que la médiocrité de ma fortune le permet.

NEOPTOLEME.

Et moi je suis l'ennemi déclaré des

réponses aux avis artificieux que lui donneroit l'Espion qu'il devoit lui envoyer. Neoptolème tient parole, & feignant que l'avis qu'il reçoit le regarde, il jette adroitement le discours sur Ulysse, afin de faire dire qu'Ulysse étoit envoyé pour chercher Philoctéte.

Atrides. Philoctéte les hait, & par-là c'eſt mon plus cher ami. Parle donc nettement, & ne me cache rien.

L'ESPION.

Conſiderez, Seigneūr....

NEOPTOLEME.

J'ai tout conſideré.

L'ESPION.

Vous ſerez coupable, ſi vous m'arrachez mon ſecret.

NEOPTOLEME.

Je prends ſur moi le crime. Parle.

L'ESPION.

Il faut vous ſatisfaire. Ulyſſe & Dioméde ſont partis avec ſerment d'obliger Philoctéte, de gré, ou de force, à venir au ſiége. Ulyſſe s'eſt vanté publiquement d'y réuſſir, & il a paru plus déterminé que Dioméde même.

NEOPTOLEME.

D'où eſt venu aux Grecs, après dix années, ce ſouvenir étrange d'un guerrier malheureux qu'ils avoient lâchement abandonné? qui leur a inſpiré cette penſée? ſeroit-ce un remords que les juſtes Dieux leur ont envoyé?

L'ESPION.

Ecoutez le nœud de cette intrigue, qui ſans doute ne vous eſt pas connu. Il y avoit à Troye un Prophéte célébre,

fils de Priam. On le nomme Helenus. L'artificieux Ulysse, la fable de l'armée, le surprit une nuit, & l'emmena lié au camp comme un prisonnier du premier ordre. Entr'autres oracles Helenus dit aux Grecs, que jamais ils ne détruiroient la ville de Troye, s'ils ne trouvoient le secret d'engager Philoctéte à quitter son Isle, & à se rendre au siége. Ulysse recueillit précieusement ces mots. Il ne balança pas; il jura d'emmener Philoctéte. » J'espère, ajouta-t-il, » y réussir par la voie de la persuasion; » sinon, je sçaurai employer la violence; » ô Grecs, je réponds du succès sur ma » tête.

Vous avez tout entendu. Ne perdez point de tems: fuyez l'un & l'autre, & que ceux qui vous sont attachés quittent promptement cette Isle avec vous. *

PHILOCTÉTE.

Quoi? le perfide a juré de me rappeller au camp! il s'est flatté de persuader à une ombre de revenir à la lumiere du jour, comme son pere Sisyphe!

* Ces vérités entremêlées de faux sont dictées à l'Espion par Ulysse, pour précipiter le départ de Philoctéte. Ulysse est l'ame de toute l'intrigue. Il agit sans paroître. Cet artifice étoit préparé dans l'exposition.

L'ESPION.

J'ignore le fonds de ce myſtère. Souffrez l'un & l'autre que je retourne à mon vaiſſeau. Que le Ciel vous comble des véritables biens ! adieu. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

PHILOCTÉTE, NEOPTOLEME, LE CHŒUR.

PHILOCTÉTE.

Quelle arrogance, ô Dieux ! Ulyſſe oſe ſe vanter d'engager Philoctéte par ſes traîtreſſes paroles à retourner avec lui !. Non, non; je préférerois le commerce du ſerpent qui m'a bleſſé, à l'entretien du fils de Laërte. Mais ſon orgueil & ſa malice ſont ſans bornes, & je ne doute pas qu'il ne ſoit déja en embuſcade pour me ſurprendre. Fuyons *, cher Neoptolème, & mettons la mer entre ce perfide & moi. Une fuite précipitée nous fera trouver plus de douceur dans le repos.

NEOPTOLEME.

† Mais le vent eſt contraire. Attendons un tems commode.

* C'eſt la concluſion qu'Ulyſſe avoit prévûe en imaginant le ſtratagême du marchand ſuppoſé.

† Neoptolème entre parfaitement dans le

PHILOCTÉTE.

Il l'eſt toujours aſſez pour qui veut s'éloigner d'un ennemi.

NEOPTOLEME.

Mais ſi le vent nous eſt contraire, il n'eſt pas favorable à Ulyſſe.

PHILOCTÉTE.

Tout vent eſt bon pour les Pirates & pour les brigands.

NEOPTOLEME.

Partons, puiſque vous le deſirez. Prenez dans votre grotte ce que vous jugerez néceſſaire.

PHILOCTÉTE.

Cher ami, peu de choſe ſuffit à mes beſoins.

NEOPTOLEME.

J'ai dans mon vaiſſeau tout ce que vous pouvez ſouhaiter.

PHILOCTÉTE.

Laiſſez-moi prendre quelques plantes dont les feuilles appaiſent mes douleurs.

NEOPTOLEME.

Emportez-les. Avez-vous quelqu'autre choſe à tranſporter?

ſtratagême, comme il l'a promis. Il ne fait des objections légères à Philoctéte, que pour les voir réfutées, & il le trompe d'autant plus sûrement, qu'il paroît moins d'intelligence avec le prétendu marchand.

PHILOCTÉTE *en s'avançant vers sa Caverne.*

Cet arc & ces fléches sont toute ma richesse. Je garde précieusement ce trésor. S'il m'en échappe quelque chose, prenez garde qu'on ne me l'ôte.

NEOPTOLEME.

Ces armes célébres sont donc à vous?

PHILOCTÉTE.

Ce sont celles dont je me sers.

NEOPTOLEME.

Me seroit-il permis de les voir de plus près, de les toucher, & de baiser avec respect ce monument sacré.

PHILOCTÉTE.

Vous en êtes le maître. Cet arc & tout ce que j'ai est en votre disposition.

NEOPTOLEME.

Je vous ai dit librement mon souhait. Mais n'y ayez d'égard qu'autant que vous le croirez juste. Je ferois scrupule de prophaner ces armes consacrées par Alcide.

PHILOCTÉTE.

Mon fils, ta retenue & ta piété me charment. Tu peux tout. C'est toi qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon pere accablé de vieillesse, mes amis, moi-même. C'est toi qui me délivres de la poursuite de mes enne-

mis. Viens, tu pourras toucher ces armes, & te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Ce préſent eſt le prix de mes ſervices; & la faveur que je t'accorde ſera la récompenſe de ton bienfait. On doit faire du bien à ceux dont on en reçoit, & la reconnoiſſance eſt le plus précieux des tréſors.

NEOPTOLEME.

Entrez dans votre grotte.

PHILOCTÉTE.

Entrez-y avec moi. Auſſi-bien la violence de mon mal m'oblige à ne pouvoir me paſſer de votre ſecours.

SCENE IV.

LE CHŒUR *ſeul.*

STROPHE I. Ixion ſurpris par le pere des Dieux, tourne éternellement autour de la roue où ſon forfait l'a attaché. Il avoit attenté au lit même de Jupiter. Hormis ce coupable malheureux, eſt-il un mortel qui éprouve un ſort plus triſte que Philoctéte innocent? car hélas, quel crime a-t-il commis? ami de la vertu & des hommes vertueux, il périt toutefois indignement. Mais comment, agité de tant d'orages, a-t-il pû ſurvivre à ſes malheurs!

Exposé aux injures de l'air, privé de l'usage des pieds, sans amis, sans société (même importune & toutefois consolante pour qui peut faire entendre ses plaintes) il n'a eu pour dépositaire de ses brûlans soupirs & de ses profonds gémissemens, que d'insensibles rochers. Personne qui enveloppe sa blessure: personne qui lui cherche des plantes. Quand la violence de la douleur s'appaise, il se traîne pour se procurer les choses nécessaires, semblable à un enfant qui se roule s'il n'est soutenu par les bras d'une mere. ANTISTR. I.

La terre ne lui donne aucun des biens qu'elle accorde au travail des autres hommes. Il ne connoît plus leurs alimens, si ce n'est quand ses traits perçent par hazard quelque oiseau. L'infortuné Philoctéte ignore depuis dix années la douce liqueur que verse Bacchus; heureux encore de voir dans le creux de quelque pierre un peu d'eau tombée du Ciel, & qu'il ne lui en coûte qu'un voyage pénible pour étancher sa soif. STROPHE II.

* Ses maux vont prendre fin. Les Dieux lui font trouver dans le fils d'A- ANTISTR. II.

* Les Grecs qui font le Chœur étant soumis à Neoptolème, prennent toutes ses im-

chille un ami généreux qui lui offre ſon vaiſſeau. Philoctéte reverra ſa patrie après un ſi long intervalle. Il reverra les danſes des Nymphes de Mélie, les plaines qu'arroſe le fleuve Sperchius, & le mont Oëta, où Alcide, environné de flammes, s'éleva dans le ſein du brillant Olympe.

ACTE III.*

SCENE PREMIERE.

NEOPTOLEME, PHILOCTÉTE, LE CHŒUR.

NEOPTOLEME *en ſortant de la Grotte.*

Suivez-moi, Philoctéte... Mais d'où vient ce morne ſilence, & cet éton-

preſſions, & parlent comme lui. Il n'y a pas toutefois d'apparence qu'ils croyent que leur chef parle ſincérement, quand il promet à Philoctéte de le ramener en ſa patrie. Ils feignent de le croire, dans la crainte de trahir le ſecret s'ils étoient entendus, comme ils peuvent l'être, puiſque la grotte de Philoctéte eſt peu éloignée.

* Cet Acte eſt fort court. Mais les Anciens ne s'embarraſſoient pas de faire les Actes

nement ſubit dont vos ſens paroiſſent frappés ?

PHILOCTÉTE *entrecoupant ſes paroles de cris douloureux.*

Ah ! ah !

NEOPTOLEME.

Qu'avez-vous ?

PHILOCTÉTE.

Ce n'eſt rien, mon fils. Allons au rivage.

NEOPTOLEME.

Eſt-ce un renouvellement de douleur qui vous ſaiſit ? ne vous faites point de violence pour me le cacher.

PHILOCTÉTE.

Non. Je ſens au contraire que mon mal s'adoucit. (*A part.*) Juſte Ciel !

NEOPTOLEME.

Ah, Philoctéte, vous gémiſſez. Vous implorez les Dieux.

égaux. Les deux Scènes qui le compoſent ont plus de jeu de Théâtre & d'action que de mots. Les Grecs donnoient beaucoup au ſpectacle & à la repréſentation. L'accès imprévû qui ſaiſit Philoctéte eſt un obſtacle qui recule la concluſion, d'ailleurs la Scène eſt terminée par un Interméde du Chœur, tandis que Philoctéte repoſe : en voilà aſſez pour juger que c'eſt un Acte complet, ſuivant l'idée des Grecs. Au reſte rien n'eſt plus heureuſement imaginé que cet obſtacle qui détruit le ſtratagéme d'Ulyſſe, dont le ſuccès faiſoit croire que tout étoit terminé.

PHILOCTÉTE.

C'eſt pour nous les rendre favorables dans notre fuite... ah ! ah !

NEOPTOLEME.

Vous avez beau me déguiſer votre mal. Vos ſoupirs vous trahiſſent. Vous ſouffrez, avouez-le.

PHILOCTÉTE.

Ah, mon fils, je ſuis perdu. J'avoue malgré moi que je ne puis plus ſoutenir l'excès de ma douleur. Le poiſon du ſerpent ſe gliſſe dans mes veines ; un feu ſecret me conſume. Ah Ciel ! ah ! quel tourment ? au nom des Dieux, ſi tu as un glaive, coupe-moi le pied. Hâte-toi ; n'épargne point ma vie. Frappe.

NEOPTOLEME.

Quelle douleur ſubite vous arrache ces cris effrayans ?

PHILOCTÉTE.

Tu ne l'ignores pas ? ah !

NEOPTOLEME.

Que vous eſt-il arrivé de nouveau ?

PHILOCTÉTE.

Tu le ſçais trop, te dis je. Ah !

NEOPTOLEME.

Quoi ?

PHILOCTÉTE.

Je ne ſçais.

NEOPTOLEME.

Vous ne sçavez !

PHILOCTÉTE *redoublant ses cris.*

Ah ! ah ! ah !

NEOPTOLEME.

Que la violence de l'accès est affreuse !

PHILOCTÉTE.

Plus affreuse que je ne puis l'exprimer : mais sois touché de compassion.

NEOPTOLEME.

Que ferai-je ? ordonnez.

PHILOCTÉTE.

Que l'horreur d'un mal si cuisant ne vous force pas à m'abandonner. Je vous l'avouerai enfin. Il revient par accès reglés semblable aux voyageurs lassés de leur course. Ah !

NEOPTOLEME.

Loin de songer à vous abandonner, je vous plains davantage à mesure que je vous vois plus malheureux. Souffrez que mon bras vous relève, & soutienne ce corps chancelant.

PHILOCTÉTE.

Non. Mais prends cet arc que tu as tant souhaité de voir. Garde-le jusqu'à ce que mes tourmens soient passés. Le sommeil qui suit mes symptômes en est l'unique reméde. Laisse-moi m'y livrer ; & si mes ennemis surviennent, je te con-

jure au nom des Dieux de ne pas te laisser dépouiller de ce dépôt précieux. Tu vois ce que je te confie. Défends-toi de l'artifice & de la violence. Sinon, tu me trahis, & tu me perds.

NEOPTOLEME.

Soyez tranquille. Nul autre que vous & moi n'y touchera. Donnez, sans rien craindre. *

PHILOCTÉTE.

Recevez donc ces divines armes, & priez les Dieux qu'elles vous soient moins funestes qu'elles ne l'ont été à Hercule & à moi.

NEOPTOLEME.

Daignent les Dieux nous exaucer, & nous conduire au terme qu'ils nous ont marqué.

PHILOCTÉTE.

Je tremble que vos vœux ne soient pas écoutés. Mon noir sang recommence à bouillonner dans mes veines. Quel nouveau symptôme vais-je éprouver!... O plaie cruelle que tu me fais souffrir! ah!... le mal gagne de plus en plus.

* Neoptolème marque ici son caractère. Il a trompé Philoctéte malgré lui. Sensible à la confiance de ce guerrier malheureux, il fait entendre qu'il ne pouſſera pas l'artifice plus loin. La ſuite le fera voir.

Il s'acharne à sa proie... Mes amis, ne me quittez pas.... O Ulysse, que ce venin ne dévore-t-il tes entrailles! ... fils d'Atrée, c'étoit à vous deux qu'étoient dûs de si longs & de si horribles supplices... O mort tant desirée, mort tant de fois appellée, que ne viens-tu enfin!... Prends, mon fils, prends le feu de * Lemnos, & brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter. Ces armes que tu tiens furent ma récompense... Elles seront la tienne... Que dis-tu? tu ne réponds point. Où s'égare ton esprit? †

NEOPTOLEME.

Je gémis de l'état où je vous vois? je ne puis rien de plus.

PHILOCTÉTE.

Prends courage, mon fils. Les attaques de mon mal sont effrayantes: mais elles durent peu. Toute la grace que je te demande, c'est de ne pas t'embarquer sans moi.

* Il cite ce feu comme le plus violent, & par allusion à la fable, qui place à Lemnos les forges de Vulcain, & le séjour du feu.

† Neoptolème paroît interdit: c'est que son cœur se dévoile par les traits de son visage, qui ne sçauroit cacher le regret qu'il a de trahir Philoctéte.

NEOPTOLEME.

Raſſurez-vous. Encore une fois, je ne vous quitte point.

PHILOCTÉTE.

Vous le promettez.

NEOPTOLEME.

J'en donne ma parole.

PHILOCTÉTE.

J'aurois honte d'exiger un ſerment.

NEOPTOLEME.

Je ſerois le dernier des humains, ſi je vous trahiſſois.

PHILOCTÉTE.

Donnez-moi votre main pour gage de votre fidélité.

NEOPTOLEME.

La voici.

PHILOCTÉTE *ſe trouble & entre en convulſion.*

C'eſt là, oui c'eſt là....

NEOPTOLEME.

Que dites-vous ?

PHILOCTÉTE.

C'eſt en haut....

NEOPTOLEME.

Quel égarement eſt le vôtre ! pourquoi fixer d'affreux regards au Ciel ?

PHILOCTÉTE *couché en ſe débattant.*

Laiſſe-moi me traîner....

NEOPTOLEME.

Où ?

PHILOCTÉTE.

Non, laisse-moi.

NEOPTOLEME.

Je ne puis vous livrer à vos transports.

PHILOCTÉTE.

Je meurs, si tu me touches.

NEOPTOLEME.

Hé-bien, je ne vous touche plus. Vos esprits sont-ils moins agités?

PHILOCTÉTE *hors d'haleine.*

O terre, engloutis un mourant qui ne peut plus se relever.

NEOPTOLEME.

Sa fureur se calme, & le sommeil va bientôt s'emparer de ses sens. Il panche la tête. Il s'assoupit. Une sueur abondante coule de tout son corps. Sa plaie se r'ouvre, & verse un sang corrompu. Laissons-le goûter un doux repos.

SCENE II.

NEOPTOLEME, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Sommeil, cher tyran de nos sens, toi qui fais oublier les peines & les soucis, viens adoucir les maux de Philoctéte.

Médecin salutaire, entretiens dans ses esprits le calme & la sérénité que tu as commencé d'y porter. Mais vous, Seigneur, songez au parti que vous devez prendre. Que faut-il faire désormais ? qu'attendons-nous davantage ? l'occasion est prompte à décider, & vaut mieux que toutes les délibérations.

NEOPTOLEME.

Philoctéte endormi ne nous entend plus. Amis, ce n'est pas assez d'avoir entre les mains ses armes. Si nous ne l'emmenons lui-même à Troye, nos soins sont superflus. Les Dieux l'ordonnent, & c'est à lui qu'ils ont réservé la victoire. D'ailleurs j'ai donné ma parole, & je serois coupable d'y manquer.

LE CHŒUR.

C'est donc aux Dieux d'y pourvoir; & de vous inspirer. Du reste donnez-nous promptement vos ordres, & prenez garde qu'il ne nous surprenne. L'état où il est ne souffre qu'un sommeil léger & fugitif. Faites secrétement ce que vous devez faire, si vous pensez comme * le Chef que vous sçavez. A la vérité, dans les conjonctures délica-

* C'est Ulysse : mais le Chœur ne le nomme point, dans la crainte que ce nom seul ne réveille Philoctéte, & ne trahisse le secret.

tes, le Sage même eſt embarraſſé : mais les vents nous appellent. Philoctéte privé de forces & plongé dans la nuit du ſommeil comme un habitant des enfers, nous livre notre proie. La fortune nous invite. C'eſt à nous de l'enlever. Saiſiſſons le moment, & profitons d'une victoire aiſée.

NEOPTOLEME.

Arrêtez, & ne laiſſez point entrevoir d'embarras. Il ouvre la paupiere, & reléve la tête.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Les mêmes, PHILOCTÉTE.

PHILOCTÉTE *en s'éveillant.*

O lumiere, que me fais tu voir à mon réveil ! ô eſpoir trompeur ! Etrangers, où êtes-vous... (*Il les apperçoit.*) Pardonnez, cher Neoptolème, ces indignes ſoupçons. Eſt-il croyable en effet que vous ayez porté la généroſité juſqu'à vous aſſocier à mes maux, à demeurer près d'un cadavre expirant, à me ſervir même ? Les Atrides n'en ont pas uſé

ainſi. Mais vous êtes fils d'Achille : & votre cœur le montre aſſez, puiſque mes cris & l'infection de ma plaie ne vous ont pas rebuté. Enfin mes maux ſuſpendus me donnent un peu de relâche. Aidez-moi, ô mon fils, à me relever, & dès que j'aurai repris mes forces, embarquons-nous ; & partons ſans délai.

NEOPTOLEME.

Je me réjouis, cher Philoctéte, de vous voir délivré de vos tourmens contre toute eſpérance. Car, hélas, ils vous laiſſoient à peine un rayon de vie. Levez-vous. Ces Grecs vous tranſporteront au vaiſſeau, ſi vous le permettez. Le fardeau leur ſera léger. Jugez-en par leurs ſentimens & les miens.

PHILOCTÉTE.

Que ne vous dois-je point ? donnez-moi le bras, il ſuffit. * Qu'ils ſe retirent.

* Ce mot, quoiqu'équivoque, m'a donné lieu de ſuppoſer que le Chœur prend les devants vers le rivage. La Scène ſuivante en eſt plus belle, & le retour du Chœur plus intéreſſant. Quand Philoctéte dit dans cette Scène qu'il n'a plus que les rochers à qui adreſſer ſes plaintes, il ſemble ſuppoſer l'abſence du Chœur. Il eſt naturel de croire qu'enſuite Ulyſſe renvoye les Grecs vers Neoptolème pour hâter le départ, & pour voir s'il n'eſt point ſurvenu un nouvel embarras.

Je

Je ne veux pas leur être incommode avant le tems. Je ne le ferai que trop durant le voyage.

(*Le Chœur se retire & marche devant vers le rivage.*)

SCENE II.

PHILOCTÉTE, NEOPTOLEME.

NEOPTOLEME.

C'est à vous d'ordonner. Mais tâchez de rappeller vos forces, & de vous soutenir.

PHILOCTÉTE.

Ne craignez rien. Je suis fait à ces accidens. Les forces reviendront à l'ordinaire.

NEOPTOLEME, *à demi bas en le conduisant.*

Malheureux, que vais-je faire ! *

PHILOCTÉTE *en s'arrêtant.*

Qu'avez-vous, mon fils? quelle parole vient de vous échapper?

NEOPTOLEME.

Cruelle incertitude ! où tourner mes pensées ?

* Neoptolème avoit laissé entrevoir son repentir sur le personnage qu'il jouoit malgré lui. La pitié l'emporte : il commence ici à se déclarer.

PHILOCTÉTE *étonné.*

Quelle incertitude ? ah, mon fils, ne parlez pas ainſi.

NEOPTOLEME.

Et c'eſt cela même qui fait ma peine.

PHILOCTÉTE.

Le triſte ſpectacle dont vous venez d'être témoin, vous fait-il repentir en ſecret de la parole que vous m'avez donnée ?

NEOPTOLEME.

Oh, qu'il eſt pénible à un cœur bien né d'agir contre ſon caractère, & de faire ce qui ne convient pas !

PHILOCTÉTE.

Mais en ſauvant un homme vertueux, vous ne faites rien dont les mânes de votre pere doivent rougir.

NEOPTOLEME.

Vous êtes vertueux ; & moi je paſſerai pour ne l'être pas. Voilà ce qui me déchire.

PHILOCTÉTE.

Votre conduite vous fait honneur. Mais que dois-je penſer de vos diſcours ?

NEOPTOLEME.

O Dieux, que faire ? je ſerai doublement coupable, & par mes actions, & par mes paroles.

PHILOCTÉTE *à part à demi haut.*

Je le vois : il délibère s'il me trahira. Il ſonge à partir ſans moi. *

NEOPTOLEME.

Non, je ne vous abandonne point. Mais ſi je vous emméne malgré vous, quel remord, & quel repentir ! c'eſt le ſujet de mon trouble.

PHILOCTÉTE.

Quoi ? que dites-vous ? dévoilez-moi cette énigme, mon fils.

NEOPTOLEME.

Je ne puis vous le celer plus longtems. La pitié l'emporte. Il faut... que je vous améne aux Atrides. Vous partez pour le ſiége.

PHILOCTÉTE.

Ah, que m'as-tu dit !

NEOPTOLEME.

Suſpendez un moment votre courroux. Ecoutez-moi.

PHILOCTÉTE.

Qu'écouterois-je déſormais ? que penſes-tu faire de moi ?

NEOPTOLEME.

Vous guérir d'abord, pour renverſer Troye avec vous.

* Soupçons de Philoctéte ; ſecond obſtacle au départ. Neoptolème en ſe dévoilant le recule plus que jamais.

PHILOCTÉTE.

Parles-tu sérieusement?

NEOPTOLEME.

Le destin le veut. Il le faut. Calmez votre colère, & me suivez.

PHILOCTÉTE.

Ah, je suis trahi. Jeune étranger, quel piége tu m'as dressé! rends-moi, rends-moi promptement mon arc & mes fléches.

NEOPTOLEME.

Je ne le puis. Les Chefs parlent, l'intérêt public y est engagé; c'est à moi d'obéir.

PHILOCTÉTE.

O rage digne de ton nom! Lâche artisan du plus noir artifice qui fut jamais, comment as-tu osé surprendre ma crédulité? ne rougis-tu point de porter sur moi tes regards, après avoir si indignement abusé du malheur & de la bonne foi d'un suppliant? mais où m'emporte mon courroux? ah, mon fils, songe qu'en m'ôtant cet arc, tu m'arraches la vie. Rends-le moi je t'en conjure, au nom des Dieux. Rends-moi le jour que tu m'as ravi. Que je suis malheureux!.... tu te tais; tu me regardes tranquillement. Rien ne te touche... ô rivage, ô promontoires de cette isle! ô

bêtes farouches, mon unique compagnie ! ô rochers escarpés, c'est à vous que je me plains. Car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre, & je vous ai accoutumés à mes gémissemens. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ! il jure de me mener en ma patrie, & il me conduit à Troye. Il abuse de la foi du serment pour me ravir l'arc sacré d'Hercule, pour me traîner à son char, & me montrer en spectacle à l'armée Grecque. Il triomphe de Philoctéte comme s'il l'eût vaincu à force ouverte, & il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'un fantôme vain. O s'il m'eût attaqué dans ma force ! encore à présent dans l'état où je suis, ce n'est que par surprise. Oui, je suis la victime de sa fraude. Malheureux ; que ferai-je ! rends, mon fils, rends ; sois semblable à ton pere, à toi-même. Que dis-tu ?... tu ne dis rien... je suis mort. Ah, déplorable Philoctéte ! O caverne, je reviens à toi. Sois ma ressource. Reçois derechef un misérable, nud, abandonné, sans nourriture... je mourrai seul dans cet antre. Je ne pourrai plus percer les bêtes. Elles me dévoreront : je deviendrai leur proye à mon tour. Et ces coups partent d'un

cœur que j'avois crû sincère !

Ecoute, Neoptolème. Je ne lance point encore sur toi les dernieres imprécations, réfuge ordinaire des malheureux poussés au désespoir. Tu peux changer de sentiment. Mais prends garde au parti que tu vas prendre, & juge de ma vengeance par mes fureurs.

SCENE III.

Les mêmes, LE CHŒUR *qui revient sur la fin de la Scène précédente.*

LE CHŒUR.

Décidez, Seigneur ; il en est tems. Les vents nous appellent. Il faut partir, ou le satisfaire.

NEOPTOLEME.

Amis, je suis touché, je l'avoue : mais ce n'est pas de ce moment que mon cœur souffre.

PHILOCTÉTE.

Au nom des Dieux, mon fils, écoute cette pitié ; & ne te fais pas l'affront devant les hommes, d'avoir trompé un malheureux.

NEOPTOLEME *à part.*

Que ferai-je ? plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros !

PHILOCTÉTE.

Tu ne parois pas méchant. Quelque conseil te pousse. Trompe qui le mérite mieux. Rends-moi mes armes, laisse-moi, & va-t-en.

NEOPTOLEME.

Amis, que ferons-nous ?

SCENE IV.

Les mêmes, ULYSSE.

ULYSSE *à Neoptolème.*

Perfide, vous balancez. Donnez-moi ces armes, & retirez-vous.

PHILOCTÉTE.

Dieux, quel est cet étranger ? n'est-ce point Ulysse que j'entends ?

ULYSSE *à Neoptolème.*

Oui, c'est moi, c'est Ulysse que vous voyez.

PHILOCTÉTE.

Ah, malheureux ! je suis perdu. Voici la main qui a tramé la trahison.

ULYSSE.

C'est moi-même, n'en doutez point.

PHILOCTÉTE *à Neoptolème.*

O mon fils, rends-moi mes armes.

ULYSSE.

Vous avez beau faire; vous ne les

aurez pas. Partez, ou je vous fais enlever.

PHILOCTÉTE.

Tu me feras enlever, traître ?

ULYSSE.

Le deſſein en eſt pris, ou vous me ſuivrez.

PHILOCTÉTE.

O Lemnos, ô feu ſacré de Vulcain ! Ulyſſe menace de m'enlever de ton iſle ! Tu vois cet outrage, & tu le ſouffres !

ULYSSE.

Jupiter eſt le maître des Dieux, & de cette iſle. Jupiter l'ordonne, & je ne fais qu'exécuter ſes ordres.

PHILOCTÉTE.

Parjure, qu'oſes-tu dire ? de quel front fais-tu les Dieux auteurs de tes fraudes ?

ULYSSE *montrant le rivage.*

Dites, auteurs de la vérité. Voici la route qu'ils vous commandent de ſuivre. Partez.

PHILOCTÉTE.

Non, traître ; je ne partirai pas.

ULYSSE.

Vous partirez. Le ſort en eſt jetté.

PHILOCTÉTE.

Grands Dieux ! & depuis quand Philoctéte eſt-il donc eſclave pour le traiter ainſi ?

ULYSSE.

On le traite, non en esclave, mais en héros, & comme un des libérateurs de la Gréce, avec qui il doit renverser Troye.

PHILOCTÉTE.

Dût-il souffrir mille maux, tandis qu'il aura cet antre pour asyle, il n'en sera rien.

ULYSSE.

Que prétendez-vous donc?

PHILOCTÉTE *voulant se précipiter.*

Mourir.

ULYSSE *aux soldats.*

Il veut se précipiter. Qu'on le saisisse, & qu'on le dérobe à sa fureur.

PHILOCTÉTE *arrêté.*

O bras sans défense, ô mains privées de vos armes, faut-il que vous supportiez ces indignes liens! ô méchant, dont il ne peut partir rien de juste ni de bon, de quel cruel stratagême t'es-tu avisé pour me surprendre! tu n'as osé paroître. Tu m'as séduit par ce jeune homme qui m'étoit inconnu. Tu l'avois séduit le premier. Son cœur n'étoit point fait pour la fraude; & sa droiture digne de la mienne, méritoit de ne pas trouver un séducteur tel que toi. C'est sans le sçavoir qu'il a été le ministre de ton lâ-

che artifice. Je le vois, il ſouffre de m'avoir fait ſouffrir, & il t'obéit à regret. C'eſt toi, c'eſt ton génie ami des ténébreux forfaits, qui l'a inſtruit à tramer un crime. Seul tu l'as forcé, malgré ſes remords, à ſe jouer de la vertu & de ma crédulité. Tu me lies, barbare, tu prétends donc m'arracher du rivage où tu m'as expoſé, où tu m'as privé d'appui, d'amis, de patrie, & rayé du nombre des vivans. Ah, que les Dieux te puiſſent.... mais les Dieux ne m'écoutent point. Loin de prêter l'oreille à mes imprécations, ils te comblent de biens, tandis qu'ils m'accablent de maux. Va joüir de mon infortune, va rire de ma douleur avec tes chers Atrides, dont tu ſers la paſſion. Lâche *, ce n'eſt que malgré toi que tu les as ſuivis au ſiége, & ils te chériſſent. Je leur ai conduit volontairement ſept vaiſſeaux, & ils m'abandonnent comme le dernier des hommes. Du moins tu leur imputes cette indignité, & ils te l'imputent à leur tour.

Mais réponds-moi, quel eſt ton deſſein? pourquoi m'enlever? à quoi ſuis-je bon? je ne ſuis plus rien : je ſuis mort pour les Grecs. O ennemi des Dieux

* Ulyſſe contrefit l'inſenſé pour ſe diſpenſer d'aller au ſiége.

& des hommes, dis-moi par quelle raiſon je ne ſuis plus à tes yeux un fardeau incommode? pourquoi mes cris & l'infection de ma playe ne te dégoûtent plus? pourquoi tu ne crois plus que je puiſſe troubler les ſacrifices? ce fut là ton prétexte pour me rejetter de l'armée. Grecs inhumains, ſoyez les victimes de mes horribles imprécations. Si les Dieux ſont encore juſtes (& ils le ſont) je vois qu'ils vous puniſſent. Autrement vous n'auriez pas entrepris ce voyage pour un malheureux tel que moi. Un remords cuiſant, un trait du Ciel vous perce, vous déchire, & vous force malgré vous de ſonger à moi. Mais, ô terre natale, & vous, Dieux témoins & vengeurs, puniſſez-les enfin, puniſſez-les tous, & je ſuis ſatisfait. Meſurez votre vengeance à votre pitié pour moi. Faites-les périr à mes yeux. Je me croirai guéri.

LE CHŒUR *à Ulyſſe.*

Il eſt cruellement aigri. Il brave les maux, loin d'y ſuccomber.

ULYSSE.

J'aurois bien des choſes à lui répondre. Mais il n'eſt pas en état de m'entendre. Un ſeul mot me ſuffira.

Je ſuis tout ce que vous dites, ô Philoctéte, quand il s'agit de l'intérêt public.

Eſt-il queſtion de l'intérêt des hommes vertueux ? je ſuis, autant qu'un autre, partiſan de la vertu & de l'humanité. Croyez-moi, je ſçai manier à mon gré les cœurs. Le vôtre ſeul eſt intraitable. Hé-bien, je conſens de vous céder. (*Au Chœur*) Amis, rendez-lui la liberté, & laiſſez-le en ces lieux. Nous pouvons nous paſſer de lui, puiſque nous avons les armes d'Hercule. Teucer ſçait l'art de s'en ſervir, & à ſon défaut je me flatte de ne pas l'ignorer. Oui, Philoctéte, je m'en ſervirai auſſi-bien que vous-même. L'armée après tout a-t-elle beſoin de vous ? Adieu, demeurez dans votre Lemnos. Nous allons partir. Et cet arc va me procurer une gloire qui n'étoit dûe qu'à vous.

PHILOCTÉTE.

Le cruel, où me réduit-il ? quoi, tu oſeras te montrer à l'armée paré de mes dépouilles !

ULYSSE.

Il eſt inutile de parler davantage. Je pars.

PHILOCTÉTE *à Neoptolème.*

Généreux fils d'Achille, tu ne me dis rien, & tu me quittes ainſi ?

ULYSSE *en s'en allant.*

Suivez-moi, Neoptolème, & ne dé-

tournez pas même les yeux. Votre indigne pitié nous perdroit.

PHILOCTÉTE *au Chœur.*

Et vous, chers amis, vous m'abandonnerez aussi? la pitié ne vous touchera pas?

LE CHŒUR, *en montrant Neoptolème.*

Voilà notre Chef. C'est à lui de parler. Ce qu'il vous dira, croyez que nous vous le disons.

NEOPTOLEME *au Chœur.*

Ulysse blâmera ma sensibilité. N'importe. Demeurez, vous autres, si Philoctéte le veut ainsi, tandis que tout s'apprêtera pour le départ, & que nous ferons nos vœux au Ciel. Peut-être durant cet intervalle, un heureux changement le rendra plus docile à nos raisons. Nous allons au rivage Ulysse & moi. Rendez-vous-y promptement, dès que vous serez avertis.

SCENE V.

PHILOCTÉTE, LE CHŒUR,

PHILOCTÉTE *à l'entrée de sa grotte.*

O caverne, ô mon unique asyle, jamais je ne te quitterai. Tu m'as servi de demeure : tu seras mon tombeau. O *STROPHE I.*

séjour rempli de ma douleur, que vais-je devenir ! plus de nourriture, plus d'espoir. Tourbillons impétueux, enlevez-moi dans les airs. Que fais-je sur la terre ?

LE CHŒUR.

STROPHE II. Vous êtes l'unique auteur de vos maux. Vous n'avez d'ennemi que Philoctéte. Il ne tenoit qu'à vous d'être heureux, & vous préférez votre misère à la fortune qui vous rit.

PHILOCTÉTE.

ANTISTR. I. Misérable, dénué de tout secours, il faut donc que j'expire dans cet antre. La douleur & la faim vont me consumer. Je ne percerai plus les oiseaux de mes traits. Cœur barbare, dont l'artifice me fait périr, que ne puis-je te voir en proie à des maux aussi durables que les miens !

LE CHŒUR.

ANTISTR. II. Ce n'est point à l'artifice des hommes, c'est à la volonté suprême des Dieux que vous devez attribuer ce que nous avons fait malgré nous. Mettez fin à vos imprécations, & cessez de nous haïr.

PHILOCTÉTE.

STROPHE III. Tranquille sur le rivage, le traître insulte à mon désespoir. Il essaye impunément mon arc & mes fléches. Thrésor qu'il m'a ravi, chères armes, si vous

aviez du sentiment, quelle honte seroit-ce pour vous de vous voir passer des mains du compagnon d'Hercule, dans celles du plus lâche des hommes ! témoins de ses infâmes artifices, de sa honteuse origine, & de ses cruels attentats, vous détesteriez comme moi l'auteur de tous mes maux.

LE CHŒUR.

Seigneur, un homme de bien doit dire librement la vérité & la souffrir sans s'offenser. Apprenez donc que l'assemblée des Grecs a chargé Neoptolème de faire ce qu'il a fait, & que c'est en faveur de la cause commune qu'il a suivi les conseils d'Ulysse. *STROPHE IV.*

PHILOCTÉTE.

Oiseaux, qui étiez ma proye, & vous, hôtes sauvages de ces rochers, ne fuyez plus cet antre. Je n'ai plus ces armes qui vous effrayoient. Ma caverne vous est livrée. Accourez-y sans crainte, déchirez-moi, dévorez-moi ; je serai votre proye à mon tour. Aussi-bien deviendrois-je bientôt celle de l'indigence. *ANTISTR. III.*

LE CHŒUR.

Au nom des Dieux, si l'hospitalité sainte vous touche, rendez-nous tendresse pour tendresse, & faites réflexion qu'il ne tient qu'à vous de changer votre *ANTISTR. IV.*

destin. Quelle fureur de choisir pour ressource la douleur, la misère & le désespoir !

PHILOCTÉTE.

Amis, vous renouvellez mes maux. Quel plaisir prenez-vous à me tourmenter ?

LE CHŒUR.

En quoi, Seigneur ?

PHILOCTÉTE.

Espérez-vous me persuader de retourner vers les Grecs que j'abhorre ?

LE CHŒUR.

La raison le veut.

PHILOCTÉTE.

Laissez-moi donc en ces lieux.

LE CHŒUR.

Il faut vous obéir. Retirons-nous.

PHILOCTÉTE.

Au nom du grand Jupiter, ne me quittez pas.

LE CHŒUR *feignant de se retirer.*

Apprenez à calmer votre courroux.

PHILOCTÉTE *avec de grands cris.*

Chers amis, demeurez, je vous en conjure. Ah !

LE CHŒUR.

Quel nouveau sujet vous arrache des cris ?

PHILOCTÉTE.

O destin ! ô tourment ! mal cruel, comment te supporterai-je désormais ? Revenez, amis, revenez.

LE CHŒUR.

Que ferons-nous ? vous êtes déterminé à ne nous plus croire.

PHILOCTÉTE.

Pardonnez ces cris & cet emportement à l'excès de la douleur.

LE CHŒUR *en revenant.*

Ecoutez donc nos conseils, & suivez-nous.

PHILOCTÉTE *après un moment de réflexion.*

Je n'en ferai rien. C'est un parti pris. Non, dût Jupiter m'écraser de ses foudres, je n'en ferai rien. Périsse Ilion, périsse l'armée, périssent tous ceux qui m'ont sacrifié ! pour vous, chers amis, je n'ai qu'une grace à vous demander.

LE CHŒUR.

Quoi ?

PHILOCTÉTE.

Une épée, une hache, quelque arme que ce soit.

LE CHŒUR.

Quel meurtre projettez-vous ? ô Ciel !

PHILOCTÉTE.

Ma mort. La douleur m'y force. Je

me couperai le pied, & je me percerai le cœur.

LE CHŒUR.

Quel eſt votre deſſein?

PHILOCTÉTE.

De rejoindre mon pere.

LE CHŒUR.

Où?

PHILOCTÉTE.

Aux enfers. Car, hélas, il ne vit plus. O Patrie, que ne puis-je du moins te revoir encore une fois, après t'avoir quittée pour ſecourir les perfides Grecs! ma mort en eſt le prix. (*Il ſe cache dans ſon antre.*)

LE CHŒUR *à Philoctéte.*

Nous ſerions déja partis pour aller au vaiſſeau, ſi nous n'euſſions vû de loin Ulyſſe & Neoptolème qui reviennent vers nous.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ULYSSE, & NEOPTOLEME, *un peu éloignés de Philoctéte.*

ULYSSE *à Neoptolème.*

Ne me direz-vous point enfin quel ſu-

jet vous fait retourner si promptement sur vos pas.

NEOPTOLEME.

Je vais expier un attentat.

ULYSSE.

Il faut que vous le jugiez bien atroce. Mais quel est-il?

NEOPTOLEME.

C'est d'avoir écouté Ulysse & les Grecs.

ULYSSE.

Hé, qu'avez-vous fait d'injuste?

NEOPTOLEME.

J'ai trompé un malheureux.

ULYSSE *avec empressement.*

Qui? ô Ciel! quel est votre nouveau projet?

NEOPTOLEME.

Il n'est pas nouveau. Je veux revoir Philoctéte, &...

ULYSSE.

Et que faire encore? (*à part.*) Je tremble.

NEOPTOLEME.

Je lui ai ravi ses armes. Je vais les...

ULYSSE.

Quoi, les rendre? Dieux! que m'annoncez-vous?

NEOPTOLEME.

C'est contre l'équité que je les retiens.

ULYSSE.

Au nom du Ciel, Neoptolème, répondez. Parlez-vous tout de bon?

NEOPTOLEME.

Je pense comme je parle.

ULYSSE.

Ah, fils d'Achille, que me dites-vous?

NEOPTOLEME.

Ce que je vais faire. Faut-il le redire encore?

ULYSSE.

C'étoit trop de me l'avoir dit une fois.

NEOPTOLEME.

N'en doutez donc plus. Vous sçavez tout.

ULYSSE.

Je sçai qui s'y opposera.

NEOPTOLEME.

Hé qui, je vous prie, auroit cette témérité?

ULYSSE.

Toute la Gréce, & moi.

NEOPTOLEME.

Certes, je cherche le prudent Ulysse dans ses paroles.

ULYSSE.

Et moi, je trouve le bouillant Neoptolème dans ses actions.

NEOPTOLEME.

Peu m'importe la réputation de po-

litique, pourvû que je satisfasse l'équité.

ULYSSE.

Où est donc l'équité de rendre malgré moi un thrésor que vous ne devez qu'à mes conseils?

NEOPTOLEME.

Vos conseils m'ont fait commettre un crime dont je rougis: je veux le réparer.

ULYSSE.

Et ne craignez-vous point le ressentiment de l'armée?

NEOPTOLEME.

Je ne crains ni l'armée, ni vous, quand il y va de la justice.

ULYSSE.

Ce sera donc contre Neoptolème, & non-plus contre les Troyens qu'il nous faudra combattre.

NEOPTOLEME.

Combattez. J'y consens.

ULYSSE.

Cette épée vous répondra dans peu.

NEOPTOLEME.

La mienne est prête. Je n'attends que les Grecs & vous.

ULYSSE.

Faites donc ce qu'il vous plaira. J'en rendrai compte à l'armée, & sçachez que la peine suivra le crime de près. Adieu, (*Il se retire.*)

NEOPTOLEME *à Ulysse déja parti.*

Vous faites prudemment. Usez-en toujours de même à l'avenir, pour vous garantir de mon courroux. (*Allant vers l'antre.*) O Philoctéte, sortez de votre grotte.

SCENE II.

NEOPTOLEME, PHILOCTÉTE, LE CHŒUR.

PHILOCTÉTE.

Quel bruit ai-je entendu ? qui m'appelle ? que voulez-vous de moi ? pouvez-vous me rendre encore plus malheureux ? vous le croyez sans doute, & c'est le dessein qui vous améne.

NEOPTOLEME.

Rassurez-vous, & m'écoutez.

PHILOCTÉTE.

Je vous ai trop écouté. Vos discours trompeurs m'ont perdu.

NEOPTOLEME.

Croyez au moins mon repentir.

PHILOCTÉTE.

Ainsi m'avez-vous engagé à vous croire, quand vous m'avez surpris mes armes. Votre sincérité feinte cachoit une perfidie.

NEOPTOLEME.

Oubliez-la ; & dites-moi seulement si vous êtes déterminé à demeurer en ces tristes lieux, ou si vous daignez nous accompagner.

PHILOCTÉTE.

Ne m'en parlez plus.

NEOPTOLEME.

Est-ce une résolution inébranlable?

PHILOCTÉTE.

Plus inébranlable que je ne puis dire.

NEOPTOLEME.

Mon dessein étoit d'appaiser votre courroux, & de vous persuader, s'il étoit possible. Mais si cela vous offense, je me tais.

PHILOCTÉTE.

Tu fais bien. Vainement voudrois-tu me séduire encore par tes frivoles discours. Mon cœur ulcéré ne te pardonnera jamais le lâche tour que tu m'as fait. Fils indigne du plus généreux pere, tu m'arraches la vie, & tu viens me donner des conseils ! ah, puissiez-vous périr tous misérablement, les Atrides, Ulysse & toi. Voilà mes adieux.

NEOPTOLEME.

Plus d'imprécations, plus de haine. Voici vos armes ; recevez-les de ma main.

PHILOCTÉTE.

Que dis-tu ? quel nouveau piége m'as-tu préparé ?

NEOPTOLEME.

Venez, je vous les rends. J'en jure par le souverain maître des Dieux.

PHILOCTÉTE.

O agréables paroles ! mais dois-je les croire ? O Ciel !

NEOPTOLEME.

Croyez les effets. Avancez. Ne craignez rien. Recevez votre arc.

SCENE III.

PHILOCTÉTE, NEOPTOLEME, ULYSSE, LE CHŒUR.

ULYSSE *survenant.*

Et moi je m'y oppose au nom des Atrides & de l'armée. J'en atteste les Dieux.

PHILOCTÉTE *après avoir reçû ses armes de Neoptolème.*

Est-ce la voix d'Ulysse que j'entends ?

ULYSSE.

De lui-même. Le voici. Oui, c'est moi qui malgré le fils d'Achille vous ferai partir pour le siége.

PHILOCTÉTE

PHILOCTÉTE *se mettant en situation de lancer une fléche.*

Attends. Cette fléche va punir ton outrage.

NEOPTOLEME *l'arrêtant.*

Ah, Philoctéte, qu'allez-vous faire? au nom du Ciel ne lancez pas ce trait.

PHILOCTÉTE.

Laisse-moi faire, mon fils; laisse-moi percer le traître.

NEOPTOLEME.

Non, je ne puis le souffrir.

PHILOCTÉTE.

Pourquoi m'empêcher de me venger de mon cruel ennemi.

NEOPTOLEME.

* La vengeance seroit honteuse & pour vous & pour moi.

* C'est la même pensée qu'a employée M. CORNEILLE dans *Polieucte.* Celui-ci dit à Pauline au sujet de Severe son amant qui l'avoit revûe,

Quoi, vous me soupçonnez déja de quelque ombrage!

Et Pauline répond ce beau mot si applaudi d'un grand Prince:

Je ferois à tous trois un trop sensible outrage,

Elle parle de son mari, de Severe & d'elle. *Polieucte Ac. II. Sc. IV.*

PHILOCTÉTE.

Qu'avons-nous à ménager avec les Grecs? croyez-moi, les Chefs de l'armée ſont auſſi peu braves en effet, qu'ils paroiſſent fiers en paroles.

NEOPTOLEME.

Il eſt vrai. Mais enfin je vous ai rendu vos armes. Vous reſte-t-il encore contre moi quelque ſujet de courroux & de plainte?

PHILOCTÉTE.

Non, mon fils. Ton grand cœur s'eſt dévoilé. Auſſi n'as-tu pas reçû le jour d'un * Siſyphe, mais d'un Héros auſſi illuſtre chez les morts, qu'il fut célébre parmi nous.

NEOPTOLEME.

Il m'eſt doux de voir Philoctéte louer Achille; & cet éloge réjaillit ſur moi. Mais écoutez, Seigneur, ce que j'ai à vous demander. Il eſt des maux qui nous viennent des Dieux. Ils ſont inévitables. Il faut les ſupporter. Mais eſt-on excuſable ou digne de pitié, quand on s'en procure volontairement comme vous? votre cœur eſt aigri, & incapable de conſeil. Qu'un ami vous parle, vous prenez feu, & le traitez d'ennemi. Je

* Ayeul d'Ulyſſe.

parlerai toutefois, & j'appelle Jupiter à témoin de mes paroles. Gravez-les profondément dans votre cœur, & apprenez d'abord que votre bleſſure eſt un coup parti du Ciel, pour avoir approché du ſerpent dépoſitaire des tréſors du Temple que vous avez trouvé à Chryſa. N'eſpérez jamais de guériſon, tant que ce ſoleil vous éclairera, que vous n'alliez à Troye. Votre guériſon eſt réſervée aux enfans d'Eſculape, comme la priſe de Troye à nos efforts communs, & à vos fléches. D'où ſçais-je ces merveilles ? je vais vous le dire. Le Troyen Hélenus, ce Prophéte ſi renommé eſt priſonnier dans le camp. C'eſt lui qui nous a développé ce myſtère. » Par ce moyen, ajouta-t-il, l'été pro-» chain verra finir le deſtin d'Ilion. » Grecs, ôtez-moi la vie, ſi mes Ora-» cles ſe trouvent faux. " Sur cette aſſurance devez-vous balancer à vous rendre ? quel honneur pour vous d'avoir été le ſeul de tous les Grecs jugé digne d'accomplir ces grandes deſtinées ! goûtez donc le bonheur de revivre, & la gloire de renverſer Troye.

PHILOCTÉTE.

Deſtins odieux ! pourquoi vois-je le jour que j'abhorre ! que ne ſuis-e habi-

tant des enfers ! que ferai-je ? puis-je réſiſter à un ennemi ſi tendre & ſi généreux ? mais quoi, faut-il céder ? ſi je le fais, que deviens-je ? oſerai-je me montrer ? qui voir déſormais ? Aſtres, témoins des affronts que j'ai reçûs, de quel œil verrez-vous Philoctéte avec les Atrides qui m'ont perdu, avec Ulyſſe qui m'a trahi ! non, les outrages que j'ai eſſuyés ne ſont rien en comparaiſon de ceux que je prévois. Un cœur que la nature a inſtruit au crime s'enhardit toujours à de nouveaux forfaits. Je vous l'avoue, Neoptolème, je ne puis comprendre votre conduite. J'attendois de vous, que loin d'aller à Troye, vous me détourneriez de cette lâcheté. Quoi, les Grecs vous ont cruellement offenſé ; ils vous ont dépouillé des armes, de la gloire d'Achille ; par un jugement inoüi ils ont préféré Ulyſſe & Ajax ; & vous allez les ſecourir ! & vous voulez m'engager à vous ſuivre ! non, mon fils, non, tu ne commettras point cette indignité. Reméne-moi dans ma patrie ; tu me l'as juré. Demeure toi-même à Scyros, & laiſſe périr ces ingrats. Mets ton bonheur & le mien à couvert : tu obligeras doublement Achille & Philoctéte ; & abandonnant des

perfides, tu t'épargneras la honte de leur reſſembler.

NEOPTOLEME.

Votre courroux n'eſt que trop légitime. Laiſſons les Grecs & les Atrides. Mais que demandai-je de vous, ſinon d'obéir aux Dieux, & de ſuivre un ami?

PHILOCTÉTE.

Moi? qu'irois-je faire au ſiége? voir les fils d'Atrée joüir des maux qu'ils m'ont cauſés.

NEOPTOLEME.

Trouver la guériſon de ces maux, & revoir, non vos ennemis, mais vos libérateurs.

PHILOCTÉTE.

C'eſt ce qui me déſeſpère.

NEOPTOLEME.

C'eſt ce qui fera votre gloire & la mienne.

PHILOCTÉTE.

Vous offenſez les Dieux qui vous écoutent.

NEOPTOLEME.

Je parle pour leurs intérêts.

PHILOCTÉTE.

Ce ſont les Atrides que vous ſervez.

NEOPTOLEME.

C'eſt Philoctéte que je ſers.

PHILOCTÉTE.

Quoi, en me livrant à mes ennemis?

NEOPTOLEME.

Regardez-les d'un autre œil, & soyez moins fier dans le malheur.

PHILOCTÉTE.

Si je l'ai bien compris, vous voulez me perdre.

NEOPTOLEME.

Vous ne m'avez pas entendu, je prétends vous sauver.

PHILOCTÉTE.

Les Atrides m'ont rejetté de l'armée, voilà tout ce que je comprends.

NEOPTOLEME.

Oui, mais ils réparent leur faute; ils veulent vous rendre heureux.

PHILOCTÉTE.

Ce ne sera pas à condition de les voir à Troye.

NEOPTOLEME.

Que voulez-vous que je fasse? rien ne peut vous ébranler. Il faut donc me taire, & vous laisser languir dans vos maux.

PHILOCTÉTE.

Laissez-moi mes maux. Ils me sont chers. Acquittez seulement votre promesse. Remenez-moi dans ma patrie. Çà ne différons plus. Oublions Troye

& les Grecs. Ils m'ont trop coûté de larmes.

NEOPTOLEME.

Partons, puisque vous le voulez ainsi.

PHILOCTÉTE *le suivant.*

O parole pleine de charmes!

NEOPTOLEME *s'arrêtant.*

Mais essayez vos forces.

PHILOCTÉTE.

Elles répondront à mon courage.

NEOPTOLEME *revenant encore.*

Mais comment me justifierai-je auprès des Grecs?

PHILOCTÉTE.

En les méprisant.

NEOPTOLEME.

Ils ravageront mes Etats.

PHILOCTÉTE.

Je volerai à votre secours.

NEOPTOLEME.

Avec quelles troupes?

PHILOCTÉTE.

Avec les fléches d'Hercule. Ces armes & ce bras suffiront pour les faire trembler.

NEOPTOLEME.

Hé-bien, embarquons-nous. Faites vos derniers adieux à Lemnos.

SCENE IV.

Les mêmes, HERCULE.

HERCULE *sur un nuage.*

Ne partez pas encore... Philoctéte, reconnois Hercule. Tu l'entends, tu le vois. C'eſt pour toi que j'ai quitté la voûte azurée, je viens t'annoncer les ordres de Jupiter, & te marquer un autre chemin. Demeure donc, & m'écoute.

Tu ſçais mes travaux, & ce qu'il m'en a coûté pour acquérir l'immortalité dont tu me vois joüir. Apprends que tu dois remplir la même deſtinée. C'eſt par cette route pénible qu'il te faut arriver à la gloire. Il faut que tu ailles à Troye avec le fils d'Achille. Tu guériras; ta valeur te donnera le premier rang dans l'armée. Tu perceras de mes fléches le fier Paris, auteur de tant de malheurs. Tu renverſeras Troye, & tu enverras à Pœan ton pere, ſur le Mont Oëta, les dépouilles choiſies qui ſeront le prix de ta bravoure. Tu me réſerveras les dons de l'armée, & tu les mettras ſur mon tombeau, comme un monument de la victoire dûe à mes fléches.

Et toi, ô fils d'Achille, je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctéte, ni Philoctéte sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape pour guérir Philoctéte. Car c'est à mes traits que les Dieux ont attaché deux fois la prise d'Ilion. Mais quand vous ravagerez ce riche pays, souvenez-vous de respecter la Religion. Jupiter prefère la piété à tout le reste. Le reste meurt; elle ne meurt jamais. Elle nous suit au tombeau; & indépendante de nos destinées, soit que nous vivions ou que nous mourions, elle est immortelle.

PHILOCTÉTE.

Aimable voix! chere Divinité, que je goûte le plaisir de te revoir enfin après tant d'années! Je t'obéis, je pars sous tes auspices.

NEOPTOLEME.

J'accepte le même augure.

HERCULE *s'en allant aux Cieux.*

Ne différez plus. Le tems vous invite. Le vent est favorable. Adieu.

PHILOCTÉTE.

Allons, & saluons seulement ces lieux. Adieu, chère grotte, doux asyle de ma misère. Adieu, Nymphes de ces prés humides. Je n'entendrai plus le bruit

ſourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai ſouffert les injures de l'air. Adieu, promontoire, où Echo répéta tant de fois mes gémiſſemens. Adieu, douces fontaines, que j'avois crû ne devoir jamais quitter. Et toi, ô terre de Lemnos, laiſſe-moi partir heureuſement, puiſque je vais où m'appellent les Deſtins, Hercule & les Dieux qui l'ont voulu ainſi.

LE CHŒUR.

Réunis déſormais, embarquons-nous, & prions les Déeſſes de la mer de nous accorder un retour fortuné.

RÉFLEXIONS SUR PHILOCTÉTE.

L'EFFET de cette Tragédie, aussi-bien que de la plûpart des anciennes, consiste pour le moins autant dans le jeu & la représentation, que dans la versification & les paroles. Toutefois je ne doute pas que la simple lecture n'ait fait sur les Grecs la même impression, que le récit de Philoctéte sur Telemaque dans l'ingénieux * Poëme de feu M. de Cambrai. » Pendant que Philoctéte avoit » raconté ainsi ses aventures, dit-il, Te» lemaque étoit demeuré comme sus» pendu & immobile. Ses yeux étoient » attachés sur ce grand homme qui par» loit. Toutes les passions différentes » qui avoient agité Hercule, Philoctéte, » Ulysse, Neoptolème, paroissoient tour » à tour sur le visage naïf de Telemaque, » à mesure qu'elles étoient représentées.

* Telemaque Livre XVI.

» Dans la suite de cette narration quel-
» quefois il s'écrioit, & interrompoit
» Philoctéte sans y penser. Quelquefois il
» paroissoit rêveur, comme un homme
» qui pense profondément à la suite des
» affaires. Quand Philoctéte dépeignoit
» l'embarras de Neoptolème, qui ne sça-
» voit point dissimuler, Télemaque pa-
» roissoit dans le même embarras, &
» dans ce moment on l'auroit pris pour
» Neoptolème.

Telle est l'idée que M. de Cambrai avoit de cette piéce, & des mouvemens qu'elle a dû produire. En effet l'intérêt, qui en fait la base, n'est rien de moins que le renversement d'un Etat, qui par sa résistance avoit épuisé toutes les forces de la Gréce, & rebuté vingt Rois durant dix années. Les Dieux font entendre que la victoire dépend de Philoctéte & des fléches d'Hercule. Mais comment déterminer ce guerrier malheureux à secourir les Grecs, qu'il a droit de regarder comme les auteurs de ses maux? c'est un Achille irrité qu'il faut regagner, parce qu'on a besoin de son bras; & l'on a dû voir que Philoctéte n'est pas moins inflexible qu'Achille, & que Sophocle n'est pas au-dessous d'Homère.

Ulysse est employé à cette ambassade

avec Neoptolème, heureux contraſte, dont Sophocle a tiré toute ſon intrigue. Car Ulyſſe politique juſqu'à la fraude, & Neoptolème ſincère juſqu'à l'extrême franchiſe en font tout le nœud, tandis que Philoctéte défiant & inexorable élude la ruſe de l'un, & ne ſe rend point à la généroſité de l'autre; de ſorte qu'il faut qu'Hercule deſcende du ciel pour dompter ce cœur féroce, & pour faire le dénouement. On ne peut nier qu'un pareil nœud ne mérite d'être dénoué par Hercule.

Rien n'eſt moins chargé d'événemens que cette piéce. Il n'y a que ſept ou huit ſituations principales qui font le grand reſſort de pluſieurs paſſions, de même que peu de roues font mouvoir une grande machine. La premiere ſituation, après l'expoſition du Sujet, qui eſt courte & adroite, c'eſt celle d'Ulyſſe qui engage Neoptolème à tromper Philoctéte. On y voit dans tout ſon jour l'artifice d'un vieux politique, qui met tout en œuvre pour faire entrer dans ſes deſſeins un jeune Prince que ſon âge, ſon grand cœur, & les exemples d'Achille ont rendu ennemi de tout ce qui a l'air d'artifice & de ruſe. C'eſt le grand art des Rois, & la grandeur d'ame qu'on voit lutter

enſemble. Neoptolème céde enfin au motif de la gloire, qui eſt ſa paſſion dominante, & l'endroit foible par où on l'a attaqué. Ce motif & ſes remords ſemblent le juſtifier.

Pour ſeconde ſituation on voit ce Prince aux priſes avec Philoctéte. Quelle naïveté dans la joie de celui-ci quand il revoit des Grecs ! quelle bienſéance dans la maniere dont il s'informe de l'armée Troyenne ! quel art enfin dans le tour ſimple & naturel que prend Neoptolème pour le tromper ! Philoctéte malgré toute ſa défiance ne peut éviter ce piége. Le Grec déguiſé qui ſurvient fait la troiſiéme ſituation, & c'eſt un tour de l'artificieux Ulyſſe pour précipiter le départ, dans la crainte de manquer ſa proie.

Une autre Scène eſſentielle conſiſte dans l'accès ſubit & imprévû qui retarde le départ de Philoctéte. A la vérité cette Scène demande quelque indulgence à des lecteurs François. Ils verroient avec peine un héros malheureux tomber en convulſion ſur notre Théâtre, & achever par-là de peindre l'extrême misère où il eſt réduit. Mais il y a bien de la fineſſe à l'égard des mœurs anciennes, d'avoir imaginé ce moyen pour augmenter le

trouble, & pour reculer le dénouement; moyen d'autant plus sûr, qu'il semble renverser l'espoir de Philoctéte, & qu'il donne lieu au repentir de Neoptolème. Car la situation suivante, où paroît tout l'embarras de celui-ci, en dépend, & c'est sa pitié qui réveille sa vertu. Ce repentir ne le porte pourtant encore qu'à balancer s'il rendra les armes qu'il a surprises. C'en est assez pour la vraisemblance. Ulysse qui étoit en embuscade survient à propos pour retarder encore l'action par un nouvel incident. Ce n'est plus un politique obscur qui se cache pour réussir plus sûrement. La conjoncture veut qu'il se déclare. Il le fait, & parle avec une fermeté digne d'un héros, & en même tems avec une soupleſſe d'esprit capable d'ébranler tout autre que Philoctéte. Mais comme il sçait, dit M. de Cambrai, » qu'il ne faut attaquer » les passions des hommes pour les ré» duire à la raison, que quand elles com» mencent à s'affoiblir par une espéce de » lassitude", il laisse à Philoctéte le tems de la réflexion, & passe tout-à-coup de la sévérité à la douceur, sans sortir de la dignité.

Philoctéte seul avec le Chœur & livré à lui-même, montre un cœur agité

comme les flots de la mer. Puis le retour d'Ulyſſe & de Neoptolème change tout le Théâtre. Car la réſolution que prend le fils d'Achille de rendre les fléches, déconcerte les meſures du Roi d'Ithaque, & promet au ſpectateur un nouveau plaiſir. Il y a dans cette Scène une choſe qui pourroit nous bleſſer, à ſçavoir qu'Ulyſſe piqué, comme il doit l'être, des paroles & de la conduite de Neoptolème, ne mette pas l'épée à la main. Mais outre que les duels n'étoient pas du goût des Anciens, Ulyſſe par un courroux hors de ſaiſon, & qu'il n'auroit pû ſatisfaire en préſence du Chœur, auroit perdu tout le fruit qu'il eſpéroit de ſon voyage. J'aime mieux croire qu'il eſt cenſé ne pas entendre les dernieres paroles de ſon collégue, qui ſont les ſeules dont il puiſſe être légitimement offenſé, puiſqu'elles lui reprochent ſa lâcheté en termes aſſez clairs.

Enfin la généroſité de Neoptolème, qui en rendant les fléches ſe voit contraint de céder à Philoctéte, & de préférer l'intérêt d'un particulier à celui de toute la Gréce, fait ſans contredit la plus brillante ſituation. Elle eſt telle, qu'il faut Hercule même pour vaincre

l'obſtination indomptable de ſon ami. Ulyſſe s'oppoſe à la reſtitution des armes chez Sophocle, & Philoctéte veut le percer. Il en eſt empêché par Neoptolème. Ce trait eſt beau. Mais M. de Cambrai a crû devoir l'embellir encore, ou y trouver un défaut. Il ſuppoſe qu'Ulyſſe fait ſigne à Neoptolème de rendre les fléches, & que Philoctéte dans un premier mouvement de colère ſe met en devoir de tuer ſon ennemi. » Pour » Ulyſſe, (c'eſt Philoctéte qui parle » dans le Telemaque,) il paroiſſoit auſſi » tranquille contre mes fléches que con» tre mes injures. Je me ſentis touché » de cette intrépidité & de cette pa» tience. J'eus honte d'avoir voulu dans » ce premier tranſport me ſervir de mes » armes pour tuer celui qui me les avoit » fait rendre : mais comme mon reſſen» timent n'étoit pas encore appaiſé, j'é» tois inconſolable de devoir mes armes » à un homme que je haïſſois tant.

Cette idée toute ſpirituelle qu'elle eſt, ne peut s'ajuſter à la piéce de Sophocle. Ulyſſe n'en eſt pas moins brave chez ce Poëte, & Neoptolème en eſt encore plus généreux. Mais l'un & l'autre auroit démenti ſon caractère, ſi l'on eût ſuppoſé ce que veut l'Auteur du Tele-

maque. C'étoient deux ambaſſadeurs qui devoient agir différemment, ſuivant leurs différentes idées, l'un par la fermeté, l'autre par la douceur.

A ſuivre le goût de l'antiquité, on ne peut reprocher à cette Tragédie aucun défaut conſidérable. Tout y eſt lié, tout y eſt ſoutenu, tout tend directement au but : c'eſt l'action même telle qu'elle a dû ſe paſſer. Mais à en juger par rapport à nous, le trop de ſimplicité, & le ſpectacle dominant d'un homme auſſi triſtement malheureux que Philoctéte, ne peuvent nous faire un plaiſir auſſi vif que les malheurs plus variés & plus brillans de Nicoméde dans Corneille.

HIPPOLYTE

TRAGÉDIE

D'EURIPIDE.

SUJET
DE L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE.

THESE'E onziéme Roi d'Athènes * ayant trempé ſes mains dans le ſang de Pallas ** ſon parent, pour des raiſons d'état, ſe condamna à l'exil d'une année, ſuivant la loi des Athéniens, & ſe retira avec Phédre ſon épouſe à Trézène †, où il faiſoit élever ſous les yeux du ſage ¶ Pithée, Hippolyte qu'il avoit eû d'une § Amazone.

* Capitale de l'Attique, aſſez connue.

** Il étoit iſſu de Pandion cinquiéme Roi d'Athènes ; & il avoit des droits au thrône.

† Ville du Peloponnèſe dans une langue de terre qui s'avance ſur la Mer Egée à l'extrémité de l'Argolide.

¶ Pithée deſcendant de Pelops étoit un Philoſophe, un Sage. Il voyoit, dit-on, les choſes futures, & les prédiſoit.

§ Théſée de concert avec Hercule combattit les Amazones, & en emmena une en Gréce,

Ce jeune Prince uniquement occupé de l'étude de la ſageſſe & des amuſemens de la chaſſe, ennemi d'ailleurs de l'Amour & de Venus, s'attira l'indignation de cette Déeſſe. Pour ſe venger de ſes dédains, Venus inſpire à Phedre une violente paſſion pour lui. Phedre tâche en vain d'étouffer cet amour naiſſant. Sa playe ſe r'ouvre à Trézène par la vûe d'Hippolyte. Sa Confidente vient à bout de tirer d'elle l'aveu de cette coupable flamme, & pour ſauver les jours de ſa maîtreſſe qui veut mourir, elle employe ſes efforts à gagner le fils de Théſée. Celui-ci rejette avec horreur cette affreuſe propoſition; mais comme on lui avoit extorqué un ſerment pour l'engager à ſe taire, content d'un ſanglant reproche, il garde le ſilence ſur cette aventure. Phédre cependant au déſeſpoir de ſe voir diffamée, jure la perte

c'étoit *Hippolyte*, dont il eut Hippolyte. D'autres veulent que cette Amazone fût Antiope.

d'Hippolyte. Elle prend le parti, pour mettre à couvert son honneur, de l'accuser la premiere dans une lettre, & se donne ensuite la mort. Thésée qui étoit absent revient sur ces entrefaites, & abusé par ce funeste écrit, il abandonne son fils, sans autre examen, à la vengeance de Neptune, qui lui avoit promis d'exaucer trois de ses vœux. Hippolyte devient la victime de la crédulité de Thésée. Mais Diane rend enfin l'honneur à l'innocent opprimé, & détrompe son infortuné pere. Voilà en gros le sujet d'Euripide, & la conduite qu'il a suivie dans cette piéce. Elle fut jouée & couronnée avec un applaudissement universel sous l'Archonte Epameinon, la troisiéme année de la guerre du Peloponnèse, & c'est ce qui lui a conservé le titre d'*Hippolyte couronné*. Le Poëte avoit alors trente-cinq ans.

PERSONNAGES.

VENUS } Déesses.
DIANE }
THESÉE Roi d'Athènes.
PHEDRE son Epouse, fille de Minos & de Pasiphaé.
HIPPOLYTE fils de Théſée, & de Hippolyte Amazone.
CHŒUR de femmes de Trézène.
*LA CONFIDENTE DE PHEDRE.
Un OFFICIER du Palais.
Autre OFFICIER.
Une FEMME du Palais.
CHASSEURS ſuivants.
Suite d'HIPPOLYTE, de THESÉE & de PHEDRE.

La Scène eſt aux portes du Palais de Théſée à Trézène.

* *Gr.* la Nourrice.

HIPPOLYTE
TRAGÉDIE
D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VENUS.

SUIS-JE donc cette célébre Venus, ſi renommée dans les Cieux, & ſi reſpectée ſur la terre ? quoi ? je comble d'honneurs ceux qui ſont ſoumis à mon Empire *, je ſçai dompter la fierté des rebelles, (car enfin les Dieux ne ſont pas inſenſibles aux hommages des mortels, & l'on ſentira bientôt la vérité de mes paroles :) cependant le fils de Thé-

Imitations de RACINE.

* Quels courages Venus n'a-t-elle pas domptés !

RACINE *Act. I. Sc. I.*

sée, ce Prince né d'une Amazone, cet élève du superbe Pithée *, cet Hippolyte, le dirai-je? seul de tous les citoyens de Trézène, il ose me traiter comme la derniere des Divinités. L'amour & l'hymenée sont pour lui un objet d'horreur. Content d'honorer Diane, qu'il éléve injustement au-dessus des autres Déesses, il s'éléve lui-même au-dessus des foiblesses humaines: il ne se plaît qu'avec elle; avec elle il fréquente les forêts, & ne songe qu'à pousser ses chiens sur les animaux effrayés. Couple perfide, je ne te porte point envie. Hé, que pourrois-je t'envier? mais enfin Hippolyte est criminel à mes yeux: il suffit. Je sçaurai m'en venger aujourd'hui. Tout est préparé depuis long-tems pour ma vengeance. Elle me coutera peu.

Sorti de la maison de Pithée, il arrivoit à Athènes pour être spectateur d'une cérémonie † sacrée. Phédre le vit, (c'est

Imitations de RACINE.

* Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte
Implacable ennemi des amoureuses loix,
Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois?
Venus par votre orgueil, si long-tems mépriſée
Voudroit-elle à la fin justifier Thésée?

Act. I. Sc. I.

† La cérémonie dont il est ici question, est

l'épouse de son pere,) elle l'aima. * Je fis couler moi-même un violent amour dans le cœur de cette Princesse. Embrasée de ces feux avant que d'arriver à Trézène, elle bâtit en mon nom un Temple magnifique. L'absence d'Hippolyte avoit redoublé son amour; & c'étoit pour s'en guérir qu'elle avoit consacré cet édifice à Venus. Mais à peine Thésée a-t-il quitté † la terre de Ce-

celle qu'on faisoit aux fêtes de Cerès, & qu'elle établit elle-même dans l'Attique, comme un gage de sa constante protection, pour y avoir été bien reçûe lorsqu'elle cherchoit sa fille Proserpine, que Pluton avoit enlevée.

Imitations de RACINE.

* Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vûe,
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue,
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler,
Je sentis tout mon corps, & transir & brûler:
Je reconnus Venus, & ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit, tourmens inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner,
Je lui bâtis un Temple, & pris soin de l'orner...
Vaines précautions, cruelle destinée!
Par mon époux lui-même à Trézène amenée
J'ai revû l'ennemi que j'avois éloigné.
Ma blessure trop vive aussi-tôt a saigné.

Act. I. Sc. III.

† Athènes eut pour premier Roi Cecrops.

crops, toute fumante du sang des * Pallantides dont il s'étoit souillé, à peine a-t-il abordé en ces climats †, pour se condamner à l'exil ordinaire d'une année, que Phédre noyée de pleurs & ¶ frappée d'un mal qu'elle taît, s'est vûe dépérir lentement par ce silence même. Non, non, je ne souffrirai pas que cet amour s'éteigne dans son sein. Je ferai découvrir ce mystère à Thésée. Le pere furieux chargera son fils d'horribles imprécations. Neptune s'est engagé à ratifier trois de ses vœux. Ce Dieu l'exaucera sans doute, & mon ennemi périra. Je sçai que Phédre m'est fidelle : il n'importe ; il faut qu'elle périsse. Ses jours ne me sont pas assez chers pour les sauver au prix de ma vengeance. Immolons une victime innocente pour sacrifier un perfide. Mais sortons de ce Palais. J'apperçois Hippolyte ; il revient de la chasse. Sa nombreuse suite chante avec lui des hymnes en l'honneur de Diane :

* Enfans de Pallas.

† Coutume ou loi des Grecs assez marquée par ce vers & dans la Tragédie d'Iphigénie en Tauride : car Oreste après avoir tué sa mere s'exile lui-même.

Imitations de RACINE.

¶ Phédre atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire, &c.
Act. I. Sc. I.

il chante, & il ignore que les portes de la mort s'ouvrent pour lui ; il ignore qu'il a vû son dernier jour. Sortons.

* SCENE II.

HIPPOLYTE, Suite D'HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE *chante.*

Suivez, mes amis, suivez-moi, secondez ma voix, & ne cessez de chanter Diane, l'aimable Diane, notre Déesse tutélaire.

Suite D'HIPPOLYTE *en chantant.*

Respectable Divinité, fille de Jupiter & de Latone, vous qui surpassez en beauté toutes les Déesses, qui rehaussent l'éclat des lambris célestes, recevez mes vœux & mes adorations.

HIPPOLYTE.

Recevez les miennes, ô la plus charmante des beautés immortelles.

(*Il cesse de chanter.*)

† Je vous offre cette couronne ¶ pour

* C'est ici, à proprement parler, que commence la Tragédie, & la premiere Scène n'est qu'un prologue un peu trop détaillé.

† Ceci est une espéce d'allégorie sur les avantages du célibat.

¶ Peut-être Hippolyte est-il aussi nommé

votre ſtatue. Daignez l'accepter de mes mains. J'en ai cueilli les fleurs dans une riante prairie où le berger n'oſe conduire ſes troupeaux, & que le fer a reſpectée. L'abeille ſeule a droit d'y errer au printems; une eau pure l'arroſe, & l'aimable pudeur y regne toujours. Elle eſt ouverte à ceux qui ont puiſé la vertu que vous chériſſez, non dans une vaine étude, mais dans la nature elle-même. C'eſt à eux qu'il eſt permis en tout tems d'y cueillir ces aimables fleurs, choſe interdite aux profanes. Ainſi, chère Déeſſe, ne dédaignez pas d'orner votre chevelure de cette couronne, que d'innocentes mains ont tiſſue. Seul parmi les mortels, c'eſt à moi qu'eſt réſervé l'honneur de vous faire ce don précieux. J'habite avec vous, avec vous je m'entretiens; & quoique vous ſoyez cachée à mes yeux, j'entends votre divine voix. Faites, je vous conjure, que la fin de mes jours réponde à leur commencement.

ΣΤΕΦΑΝΗΦΟΡΟΣ *portant couronne*, à cauſe de cette Scène.

SCENE III.

Les mêmes, un OFFICIER de la Suite D'HIPPOLYTE.

* L'OFFICIER.

Prince égal aux Dieux, car tel est le nom qui convient à nos maîtres, oserois-je vous donner un conseil salutaire ?

HIPPOLYTE.

Parlez, je vous écouterai : autrement je me piquerois en vain de sageſſe.

L'OFFICIER.

Sçavez-vous quelle est la loi commune établie pour tous les hommes ?

HIPPOLYTE.

Quoi ? que voulez-vous dire ?

L'OFFICIER.

Cette loi, c'est d'éviter le faſte, & de ne point chercher à se distinguer du reſte des mortels.

HIPPOLYTE.

Je ne l'ignore pas. C'est à juſte titre que l'orgueil est haï.

L'OFFICIER.

Y a-t-il, à votre avis, de l'agrément à être humain ?

* Ces sortes d'Officiers étoient de veritables esclaves. Il tient à Hippolyte le même discours que Theramène dans RACINE.

HIPPOLYTE.

Beaucoup, sans doute, & l'avantage qu'on retire de l'humanité coûte peu.

L'OFFICIER.

Pensez-vous que les Dieux adoptent ces maximes comme nous ?

HIPPOLYTE.

Qui pourroit en douter? ce sont les hommes qui prennent pour modéle la conduite des Dieux.

L'OFFICIER.

Pourquoi donc ne payez-vous pas le tribut de vos respects à une Déesse...

HIPPOLYTE.

Quelle Déesse ? ami, prends garde au nom que tu vas prononcer.

L'OFFICIER.

C'est Venus. * Hé ne préside-t-elle pas aux portes de votre palais ?

HIPPOLYTE.

Dévoué à l'innocence, ce n'est que timidement & de loin que j'ose la saluer.

L'OFFICIER.

C'est pourtant la Déesse à la mode; & l'objet du culte des mortels.

* Les statues des Dieux sur les portes & aux avenues des maisons, marquoient qu'on les choisissoit pour Dieux tutélaires.

HIPPOLYTE.

Chacun a ſes Dieux & ſes amis. L'inclination décide de nos attachemens.

L'OFFICIER.

Trop heureux Hippolyte, ſi vous pouviez goûter la véritable ſageſſe !

HIPPOLYTE.

Je hais les Divinités qui ont beſoin des ténébres.

L'OFFICIER.

Ah, Seigneur, gardez-vous d'offenſer les Dieux.

HIPPOLYTE *à ſa ſuite.*

Allez, mes amis, entrez dans ce palais, préparez un feſtin : la chaſſe eſt un aſſaiſonnement aux mêts. Qu'on ait ſoin de mes courſiers, & qu'après le feſtin on les attéle à mon char. Je ſçaurai les exercer. (*à l'Officier.*) Quant à votre Venus, qu'elle cherche un autre adorateur.

SCENE IV.

L'OFFICIER.

Pour moi, plus ſage que ce jeune Prince, (car il ne m'eſt pas permis de l'imiter, & la ſageſſe convient à mon état,) ô divine Venus, je me proſterne aux pieds de vos autels. Pardonnez, Déeſſe, à l'impétuoſité de l'âge des pa-

roles peu mesurées ; feignez de ne les avoir pas entendues. Il sied bien aux Dieux d'être plus humains que les hommes.

SCENE V.

CHŒUR *de femmes de Trézène.*

STROPHE I. Il est un rocher d'où coule une fontaine pure. On y plonge les urnes pour y puiser l'eau. Là une de mes * compagnes lavoit dans le courant du ruisseau des vêtemens de pourpre, qu'elle exposoit ensuite sur le penchant du rocher, aux rayons du soleil. C'est d'elle

* Voilà des mœurs bien étrangères à notre goût ! une matrone laver elle-même ses vêtemens à la fontaine, ou du moins s'y entretenir de nouvelles ! c'est comme les héros d'Homère, qui se préparoient eux-mêmes de quoi manger. J'avoue qu'il faut quelqu'effort d'esprit pour trouver ces mœurs aussi belles que les nôtres. Je ne m'amuserai point à les relever par leur simplicité, & par l'innocence de ces heureux temps, où la vertu seule, non le luxe, distinguoit les rangs & les personnes. Mais aussi il me paroît juste qu'en blâmant ces coutumes, on ne les déprime pas au préjudice de l'ouvrage du Poëte qui a dû nous les peindre telles qu'il les a trouvées. On fait bien grace aux absurdités de la fable, pourquoi pas aux mœurs antiques ?

que j'ai appris d'abord la maladie de notre Reine.

Phédre, me disoit-on, renfermée dans l'intérieur de son Palais, & attachée sur un lit de douleurs, a couvert sa tête de voiles légers. Mais hélas, qu'apprends-je aujourd'hui ! Voici le troisiéme jour qu'elle languit sans nourriture ; & atteinte d'un mal qu'on ignore, elle est résolue de finir sa triste destinée. *ANTISTR. I.*

Quoi donc, malheureuse Reine, êtes-vous agitée par les fureurs de * Pan, ou d'Hecate ? des Corybantes, ou de † Cybéle ? seriez-vous punie par la Déesse des chasseurs pour avoir manqué à lui *STROPHE II.*

* Pan, Dieu des forêts, & Hécate, Déesse nocturne, étoient censés inspirer ces craintes, qui dégénéroient en manie, & cela sans doute parce que la solitude des bois, & la sombre horreur des ténebres causent naturellement de l'effroi. Car les Anciens divinisoient les causes naturelles. Du Dieu Pan vient le terme de *terreur panique*. Quant à Cybéle & à ses Prêtres les Corybantes, on sçait que pour empêcher Saturne d'entendre les cris du petit Jupiter, ils battoient du tambour, & que leurs successeurs en mémoire de ce fait, se livroient quelquefois à une fureur qu'ils nommoient sainte, & qu'ils communiquoient par contagion aux spectateurs effrayés. C'étoient les trembleurs & les fanatiques d'alors.

† Gr. qui court les montagnes.

faire des sacrifices ? car elle étend son pouvoir sur la terre, * sur Limné, & sur les flots.

ANTISTR. II. Seriez-vous jalouse de quelque rivale que Thésée vous auroit préférée en secret ? ne vous seroit-il point arrivé de ¶ Créte votre patrie, quelque nouvelle accablante ? peut-être est-ce aux douleurs d'une couche prochaine qu'on doit imputer la langueur mortelle qui semble lier vos sens.

EPODE. Triste condition que celle des femmes ! on diroit que le mal devenu plus fort par leur foiblesse habite toujours avec elles, sur-tout dans les douleurs de l'enfantement qui pénétrent jusqu'à l'esprit. Je les ai quelquefois éprouvées. Chaste Diane, dont la main secourable daigne nous soulager, c'est alors que j'ai eu recours à vos soins. Oui, toujours invoquée par mes vœux ardens, c'est alors

* Espece d'Académie où la jeunesse de Trézène s'exerçoit au manége, & qui étoit consacrée à Diane Déesse de la chasse. Ce nom *Limné* qui signifie *marais*, peut faire croire que cette Académie étoit le long d'un marais, ou sur un marais desséché.

¶ Créte, aujourd'hui Candie, la plus grande Isle de la mer Egée.

que votre préſence & celle des autres Divinités ont adouci mes maux.

Mais je vois une femme, qui s'avance, courbée ſous le poids des ans. C'eſt celle qui a allaité Phédre. Elle la conduit hors du Palais. Que vois-je? un nuage ſombre obſcurcit le viſage de la Reine. Qu'un deſir curieux me preſſe de pénétrer ce myſtère! quel chagrin a pû flétrir ſa beauté?

SCENE VI.

PHÉDRE, SA CONFIDENTE, Suite, LE CHŒUR.

LA CONFIDENTE.

O déplorable vie que celle des hommes! ô mal cruel! hé-bien, Madame, que vous faire? que ne faire pas? voici la lumiere du jour que vous avez tant ſouhaité de revoir. Vous voici hors du Palais, étendue ſur un ſiége qui vous tient lieu d'un lit importun. Car, hélas, vous ne nous parliez que de venir en ces lieux, prête ſans doûte à retourner bientôt dans votre appartement: je connois vos inquiétudes. Nul objet ne peut les fixer. Ce que vous déſirez eſt-il préſent? il vous ennuye. Eſt-il abſent? il

vous paroît plein de charmes. * Comment remplir tant de vœux qui se détruisent l'un l'autre ? ah qu'un malade est bien moins à plaindre que ceux qui le servent ! il n'est chargé que du poids de son mal. Ceux-ci, outre la douleur de le voir souffrir, sont encore accablés de peines & de travaux. O triste vie que celle des humains ! soucis éternels, nul repos ; voilà notre appanage. O ténébres, vous nous cachez un bien mille fois plus doux que la vie. Pourquoi donc aimer si éperdûment le jour qui nous éclaire ? il nous ébloüit par son vain éclat. Hélas, c'est que nous ignorons le prix de cette autre vie que nous ne goûtons pas ; c'est que séduits par † mille fables, nous connoissons peu

Imitations de RACINE.

* Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire ! *Act. I. Sc. III.*

† Ce Texte prouve que les Grecs, même en croyant l'immortalité de l'ame, & la vie future, n'ajoutoient point foi aux fables des Poëtes sur ce sujet. Plutarque le dit nettement dans son traité de la maniere de lire les Poëtes. C'est pour la suite de cet Ouvrage que je prie le lecteur d'observer la distinction que faisoit, même le peuple, d'une religion réelle, & d'une religion fabuleuse.

ce qui se passe dans les Royaumes souterrains.

PHÉDRE.

* Qu'on m'éléve un peu, âye... qu'on soutienne ma tête languissante... † hélas, chères amies, toute ma force m'abandonne, ah... soutenez mes bras, vous autres. (*A ses femmes*,) ¶ ce vain ornement me pése sur la tête. Otez-le : laissez flotter les boucles de mes cheveux. Ah !

LA CONFIDENTE.

Reprenez vos esprits, Madame. Pourquoi vous agiter ainsi ? le repos & la fermeté d'ame rendront vos maux plus légers. Telle est la condition humaine ; il faut sçavoir souffrir.

PHÉDRE.

§ Dieux, que ne puis-je, au courant

* Voici la nature elle-même. Peut-être une peinture si ressemblante nous déplairoit aujourd'hui. Pourquoi ?

Imitations de RACINE.

† Je ne me soutiens plus ; ma force m'abandonne. *Act. I. Sc. III.*

¶ Que ces vains ornemens, que ces voiles me pésent ! *ibid.*

§ Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je au travers d'une noble poussiere
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere ! *ibid.*

On peut remarquer dans la suite de cette

d'une onde pure, puiſer de l'eau pour étancher ma brûlante ſoif! que ne ſuis-je couchée à l'ombre des forêts dans une prairie émaillée!

LA CONFIDENTE.

Que dites-vous, Madame? ſongez-vous que vous êtes entourée d'une troupe de femmes, & que ces diſcours ſans ſuite découvrent la manie qui ſaiſit votre eſprit?

PHÉDRE.

Qu'on me conduiſe ſur les montagnes? Partons, allons dans les bois, pourſuivons les cerfs à la ſuite des chiens. Dieux, que ne m'eſt-il permis de les animer de la voix, d'approcher le dard * de ma chevelure, & de lancer de ma main le trait rapide ſur la tremblante proie!

LA CONFIDENTE.

De quels ſoucis allez-vous occuper votre penſée, Madame? qu'a de commun avec vous l'appareil de la chaſſe?

Scène, & dans l'Acte ſuivant, que M. RACINE n'a pas porté auſſi loin qu'Euripide le beau déſordre qu'exprime ſi bien Phédre.

* Grec. ὄρπακα. Ce mot ſignifie *dard*, le Grec ajoute *Theſſalien*, parce que la figure du dard & la maniere de le lancer étoit d'une invention Theſſalienne. On ne ſçauroit lancer un javelot qu'on ne l'approche vers la tête.

pourquoi desirer si ardemment d'être assise sur les bords d'un ruisseau ? n'avez-vous pas proche de vos tours une source féconde pour contenter vos desirs ?

PHÉDRE.

Déesse de Limné, qui présidez à l'exercice des fougueux Coursiers, que ne suis-je dans la carriere, occupée moi-même à dompter un * cheval plein de feu ?

LA CONFIDENTE.

Quel discours vient encore de vous échapper, Princesse ? ardente à la chasse vous poursuiviez tout-à-l'heure les cerfs sur la cime des montagnes ; & vous voici présentement dans une carriere où vous domptez un Coursier ! ah, Madame, il n'est pas difficile d'appercevoir qu'une Divinité ennemie étonne & agite cruellement vos esprits.

* Gr. *Des Chevaux Venitiens.* Les Venitiens ou Henetes étoient des peuples de Paphlagonie, qui après la guerre de Troye s'emparerent, (dit-on,) sous la conduite d'Anténor, de cette partie d'Italie, qu'on appelle aujourd'hui *Venise.* Ils excelloient dans le soin d'élever & de dresser les chevaux. Denys le Tyran tiroit de ces peuples, ceux dont il se servoit dans les combats équestres.

PHÉDRE.

*Insensée, qu'ai-je fait? où ai-je laissé égarer ma raison? je l'ai perdue. Une Divinité barbare me l'a ravie. Ah que je suis malheureuse! (*à sa Confidente*,) approche : remets mon voile pour me cacher. Je rougis de ce que j'ai prononcé. Cache-moi, te dis-je. Les larmes tombent malgré moi de mes yeux : mon visage se couvre de honte & de confusion... agréable & cruelle folie! mon erreur m'est chère, & la raison m'importune. Hé-bien, livrons-nous à une erreur insensée, & mourons.

LA CONFIDENTE.

Voici votre voile : vous êtes obéie; que ne puis-je mourir à mon tour! l'expérience m'a coûté bien des années; mais enfin je ne le sens que trop, il vaudroit mieux pour le repos des hommes naître peu sensible à l'amitié, que d'en être comme moi la victime. Il seroit

Imitations de RACINE.

* Insensée, où suis-je? qu'ai-je dit?
Où laisse-je égarer mes vœux & mon esprit?
Je l'ai perdu; les Dieux m'en ont ravi l'usage;
Oenone, la rougeur me couvre le visage;
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.

ibid.

plus doux d'être maître d'éguiser ou d'émouſſer ſa ſenſibilité, que d'en avoir l'ame toute pénétrée : car qu'un ſeul cœur ſouffre pour deux autant que je ſouffre pour elle, c'en eſt trop. Une douleur telle que la mienne eſt un fardeau inſupportable. On dit bien vrai, que les amitiés humaines traînent après elles plus de ſoucis que de charmes, & qu'elles ſont plus nuiſibles qu'utiles au repos de nos jours. Rien de trop, cette maxime eſt préférable à celle qu'on lui oppoſe, & tout ſage ſera de mon avis. *

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHÉDRE couchée, Suite, LA CONFIDENTE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR *à la Confidente de Phédre.*

Fidelle dépoſitaire des ennuis de la Reine, vous qui l'avez élevée & nourrie de vos mains, vous nous voyez ſen-

* La Reine voilée & livrée à ſa confuſion fait ceſſer la Scène de l'Acte, comme ſi elle ſortoit du Théâtre : mais ſa préſence muette fait dans la ſuite un effet admirable.

sibles au mal surprenant qui la consume : mais nous ignorons ce que c'est. Pourrions-nous l'apprendre de votre bouche ?

LA CONFIDENTE.

Je l'ignore comme vous. J'ai eu beau la presser de me le dire. Elle s'obstine à le taire.

LE CHŒUR.

Quoi ? vous n'en sçavez pas même la cause ?

LA CONFIDENTE.

Aussi peu que le reste. La Reine me cache tout.

LE CHŒUR.

Qu'elle me paroît affoiblie ! que ses attraits sont changés !

LA CONFIDENTE.

Eh, le moyen qu'ils ne le soient pas ? * Trois jours se sont écoulés pour elle sans nourriture.

LE CHŒUR.

Est-ce trouble involontaire ? est-ce dessein formé de mourir ?

LA CONFIDENTE.

Il faut bien qu'elle ait résolu de se procurer la mort, puisqu'elle s'est mise en

Imitations de RACINE.

* Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que votre corps languit sans nourriture. *ibid.*

tête de ne plus soutenir un reste de vie languissante.

LE CHŒUR.

Vous me surprenez étrangement. Mais cela peut-il plaire à son époux ?

LA CONFIDENTE.

Elle dissimule son mal. Elle assure qu'elle est pleine de santé & de vie.

LE CHŒUR.

Mais quoi ? en jettant un regard sur elle, ne voit-il pas des marques trop visibles du contraire ?

LA CONFIDENTE.

Pour comble de malheur, Thésée est absent. * Il est bien loin de ces lieux.

LE CHŒUR.

Et vous-même, que n'employez-vous la violence, s'il le faut, pour découvrir la cause de sa langueur, & du trouble de ses esprits ?

LA CONFIDENTE.

Hélas, j'ai tout tenté sans succès : mais j'y consens, je vais employer tout

* M. RACINE suppose aussi cette absence de Thésée, qui produit un si bel effet : mais il enchérit sur Euripide, en ce qu'il suppose que ce Prince est aux enfers avec Pirithoüs pour enlever Proserpine, & par-là il ménage adroitement le bruit de sa mort qui se répand à Trézène, & qui ranime le fol espoir de Phédre.

mon zéle ; vous en ſerez témoins, & vous jugerez de ma tendreſſe pour ma Souveraine.

SCENE II.

Les mêmes, PHÉDRE.

LA CONFIDENTE.

Allons, Princeſſe, oublions l'une & l'autre le paſſé. Devenez de votre côté plus traitable ; éclairciſſez ce front chargé de nuages ; quittez un deſſein funeſte ; & s'il m'eſt échappé quelque parole qui vous ait déplû, je ſçaurai à mon tour changer de langage. Quel eſt donc votre mal ? eſt-il tel qu'il doive être ſecret pour d'autres que pour nous ? Voici des amies prêtes à vous ſecourir. Eſt-il réſervé aux diſciples d'Eſculape ? donnez-nous la ſatisfaction de recourir à leurs conſeils.... Vous ne répondez rien. Il n'eſt point ici queſtion de ſe taire, Madame. Il faut, ou me répondre, ſi j'ai tort, ou me croire, ſi j'ai raiſon. Parlez... Quoi ? que dites-vous ? tournez du moins les yeux vers moi... Elle garde un ſilence glacé. Ah, que je ſuis à plaindre ! Vous le voyez, cheres amies, tous mes efforts ſont ſuperflus.

Je gagne auſſi peu à préſent que par le paſſé. Mes conſeils ne la touchoient point ; aujourd'hui elle les rebute. Mais il n'en ſera pas ainſi, cruelle, votre rigueur inflexible l'emporte ſur l'inclémence de la mer : * mourez donc ; mais ſçachez que ſi vous abandonnez vos enfans, ils ſeront chaſſés de la maiſon paternelle. J'en atteſte cette fière Amazone qui a eu ſoin de leur ménager un Maître. Vous ſouvient-il de ce fils de l'étrangère, de ce ſuperbe ennemi de votre ſexe, de cet Hippolyte ?...

Imitations de RACINE.

* Vous trahiſſez enfin vos enfans malheureux,
Que vous précipitez ſous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mere,
Et rendra l'eſpérance au fils de l'étrangère,
A ce fier ennemi, de vous, de votre ſang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans ſon flanc,
Cet Hippolyte....

PHÈDRE.

Ah Dieux !

ŒNONE.

Ce reproche vous touche.

PHEDRE.

Malheureuſe, quel nom eſt ſorti de ta bouche !

ŒNONE.

Hé-bien, votre colère éclatte avec raiſon ;
J'aime à vous voir frémir à ce funeſte nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite,
&c. *ibid.*

PHÉDRE.

Ah !

LA CONFIDENTE.

Je le vois, ce reproche vous pique.

PHÉDRE.

Ah ! tu me fais mourir. Au nom des Dieux, ne prononce plus déſormais ce funeſte nom devant moi.

LA CONFIDENTE.

Voyez donc qu'elle eſt votre conduite. Ce nom vous eſt odieux ; votre haine eſt juſte, & toutefois vous ne voulez pas prendre ſoin de vos jours pour ſauver vos enfans !

PHÉDRE.

Je chéris mes enfans, tu peux m'en croire : mais hélas, qu'un ſouci plus cruel déchire aujourd'hui mon cœur !

LA CONFIDENTE.

* Madame, vos innocentes mains ne ſe ſont point baignées dans le ſang.

Imitations de RACINE.

* Quoi, de quelque remords vous êtes déchirée ?
Quel crime a pû produire un trouble ſi preſſant ?
Vos mains n'ont point trempé dans le ſang innocent.

PHEDRE.

Graces au Ciel, mes mains ne ſont point criminelles,
Plût aux Dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

PHÉDRE.

PHÉDRE.

Mes mains sont exemptes de crime; que mon cœur ne l'est-il de même!

LA CONFIDENTE.

Auriez-vous joüi du plaisir secret de triompher d'un ennemi abattu?

PHÉDRE.

Non, c'est une main amie qui m'a perdue malgré elle, & malgré moi.

LA CONFIDENTE.

Thésée vous auroit-il offensée?

PHÉDRE.

Ah, puissai-je moi-même ne l'avoir point offensé!

LA CONFIDENTE.

* Quel est donc ce forfait énorme qui vous force de mourir?

PHÉDRE.

Laisse-moi mon secret. Ce n'est point à cause de toi que je m'obstine à le cacher.

LA CONFIDENTE.

† Non, cruelle, je ne souffrirai pas

Imitations de RACINE.

* Et quel affreux projet avez-vous enfanté
Dont votre cœur encor doive être épouvanté?
PHEDRE.
Je t'en ai dit assez, épargne-moi le reste.... *ibid.*
ŒNONE.
† Cruelle, quand ma foi vous a-t'elle déçûe, &c. *ibid.*

que vous me le céliez plus long-tems ; ou bien j'expirerai à vos pieds.

PHÉDRE.

* Malheureuſe, que fais-tu ? laiſſe mes mains. Que veux-tu de moi par cette violence ?

LA CONFIDENTE.

Non, vous dis-je. Vous me voyez à vos genoux ; je ne me releverai point que vous n'ayez parlé.

PHÉDRE.

† Si tu entends des malheurs, ils retomberont ſur toi.

LA CONFIDENTE.

Hé, que peut-il m'arriver de pire, ô Ciel, que d'être privée de vous !

PHÉDRE.

¶ Mourons ; je mourrai du moins avec ma gloire, & mon ſecret.

Imitations de RACINE.

PHEDRE.

* Quel fruit eſpères-tu de tant de violence ! *ibid.*

† Tu frémiras d'horreur ſi je romps le ſilence.

ŒNONE.

Hé, que me direz-vous, qui ne céde, grands Dieux,
A l'horreur de vous voir expirer ſous mes yeux ? *ibid.*

¶ Il y a dans le Grec ἐλῇ peribis. *Tu mourras*, ou *meurs*. Il eſt évident que Phédre parle ici à elle-même, & non à ſa Confidente. Le

LA CONFIDENTE.

S'il vous est glorieux de mourir, pourquoi me cacher la cause de votre mort?

PHÉDRE.

Si je parle, cette gloire s'évanouit, & je me couvre d'infamie.

LA CONFIDENTE.

Si vous rompez le silence, vous en serez plus estimable à mes yeux.

PHÉDRE.

Retire-toi, te dis-je. Au nom des Dieux, cesse de me presser; laisse mes mains.

LA CONFIDENTE.

* Je n'en ferai rien, puisque vous me

Scholiaste adopte aussi ce sens, qui vaut mieux que celui-ci : *Tu mourras, si tu m'entends.*

Imitations de RACINE.

* Réserviez-vous ce prix à ma fidélité? *ibid.*
Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés;
Par vos foibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHEDRE.

Tu le veux, léve-toi.

ŒNONE.

Parlez; je vous écoute... *ibid.*

PHEDRE.

O haine de Venus! ô fatale colère!
Dans quels égaremens l'amour jetta ma mere!

refusez si injustement l'unique prix qu'exige ma fidélité.

ŒNONE.

Oublions-les, Madame, & qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHEDRE.

Ariane ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame, & quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

PHEDRE.

Puisque Venus le veut, de ce sang déplorable
Je mourrai la derniere & la plus misérable.

ŒNONE.

Aimez-vous?

PHEDRE.

De l'Amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui?

PHEDRE.

Tu vas oüir le comble des horreurs.
J'aime... A ce nom fatal je tremble, je frissonne.
J'aime...

ŒNONE.

Qui?

PHEDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazône.

ŒNONE.

Hippolyte! grands Dieux!

PHEDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

ŒNONE.

Juste Ciel! tout mon sang dans mes veines se glace!
O désespoir! ô crime! ô déplorable race! &c. *ibid.*

PHÉDRE.

Hé-bien, tu seras satisfaite. Je céde à ton importunité. Léve-toi.

LA CONFIDENTE.

Parlez ; me voilà prête à vous écouter.

PHÉDRE.

* O ma mere, ô déplorable mere, de quel amour vous avez brûlé !

LA CONFIDENTE.

Horrible objet de ses coupables desirs ! un taureau... mais pourquoi réveillez-vous ce souvenir, Madame ?

PHÉDRE.

† O infortunée sœur, épouse de Bacchus...

* Pasiphaé épouse de Minos Roi de Crete. Elle étoit fille du Soleil & d'une Nymphe. Les Poëtes ont feint que Venus irritée de ce que le Soleil avoit découvert aux Dieux l'aventure de cette Déesse avec Mars, inspira un amour fatal à toute la race de Minos. Pasiphaé, disent-ils, s'abandonna à un taureau, de-là vint le Minotaure, moitié homme, & moitié taureau, que Thésée tua dans le labyrinthe. L'histoire autorisée par PLUTARQUE explique la fable, en disant que Pasiphaé aima un guerrier nommé Taurus, & que le fruit de leur passion fut un fils qui réunit les deux noms de Taurus & de Minos.

† Ariadne. Minos, pour venger la mort de son fils Androgée, avoit contraint les Athéniens de lui livrer pour tribut de jeunes en-

LA CONFIDENTE.

Que faites-vous ? pourquoi vous animer ainſi contre toute votre race ?

PHÉDRE.

J'en ſuis la troiſiéme, & je meurs la plus miſérable.

LA CONFIDENTE.

Juſtement étonnée, j'attends où aboutira enfin ce diſcours.

PHÉDRE.

Je t'ai dit aſſez la ſource de mes maux.

LA CONFIDENTE.

Je n'en ignore pas moins ce que je veux ſçavoir.

PHÉDRE.

* Que ne peux-tu me prévenir, & dire toi-même ce qu'il faut que je diſe !

LA CONFIDENTE.

Hélas, ſuis-je prophéteſſe, pour pénétrer de pareilles obſcurités ?

ſans, qu'il enfermoit dans le labyrinthe pour y être dévorés par le Minotaure. Théſée fut livré comme les autres : mais Ariadne qui l'aimoit, le ſauva par le moyen d'un fil qui lui ſervit à ſortir du labyrinthe, après avoir tué le monſtre. Théſée abandonna ſa libératrice & ſon amante dans une Iſle où Bacchus la vit & l'épouſa.

* Voici un endroit fort délicat, que M. RACINE apparemment n'a pas apperçû.

PHÉDRE.

Sçais-tu ce que c'eſt qu'une choſe... qu'on appelle *aimer?*

LA CONFIDENTE.

Elle a ſes douceurs & ſes amertumes.

PHÉDRE.

Hé-bien, j'éprouve l'un & l'autre.

LA CONFIDENTE.

Que dites-vous? ô Ciel! vous aimez! & qui?

PHÉDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazône.

LA CONFIDENTE.

Hippolyte! ô Dieux!

PHÉDRE.

C'eſt toi qui l'as nommé, non pas moi.

LA CONFIDENTE.

Juſte Ciel, qu'entends-je? me voilà perdue. Mes amies, cela eſt-il croyable? non, je ne puis plus ſupporter la lumiere. Jour déteſtable, lumiere odieuſe, je vais vous quitter pour toujours: adieu, ne me comptez plus au nombre des vivans. Quoi? la pureté même eſt entraînée malgré elle vers le crime! Venus eſt-elle donc Déeſſe? non, il faut qu'elle ſoit quelque choſe de plus pour avoir perdu Phédre, ſes enfans, & moi-même avec eux.

LE CHŒUR.

O Ciel! avez-vous entendu ce qu'a dit la Reine? quel mal! quel aveu! que n'ai-je expiré avant que Phédre fût tombée dans cette affreuse manie! hélas, malheureuse Princesse, dans quel déluge de maux vous voila plongée! ô amertume, nourriture ordinaire des mortels! c'est fait de vous, ô Reine; vous avez révélé votre honte; de quels jours ce jour fatal va-t-il être suivi! quel trouble il va produire dans votre maison! car, hélas, nous le voyons trop, Venus dans son courroux s'est acharnée à vous perdre. O Princesse trop déplorable!

PHÉDRE.

Femmes de Trézène, * écoutez-moi pour la derniere fois. Les longues nuits m'ont vûe souvent occupée à rechercher la cause de la corruption générale de la vie humaine. Ce n'est point en suivant la nature que les hommes péchent, me

* Gr. *Habitantes de cette extrémité de l'Empire de Pelops.* Pelops, fils de Tantale Roi de Phrygie, passa en Elide, épousa Hippodamie fille d'Oenomaüs Roi d'Elide, & s'empara de ce Royaume, qui fut appellé depuis *Peloponèse*, *Isle de Pelops.* Or Trézène, aujourd'hui *Damala* ou *Pleda*, est dans le Peloponèse, à présent la Morée, & cette ville étoit frontiere des Etats de Pelops.

disois-je à moi-même ; car enfin, la droite raison est un guide qui les éclaire : mais telle est notre foiblesse, charmés du bien que nous connoissons tous, nous négligeons de le pratiquer, les uns par lâcheté, d'autres en préférant les charmes de la volupté à ceux de la vertu ; & combien de plaisirs nous séduisent ! les longs entretiens, l'oisiveté, mal si attrayant, & la mauvaise honte. Je dis la mauvaise ; car il est une sorte de honte qui sied. L'autre, cause la ruine des maisons. Si la honte étoit toujours bien placée, un seul terme n'exprimeroit pas un vice & une vertu, deux choses si différentes. Heureuse & ferme dans mes réflexions, je me flattois alors qu'aucun souffle empoisonné ne pourroit corrompre mon cœur. Mais pour conduire votre esprit par la route que le mien a parcourue, suivez le fil de ma conduite secrette. Dès que je sentis les premiers traits d'un criminel amour, je n'eus d'autre vûe que de lutter avec fermeté contre un mal involontaire. Je commençai à l'ensevelir dans un silence profond. On sçait assez que la langue est un dépositaire infidéle, qui capable de corriger les pensées d'autrui, se procure, en parlant, mille maux. Je me fis ensuite un devoir

de me vaincre, & d'être chaſte en dépit de Venus. Enfin mes efforts contre cette puiſſante Divinité devenant inutiles, ma derniere reſſource a été de recourir à la mort. Je ne crains point qu'on blâme un parti ſi héroïque. Hé, que puis-je ſouhaiter de plus juſte que d'avoir beaucoup de témoins de ma gloire, & de n'en point avoir de mon infidélité? Je n'ignorois pas l'opprobre de cet indigne amour. Mon ſexe m'en faiſoit aſſez ſentir toute l'horreur. Périſſe à jamais l'épouſe infidelle qui paſſant les bornes de la pudeur, oſa la premiere ſouiller le lit de ſon époux! c'eſt des plus illuſtres maiſons que ce funeſte poiſon s'eſt répandu ſur tout le ſexe; car l'exemple des Grands embellit le crime aux yeux du vulgaire. * Oui, je déteſte

Imitations de RACINE.

* Je ſçai mes perfidies
Oenone, & ne ſuis point de ces femmes hardies
Qui goutant dans le crime une tranquille paix,
Ont ſçu ſe faire un front qui ne rougit jamais.
Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes;
Il me ſemble déja que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, & prêts à m'accuſer
Attendent mon époux pour le déſabuſer.
Mourons. De tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Eſt-ce un malheur ſi grand que de ceſſer de vivre!

celles qui plus chaſtes en paroles qu'en effet, couvrent d'un voile de vertu leurs égaremens cachés. De quel front, ô Venus, oſent-elles lever les yeux ſur leurs époux? ne craignent-elles point que les ténébres mêmes, complices de leurs horreurs, ne les expoſent au grand jour; que les voûtes & les murs ne prennent la parole pour les accuſer? Voilà, chères amies, voilà ce qui me détermine à mourir. Il ne ſera pas dit que j'aye deshonoré mon époux, ni que j'aye couvert de confuſion mes triſtes enfans. Puiſſent-ils plûtôt paroître dans Athènes avec cet éclat & cette liberté que leur donne la vertu de leur mere! un homme, fût-il un héros, eſt réduit à la con-

La mort aux malheureux ne cauſe point d'effroi:
Je ne crains que le nom que je laiſſe après moi.
Pour mes triſtes enfans quel affreux héritage!
Le ſang de Jupiter doit enfler leur courage:
Mais quelque juſte orgueil qu'inſpire un ſang ſi beau,
Le crime d'une mere eſt un peſant fardeau.
Je tremble qu'un diſcours, hélas, trop véritable
Un jour ne leur reproche une mere coupable:
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux
L'un ni l'autre jamais n'oſe lever les yeux.

Act. III. Sc. III.

dition d'un eſclave *, s'il ſe ſent flétri par la tache d'un pere criminel, ou d'une mere coupable. On a raiſon de le dire, l'honneur ſolide & fondé ſur la vertu eſt plus précieux que la vie. Le tems armé d'un miroir inévitable décéle tôt ou tard les méchans, & c'eſt pour n'être pas de leur nombre que je meurs aujourd'hui.

LE CHŒUR.

Ciel ! que la vertu a de charmes ! qu'elle eſt honorée parmi les mortels !

LA CONFIDENTE.

Je l'avouerai, Madame, l'aveu de vos malheurs m'a fait d'abord frémir d'effroi : mais je reconnois à préſent la vanité de mes ſcrupules ; & comme vous ſçavez, les réflexions ſont plus ſolides que les premieres idées qui luiſent à notre eſprit. Cet amour dont vous vous

AMYOT *traduit ainſi ce paſſage cité par* PLUTARQUE.

* Qui ſent ſon pere ou ſa mere coupable
D'aucune choſe à l'homme reprochable,
Cela de cœur bas & petit le rend,
Combien qu'il l'eût de ſa nature grand.

PLUT. *traité de l'éduc. des enfans.*

plaignez, * qu'a-t-il après tout de si nouveau & de si singulier ? c'est l'effet du courroux de Venus. Vous aimez ; chose bien étrange ! cela ne vous est-il pas commun avec le reste des humains ? Quoi ! faut-il qu'un frivole amour vous conduise au tombeau ? malheureux ceux qui aiment, ou qui aimeront désormais, si la mort doit être le prix de leurs feux ! la colère de Venus est un torrent impétueux à qui rien ne résiste. Lui cède-t-on ? elle est moins vive : mais quand elle rencontre un cœur fier, indocile, rebelle, de quel air pensez-vous qu'elle le traite ?

Imitations de RACINE.

* Vivez, vous n'avez plus de reproche à vous faire ;
Votre flamme devient une flamme ordinaire....
Act. I. Sc. V.

Hé, repoussez, Madame, une injuste terreur :
Regardez d'un autre œil une excusable erreur,
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée :
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inoüi parmi nous ?
L'Amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ?
La foiblesse aux humains n'est que trop naturelle :
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès long-tems.
Les Dieux mêmes, les Dieux de l'Olympe habitans,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.
Act. IV. sur la fin.

imperieuſe Déeſſe, elle pénétre ſous les eaux & dans les airs. Hé, n'eſt-elle pas la ſource de toutes choſes? c'eſt elle qui inſpire & qui entretient l'amour dont tous les hommes ſont les fruits. Interrogez ceux qui liſent les écrits des Anciens & des Poëtes; ils vous diront que Jupiter brûla pour * Semelé; ils vous diront que l'Aurore † mere de la lumiere, ne dédaigna pas d'enlever aux Cieux Céphale ſon amant. L'Aurore & Semelé habitent toutefois parmi les Dieux,

* Semelé fille de Cadmus Roi de Thébes. Jupiter l'aima, & elle eut de lui Bacchus. Junon avec ſa jalouſie ordinaire ſe déguiſa en vieille, dit OVIDE, & pour flatter la vanité de Semelé, elle lui conſeilla d'exiger de Jupiter qu'il vînt la trouver dans tout l'éclat de ſa gloire: il l'exauça malgré lui; il vint armé de foudres, & elle en fut conſumée.

† Les amours de cette Déeſſe ſont célébres chez les Poëtes. Elle aima d'abord Tithon, qu'elle changea depuis en Cigale pour le délivrer d'une incommode vieilleſſe, & peut-être encore plus pour s'en délivrer elle-même: car elle lui devint ſouvent infidelle par l'amour qu'elle conçût pour Céphale jeune chaſſeur, époux de Procris, laquelle fut la duppe de ſa jalouſie, & ſe fit tuer dans des broſſailles par ſon mari, qui la prit pour une bête fauve. Céphale eut peine à céder à la paſſion de l'Aurore. Elle l'enleva aux Cieux ſuivant EURIPIDE.

qui ne cherchent point à les éviter. C'eſt qu'ils cédent ſans doute à leur deſtinée ; & vous, foible mortelle, vous ne céderiez pas à la vôtre ! ah ! il faudroit que vous fuſſiez née ſupérieure aux Divinités pour ne pas ſuivre les mêmes loix. Combien de ſages parmi les époux voyant l'opprobre de leur lit font ſemblant de n'en rien voir ? combien de peres diſſimulent les jeunes amours de leurs enfans ? c'eſt que la ſageſſe humaine ne conſiſte qu'à ſauver les dehors ; c'eſt qu'une ſévérité outrée n'eſt point du reſſort de notre condition mortelle. Il n'eſt rien de pur ni de parfait ici bas : les édifices des plus habiles maîtres péchent toujours par quelque endroit. Agitée par les flots de l'amour, comment pourriez-vous éviter le naufrage ? mortelle & ſujette aux fragilités humaines, n'êtes-vous pas trop heureuſe d'avoir plus de vertu que de foibleſſe ? ainſi, chère Princeſſe, quittez un funeſte deſſein, & ceſſez d'outrager les Dieux. Hé, n'eſt-ce pas les outrager en effet que de prétendre être plus vertueux qu'ils ne le ſont. Oſez aimer, Madame ; tel eſt l'ordre de Venus. Ne ſongez qu'à guérir la playe de votre cœur, quoi qu'il en doive coûter. Il eſt des enchantemens & des paroles propres

à calmer les fureurs amoureuſes. Il eſt plus d'un reméde à l'amour. Mon zéle ſçaura trouver les plus prompts ; & la ſubtilité des hommes ſeroit bien tardive à inventer des reſſources, ſi nous autres femmes n'en trouvions pas. *

LE CHŒUR.

Madame, il faut en convenir, ſes avis ſont flatteurs & conformes à votre ſituation préſente ; mais dût mon éloge vous paroître plus odieux que ſon diſcours,

* Cette horrible morale eſt miſe dans la bouche d'une eſclave, à qui le crime fait d'abord horreur ; mais qui ſe familiariſe inſenſiblement avec lui pour ſauver les jours de la Reine à quelque prix que ce puiſſe être. M. RACINE n'a pas manqué ce morceau. Il l'a même employé deux fois, l'une avec beaucoup de vraiſemblance, ſur le faux bruit de la mort de Théſée ; l'autre, d'une maniere un peu plus hardie ſur l'aveu que Phédre fait à Oenone, qu'elle ſe trouve piquée d'avoir une rivale. On a vû ci-deſſus ce morceau tiré de l'Acte IV. Voici une partie du premier, qui eſt à la cinquiéme Scène du premier Acte.

Imitations de RACINE.

Vivez, vous n'avez plus de reproche à vous faire.
Votre flamme devient une flamme ordinaire.
Théſée en expirant vient de rompre les nœuds
Qui faiſoient tout le crime & l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable,
Et vous pouvez le voir ſans vous rendre coupable, &c.

& plus affligeant pour les intérêts de votre cœur, je ne puis m'empêcher de le dire, vos sentimens sont plus louables que les siens.

PHÉDRE.

Et voilà ce qui cause le renversement des familles & des états. Oui, ce sont les paroles séduisantes. Il n'est pas question de nous flatter, il faut nous porter à la gloire.

LA CONFIDENTE.

Que sert cette fierté, Madame ? il ne s'agit pas de faire la vaine : il s'agit de guérir votre cœur. Oui, il ne reste plus qu'à sonder celui... Croyez-moi, Princesse, je n'en viendrois pas à cette extrémité, si trop sensible aux traits de l'amour vous n'étiez arrivée au dernier période de vos malheurs. On ne sçauroit blâmer mon zéle ; & ce n'est pas votre passion que je sers, c'est votre vie que je veux sauver.

PHÉDRE.

O exécrables conseils ! tais-toi, malheureuse. Cesse de m'empoisonner par tes horribles discours.

LA CONFIDENTE.

Ils sont horribles, je l'avoue ; mais ils sont plus utiles que votre farouche vertu : & est-il un crime, pourvû qu'il vous

ſauve, qui ne ſoit préférable à cette fière pudeur qui vous tue ?

PHÉDRE.

Puiſque tu conviens que tes conſeils ſont déteſtables, quoiqu'avantageux, au nom des Dieux ne va pas plus loin. Malgré l'amour dont je me ſens brûler, je joüis encore de ma gloire & de ma vertu. Si tu révéles mon fatal ſecret *, je n'en mourrai pas moins, & je mourrai deshonorée.

LA CONFIDENTE.

Si vous l'avez prévû, il ne falloit donc pas aimer : mais ſuivez la voix de la vertu ; j'y conſens : du moins accordez-moi une derniere faveur. Il me vient une autre reſſource. † J'ai des philtres capables

Imitations de RACINE.

* Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable. *Act. I. Sc. III.*

† On entrevoit ici où tend l'adreſſe de cette malheureuſe confidente. Elle a allarmé la vertu de Phédre, en lui propoſant de ſonder Hippolyte. Pour la raſſurer elle lui préſente une autre reſſource imaginaire qui ſert de voile à ſon véritable deſſein. La ſuperſtition avoit introduit deux ſortes de Philtres chez les Anciens, les uns pour inſpirer l'amour, les autres pour l'éteindre. On faiſoit ſur le Philtre potable ou extérieur, c'eſt-à-dire ſur les drogues préparées, quelque ſigne échappé à la perſonne aimée, ou bien on pro-

d'appaiſer les fureurs de l'amour ſans altérer ni la vertu ni la raiſon, ſi vous n'êtes pas indocile. Car il faut du moins que je tire de l'objet de votre flamme quelque ſigne, quelque parole, ou quelque morceau de ſes vêtemens pour ne faire qu'un de deux cœurs.

PHÉDRE.

* Ce philtre eſt-il extérieur ou potable ?

LA CONFIDENTE.

Que vous importe, Madame ? ſouffrez qu'on vous ſerve, & n'exigez pas qu'on vous inſtruiſe.

PHÉDRE.

Ah ! que je crains ta funeſte ſcience !

nonçoit une parole d'elle, ou enfin l'on y mettoit un morceau de ſa robe; on y joignoit de même, ou un ſigne, ou un morceau des vêtemens de la perſonne qui aimoit, en diſant par exemple, *qu'ainſi Hyppolyte aime Phédre*, ou bien, *qu'ainſi Phédre n'aime pas Hippolyte*, comme la confidente veut ici le faire entendre. Cela s'appelloit *ne faire qu'un de deux cœurs*, c'eſt-à-dire, leur inſpirer un amour mutuel, ou une mutuelle averſion.

* Cette queſtion de Phedre qui paroît une bagatelle, eſt remarquable en ce qu'on voit par-là qu'elle entre en quelque compoſition avec ſa confidente, ſans conſentir toutefois qu'elle révéle ſon ſecret à Hippolyte.

LA CONFIDENTE.

Vous me faites mourir avec vos craintes éternelles. Qu'appréhendez-vous ?

PHÉDRE.

Je tremble, puisqu'il faut te le dire ; que tu n'ailles révéler au fils de Théſée cet exécrable myſtère.

LA CONFIDENTE.

Repoſez-vous ſur ma fidélité, Madame ; laiſſez-moi gouverner toutes choſes. Et toi, puiſſante Venus, daigne me prêter ton ſecours. Pour le reſte de mes deſſeins, il ſuffira d'en faire part aux amis qui ſont dans le Palais.

SCENE III.

LE CHŒUR.

STROPHE I. Amour, Amour, toi qui fais couler par les yeux ton poiſon dans les cœurs, toi qui répands une volupté trompeuſe dans le ſein de ceux que tu bleſſes de tes traits, garde-toi de paroître à ma vûe armé de tous tes feux. Non, il n'eſt point de foudre ni d'impreſſion des aſtres comparable aux dards enflammés que lance le fils de Jupiter & de Venus.

ANTISTR. I. Que nous ſervent les * Hécatombes

* *Sacrifices de cent Taureaux.* Il y a encore

que nous offrons à Jupiter & à Phébus, si nous refusons de rendre un culte légitime au fils de Cypris, à ce Tyran des hommes, à ce Dieu tutélaire des Amours, capable seul de perdre & de conduire aux derniers malheurs ceux qu'il frappe dans son courroux.

C'est lui qui a perdu * Iole & sa patrie. Princesse heureuse tant qu'elle fut libre, il la rendit malheureuse par les liens de l'hymen. Venus en unissant son sort au fils d'Alcméne, célébra ce triste Hymenée par le carnage & la ruine entiere de l'Oëchalie. *STROPHE II.*

dans le Grec au-lieu de *Jupiter*, &c. *proche le fleuve Alphée ;* c'est que ce fleuve du Peloponnèse passoit à Olympie, où Jupiter dit *Olympien* avoit un Temple, de même que Phébus avoit le sien à Delphes sous le nom de *Pythien*, à cause du serpent Python qu'il avoit tué.

* Iole étoit fille d'Eurytus Roi d'Oëchalie. Son pere la promit en mariage à celui qui remporteroit le prix de l'arc. Hercule étant déclaré vainqueur, Eurytus fit difficulté de lui donner la fille, & ce refus irrita tellement Hercule, qu'il ravagea l'Oëchalie & enleva la Princesse. Mais cette conquête lui coûta la vie : car Déjanire son épouse piquée de jalousie lui envoya la robe de Nessus, présent funeste qui le fit périr.

ANTIS. TR. II.

* Sacrés murs de Thébes, & vous, malheureuſe Dircé, ſoyez-nous témoins de la colère implacable de Cithérée. C'eſt elle qui environna de flammes, l'amante de Jupiter, la mere de Bacchus, & qui l'écraſa de la foudre aux yeux de ſon amant. Semblable à une innocente abeille, Venus ſemble voltiger autour des mortels ; mais ſon ſouffle empeſté nous corrompt, comme un vent impitoyable ternit l'éclat des plus belles fleurs.

* Voici encore deux exemples ſenſibles des malheurs de l'amour. Ils ſont tirés de Thébes. Dircé épouſa Lycus Roi de ce pays après qu'il eût répudié Antiope. Mais les fils du premier lit vengerent cruellement leur mere, & firent repentir Dircé d'avoir été aimée. Ils l'attacherent par la chevelure aux cornes d'un Taureau furieux. Pour Semelé, qui eſt l'autre exemple, on a rapporté plus haut ce qu'en diſent les Poëtes. EURIPIDE attribue ſon malheur à l'amour, & OVIDE à la vanité. L'un & l'autre ſe concilient aiſément, ſi ce n'eſt que la vanité eſt plus durable encore, & plus forte en quelque ſorte que l'autre paſſion.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHÉDRE, LE CHŒUR.

PHÉDRE.

Qu'entends-je dans le Palais ? ah ! je suis perdue.

LE CHŒUR.

Quoi, Madame ? quel nouveau malheur vous menace ?

PHÉDRE.

Faites silence, vous dis-je. Laissez-moi prêter l'oreille à ces cris.

LE CHŒUR.

Je vous obéis. O funeste présage !

PHÉDRE.

C'en est fait. Ah, fatal amour, que tu me causes de maux !

LE CHŒUR.

Quel désespoir est le vôtre, Madame ? d'où viennent ces pleurs ? ne puis-je sçavoir quelle accablante nouvelle vient de vous saisir d'effroi ? *STROPHE I.*

PHÉDRE.

Je suis perdue. Approchez vous-même des portes du Palais : vous entendrez le sujet de mes frayeurs. *SYST. I.*

LE CHŒUR.

STRO. PHE II. Vous êtes à portée de l'entendre, & ce bruit vous intéresse. Parlez; qu'est-il arrivé?

PHÉDRE.

SYST. II. Le fils de l'Amazône, Hippolyte fait éclater sa fureur contre l'infidelle dépositaire de mes secrets.

LE CHŒUR.

ANTIS. TR. I. Des voix confuses frappent mon oreille: mais les paroles ne peuvent passer jusqu'à moi. Hé-bien, Madame?

PHÉDRE.

ANTI. SYR. I. Vous l'entendez maintenant. C'est ce monstre ministre de mes fureurs qui révéle l'opprobre de Thésée.

LE CHŒUR.

ANTIS. TR. II. Je ne l'entends que trop. Vous êtes trahie, chère Princesse. Quel conseil vous donnerai-je? l'affreux mystère est échappé. Vous voilà perdue.

PHÉDRE.

Ah, Ciel!

LE CHŒUR.

Et le coup qui vous frappe part d'une main amie.

PHÉDRE.

ANTI. SYR. II. Cruelle amitié! main barbare, tu m'as trop servie. Falloit-il révéler mes maux pour les guérir?

LE

LE CHŒUR.

Que faire donc ? quel reméde à des maux qui n'en souffrent point ?

PHÉDRE.

Je n'en connois qu'un : c'est une prompte mort. Voilà mon unique ressource.

SCENE II.

Les mêmes, HIPPOLYTE, LA CONFIDENTE de PHÉDRE.

HIPPOLYTE.

O Terre, ô Soleil, quelle abominable parole ai-je entendue !

LA CONFIDENTE.

Ah, modérez-vous, cher Hippolyte, gardez qu'on n'entende vos cris.

HIPPOLYTE.

Et le moyen de me taire, après ce que je viens d'apprendre !

LA CONFIDENTE.

Je vous en conjure par cette main que je touche.

HIPPOLYTE.

Retire-toi, malheureuse ; ne porte pas sur moi tes profanes mains.

LA CONFIDENTE.

Par vos sacrés genoux, Prince, ne me perdez pas.

HIPPOLYTE.

Mais pourquoi me tairois-je, puisqu'à t'entendre, ce que tu m'as dit n'est point criminel?

LA CONFIDENTE.

N'importe, il faut l'ensevelir dans l'oubli.

HIPPOLYTE.

N'est-il pas honorable de publier les actions vertueuses?

LA CONFIDENTE.

O mon fils, songez qu'un serment inviolable vous engage au silence.

HIPPOLYTE.

* Ma langue a prononcé le serment; mon cœur l'a désavoué.

LA CONFIDENTE.

Quel fruit vous en reviendra, cher Prince? vous perdez vos amis.

HIPPOLYTE.

Mes amis! ah je déteste cette horrible amitié. Je ne veux point d'amis coupables.

LA CONFIDENTE.

Hé-bien, si c'est une foiblesse, couvrez-la d'un généreux oubli. La foiblesse n'est-elle pas l'appanage de l'humanité?

* Vers célébre par les fréquentes critiques d'ARISTOPHANE, comme on le verra dans la troisiéme Partie de cet Ouvrage.

HIPPOLYTE.

* Puissant Jupiter, pourquoi avez-vous permis qu'on vît paroître sous le Soleil un mal aussi dangereux que le sexe? qu'étoit-il besoin de produire par cette voye notre race mortelle? n'eût-il pas été plus avantageux pour les hommes, de porter dans vos sacrés parvis l'airain, le fer, & l'or, pour acheter de vous des enfans à proportion de leur offrande? n'eussions-nous pas été plus heureux de vivre en liberté dans le sein de nos tranquilles maisons? insensés, nous faisons le contraire, & nous épuisons nos familles pour y introduire cet essain de maux. Je ne veux que cela même pour garant de mes justes plaintes: car d'abord que n'en coûte-t-il pas à un pe-

* Il est visible que cette déclamation d'Hippolyte n'est pas fort galante. Aussi EURIPIDE ne prévoyoit pas que les mœurs de son pays, qui lui paroissoient les plus polies du monde, deviendroient un jour ridicules. Sçavons-nous si par une révolution imperceptible les nôtres n'auront pas le même sort, quand nos Tragédies Françoises auront autant vieilli que les siennes? du reste Hippolyte garde ici son caractère de Philosophe, & Phédre celui de femme, j'ai presque dit d'esclave; la véritable date du Génie qui regnoit chez les Grecs lorsque cette piéce fut composée, peut seule justifier tout ceci.

re, qui a élevé sa fille avec tant de soin, quand il s'agit de s'en délivrer? ce n'est qu'au prix d'une dot considérable qu'il l'établit dans une maison étrangère. Mais que ne souffre pas celui qui lui donne un asyle? déplorable époux, il se fait un plaisir d'orner de riches habits & de parures précieuses, une idole mépriſable. Il prodigue ses thréſors pour fournir à son luxe. Car telle est l'extrémité où nous réduit une illustre alliance en faveur d'une méchante épouse, qu'il faut toutefois faire semblant d'aimer. En trouve-t-on une raisonnable? les alliés le feront peu: mais enfin on se dédommage d'un mal par une apparence de bien.* Moins à plaindre après tout est l'époux qui n'ayant rien de tout cela, ne voit en sa maison qu'une femme simple & peu spirituelle. Car le comble du malheur, c'est une femme bel esprit. Me préservent les Dieux d'une épouse qui sçait plus qu'elle ne doit sçavoir! la Déesse Cypris se plaît sur-tout à rendre ingénieuses & subtiles celles qui se piquent de science. Funeste capacité! une

* Ce qui suit, eû égard à nos idées, sent un peu plus le comique, tel qu'on le voit heureusement employé dans l'école des femmes, que la noblesse de la Tragédie.

femme bornée dans la sphère étroite de son peu de lumieres, est moins sujette à s'écarter des limites d'un devoir rigoureux. Falloit-il du moins qu'une jeune épouse eût des confidentes? non; il eût mieux valu ne lui donner pour compagnie que des animaux muets, & prévenir par-là des entretiens pernicieux. Mais aujourd'hui les Dames forment dans leur cœur de coupables projets; & les confidentes disposées à servir leurs fureurs, les exposent au jour. C'est ainsi, * misérable, que tu as osé négocier avec moi l'opprobre du lit paternel. Exécrable négociation, qui vient de souiller mes oreilles, & que je ne puis expier qu'en me lavant dans une onde pure. Hé, comment pourrois-je consentir à un crime abominable, moi qui crains d'en être moins pur pour t'avoir entendue? va, malheureuse, apprends qu'une trop scrupuleuse piété te sauve aujourd'hui. Oui, tu dois aux sermens qui m'ont lié sans y penser, l'effort que je me fais pour ne rien dire à Thésée. Je me tairai, je l'ai promis: mais je vais m'exiler de ce profane Palais jusqu'à l'arrivée de mon pere. Alors

* *A la Confidente de Phedre.*

de retour en ces lieux, je l'y accompagnerai pour voir de quel front vous le recevrez Phédre & vous. Je veux être témoin d'une audace qui ne m'eſt déja que trop connue. Puiſſiez-vous périr l'une & l'autre, comme vous le méritez! ma haine inépuiſable ne ceſſera déſormais de ſe répandre ſur tout le ſexe: & qu'on ne me diſe pas que ce ſont là mes invectives éternelles. Les femmes ceſſent-elles de les mériter? qu'on leur apprenne, s'il eſt poſſible, à ne plus s'écarter de leur devoir, ou qu'on ſouffre que je me déchaîne toujours contre elles. *

SCENE III.

PHÉDRE, SA CONFIDENTE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Triſte deſtinée du ſexe! quelle reſſource nous reſte pour dénouer cette fatale intrigue?

PHÉDRE.

J'ai mérité cet affront. O terre! ô lu-

* Il n'eſt pas étonnant après cela qu'on ait traité EURIPIDE de miſanthrope par rapport aux femmes. Il ſe peint ſous le rôle d'Hippolyte.

miere du jour ! où fuir ? où cacher ma honte ? comment enſevelir un myſtère déteſtable qui a éclaté ? qui des Dieux, qui des mortels voudra ſe rendre complice de l'iniquité pour devenir mon libérateur ? mon infortune eſt donc enfin arrivée à ſon comble, & je me vois la plus déplorable femme qui fût jamais !

LE CHŒUR.

Hélas ! c'en eſt fait. Triſte fruit des artifices d'une confidente ! Vous voilà perdue ſans retour.

PHÉDRE.

* O monſtre, ô peſte dangereuſe d'une trop crédule amitié, qu'as-tu fait ? daigne Jupiter mon pere t'écraſer de ſes foudres ! ne te l'avois-je pas prédit, malheureuſe ? ne t'ai-je pas ordonné de

Imitations de RACINE.

* Je ne t'écoute plus. Va-t-en, monſtre exécrable,
Va, laiſſe-moi le ſoin de mon ſort déplorable.
Puiſſe le juſte Ciel dignement te payer,
Et puiſſe ton ſupplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adreſſes
Des Princes malheureux nourriſſent les foibleſſes ;
Les pouſſent au penchant où leur cœur eſt enclin,
Et leur oſent du crime applanir le chemin,
Déteſtables flatteurs, préſent le plus funeſte
Que puiſſe faire aux Rois la colère céleſte.

Act. IV. ſur la fin.

cacher dans un silence éternel ce qui m'attire en ce jour un si sanglant affront? tu as parlé, hélas, & je meurs perdue d'honneur. Tu me forces de recourir malgré moi à un autre artifice aussi lâche. Car enfin n'espérons pas qu'Hippolyte irrité garde le silence. Il découvrira mon crime à son pere; il le déclarera à Pithée. Que de bruits injurieux à ma vertu il va semer par toute la terre! va, puisses-tu périr, & périsse quiconque disposé comme toi à servir le penchant de ses Souverains, les entraîne au crime malgré eux!

LA CONFIDENTE.

Vous pouvez, Madame, décharger sur moi votre courroux. Je vois que le dépit qui vous transporte vous met hors de vous-même : cependant, si vous le permettiez, que ne répondrois-je pas à vos imprécations *? Je vous ai élevée, & mon dévouement vous est connu. J'ai cherché un remède à vos maux; loin de les guérir, je les ai aigris : en suis-je plus coupable? ah, si le succès eût répondu à mes vœux, que mon zéle seroit

Imitations de RACINE.

* Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçûe.
Act. I. Sc. III.

payé d'un tout autre prix ! oui, c'est le succès seul qui nous condamne, ou qui nous justifie.

PHÉDRE.

Crois-tu qu'il suffise pour t'excuser, cruelle, d'oser encore entrer en lice avec moi après m'avoir perdue ?

LA CONFIDENTE.

Il ne s'agit point ici de longs discours. J'ai péché, j'en conviens : mais enfin il en est tems encore ; on peut sauver vos jours, Madame.

PHÉDRE.

Tais-toi. J'ai trop écouté tes perfides conseils : j'en suis la victime. Garde-toi de reparoître à mes yeux ; songe à ta destinée, j'aurai soin de la mienne. (*La Confidente se retire désespérée.*)

SCENE IV.

PHÉDRE, LE CHŒUR.

PHÉDRE.

Pour vous, femmes de Trézène, accordez-moi l'unique faveur que j'ose exiger de votre amitié ; ne me trahissez pas.

LE CHŒUR.

Non, j'en jure par Diane, jamais je ne révélerai vos maux.

PHÉDRE.

Rassurée par vos sermens, je vais vous dire la ressource que j'ai trouvée pour mettre à couvert l'honneur de mes enfans & le mien. Car je ne puis me résoudre, pour sauver mes tristes jours, à deshonorer la Créte qui m'a vûe naître, & l'époux que j'ai offensé. Chargée d'un crime abominable, je ne reverrai point Thésée.

LE CHŒUR.

Hélas, quel reméde pire que le mal même, allez-vous employer ?

PHÉDRE.

Je mourrai : le dessein en est pris. Il ne s'agit plus que de songer * aux aprêts de ma mort.

LE CHŒUR.

Ah, Ciel ! que dites-vous !

PHÉDRE.

Ce que vous devez me conseiller. En mourant aujourd'hui j'assouvis la rage de l'impitoyable Venus. J'expirerai sous les traits de l'amour : mais cette mort même me vengera, & mon ennemi ne joüira pas du triomphe qu'il se promet. L'ingrat devenu coupable à son tour ap-

* Ou bien *au genre de mort que je me donnerai.* Gr. *Comment je mourrai.*

prendra à réprimer la fierté de ſa farouche vertu. (*Elle s'en va.*)

SCENE V.

LE CHŒUR.

* Que ne ſuis-je ſur un rocher élevé; & changée en oiſeau! à la faveur de mes *STROPHE I.*

* Le Chœur remplit ici le Théâtre tandis que Phédre va ſe donner la mort. Occupé de cette triſte idée, il ſouhaite d'être transformé en oiſeau, pour paſſer dans les endroits que de ſemblables malheurs ont rendus célébres chez les Poëtes. Telle eſt la mer Adriatique. Io fille d'Inachus & d'Iſmene ayant été aimée de Jupiter fut changée en géniſſe par ſon amant, qui vouloit la dérober à la jalouſe rage de Junon. Elle ſe précipita dans la mer, qui fut appellée Ionienne de ſon nom, & que les Anciens croyoient être partie de la mer Adriatique. On voit en effet par le voyage de S. Paul à Malthe, dont il eſt parlé au ch. 27. des Actes des Apôtres, que du tems de l'écrivain ſacré, on appelloit mer Adriatique toute la mer qui environne les côtes de l'Italie.

Le Chœur parle enſuite du Pô où tomba Phaëton écraſé de la foudre, & ſur les bords duquel les ſœurs de Phaëton furent changées en peupliers qui diſtillent des larmes d'ambre. De-là il paſſe aux Iſles fortunées, où il place le Jardin des Heſpérides, ſuivant l'idée de quelques Anciens, qui feignoient que l'ambroſie y couloit. C'eſt pour exprimer leur fer-

aîles je passerois sur la mer Adriatique, & sur les rives du Pô, où les infortunées sœurs de Phaëton répandent des larmes d'ambre.

ANTISTR. I. J'irois aux riches jardins des Hespérides, Nymphes dont la douce voix charme les oreilles, dans ces climats où Neptune ne laisse plus le passage libre aux Nautonniers effrayés : car il a pour terme le Ciel soutenu par Atlas. Là coulent toujours du Palais de Jupiter les bienheureuses sources de l'ambrosie. Là un terrain toujours fécond en célestes richesses, produit ce qui fait la félicité des Dieux.

STROPHE II. O vaisseau de Créte, qui portâtes sur le sein des flots Phédre notre Souveraine, vous la reçûtes d'une maison fortu-

tilité. Les Hespérides, selon la fable, étoient filles d'Hesperus frere d'Atlas, & cultivoient un jardin délicieux où croissoient les pommes d'or gardées par un Dragon. Hercule le tua & enleva le trésor. Le Chœur dit que Neptune refuse de-là le passage aux vaisseaux, parce que suivant son idée le Ciel s'y confond avec l'Ocean. L'Amérique n'étoit pas découverte. Les femmes de Trézène desirent d'être transportées dans un climat si délicieux pour s'éloigner des malheurs dont elles sont témoins.

née pour la conduire aux fatales délices d'un hymen malheureux. * Car ce fut sous les funestes auspices, ou d'un pere, ou d'une mere, qu'elle passa dans Athènes. † O port de l'Attique, tu vis attacher à tes bords le cordage de ce triste vaisseau, d'où elle passa dans nos régions.

Accompagnée de noirs présages, elle a été blessée de la main de Venus. Elle a conçû un amour criminel. Victime enfin de ses malheurs, un nœud cruel va finir ses déplorables jours dans son appartement nuptial. Elle se livre à son barbare génie, & prête d'éteindre par le trépas une coupable flamme, elle veut emporter toute sa gloire chez les morts. *ANTI-STR. II.*

* Les Grecs, qui étoient fort superstitieux, attribuoient le malheur des enfans à la mauvaise étoile des peres ou des meres.

† Ce Port étoit *Munichium*, où Phédre aborda en venant de Créte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Une FEMME de PHÉDRE, LE CHŒUR.

LA FEMME.

Ah, Ciel! Accourez promptement, qui que vous soyez, accourez dans le Palais. La Reine, l'épouse de Théſée, expire par d'indignes nœuds.

LE CHŒUR.

Hélas! c'en eſt donc fait, Phédre n'eſt plus. Elle termine ſa deſtinée.

LA FEMME.

Ah, portez-lui plûtôt un prompt ſecours. Où trouverai-je un fer pour couper ce funeſte lien? (*La femme de Phédre ſe retire.*)

SCENE II.

Deux FEMMES DU CHŒUR.

Une FEMME DU CHŒUR.

Qu'en penſez-vous, mes Compagnes? eſt-il à propos que nous entrions.

Une autre FEMME du CHŒUR.

Où ſont donc ſes Officiers? c'eſt à eux de lui prêter du ſecours. On eſt ſouvent duppe de ſon trop d'empreſſement dans les affaires d'autrui.

SCENE III.

Un OFFICIER dans le Palais, LE CHŒUR.

L'OFFICIER *derriere le Théâtre.*

Qu'on la couche par terre : qu'on étende ce triſte cadavre. Ah, qu'il eſt douloureux de rendre les derniers devoirs à ſes maîtres !

LE CHŒUR.

Pauvre Princeſſe, elle n'eſt plus. Si j'en crois mes oreilles, * on étend déja ſon cadavre.

SCENE IV.

THÉSÉE, LE CHŒUR.

THÉSÉE.

D'où vient, je vous prie, Meſdames,

* Ce mot, *étendre*, eſt le terme conſacré pour cela. C'étoit là le premier devoir qu'on rendoit aux morts. Avant que de les envelopper de voiles, on les mettoit dans leur ſituation naturelle, & c'étoit un point de religion.

ce bruit confus dans mon Palais? que veulent dire ces cris de femmes éperdues? * je reviens d'un long voyage, & ce que j'ai de plus cher ne s'offre point à mes vœux. On ne vient point à ma rencontre pour me recevoir avec joie. Ne seroit-il rien arrivé à Pithée? quoique sa vieillesse n'ait pas dû me faire espérer pour lui une longue destinée, j'aurois, je l'avoue, un regret sensible de l'avoir perdu.

LE CHŒUR.

Le malheur que vous craignez ne regarde point un vieillard, Seigneur. Réservez vos pleurs pour des personnes plus chères.

THÉSÉE.

Dieux! aurois-je perdu mes enfans?

LE CHŒUR.

Ils sont pleins de vie, c'est leur mere qui a péri par le plus triste destin.

THÉSÉE.

Ah, que m'apprenez-vous? mon épouse est morte! & quel coup me l'a ravie?

Imitations de RACINE.

* Que vois-je! quelle horreur en ces lieux répandue
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue!
Act. III. Sc. V.

LE CHŒUR.

Elle a formé elle-même les nœuds qui ont terminé ſes jours.

THÉSÉE.

Comment? par quelle manie? par quel déſeſpoir?

LE CHŒUR.

Elle n'eſt plus : * c'eſt tout ce que je ſçai. J'arrivois au Palais pour prendre part à votre infortune.

THÉSÉE.

Juſte Ciel! pourquoi cette couronne ſur ma tête, & que m'a ſervi de conſulter l'Oracle? ouvrez vous autres (*à ſa ſuite*,) ouvrez ces portes, que je voye du moins pour la derniere fois le corps d'une épouſe dont le deſtin m'accable. (*On ouvre les portes du Palais, mais on ne voit le corps de Phédre que voilé.*)

LE CHŒUR.

Trop malheureuſe Reine, qu'avez-vous fait? quel trouble vous jettez dans votre maiſon! ô déſeſpoir inoui! ô mort cruelle! Pourquoi vos mains ont-elles attenté ſur votre vie? quel malheur en a fixé le cours?

* Voilà un menſonge bien formel, & cela pour ſauver le ſerment fait à la Reine, & ſon honneur.

THÉSÉE.

Ah Ciel ! que mon cœur souffre ! ô déplorable épouse ! ô maux intolérables ! ô fortune ennemie, que ton bras s'est appesanti sur ma famille & sur moi ! oui, je reconnois la main ; c'est une furie qui m'a frappé. La vie me devient insupportable. Je n'y vois plus pour moi qu'un océan de maux dont je ne pourrai sortir désormais. Non je ne sortirai point de l'abyſme où me plonge cette fatale mort. Tirez ce voile. Je veux repaître mes yeux de ce triste spectacle. (*On voit le corps de Phédre.*)

Que dois je te dire à mon retour, épouse infortunée ? en quel état je te retrouve en t'abordant ? semblable à un oiseau qui s'échappe, tu fuis d'un vol rapide vers le Dieu des morts. Hélas, que je suis à plaindre ! Dieux, quel crime passé, quelle impiété de mes peres puniſſez-vous dans Thésée ?

LE CHŒUR.

Songez, Seigneur, que cette disgrace ne vous est pas particuliere. Combien d'épouses la mort n'enléve-t-elle pas à leurs époux !

THÉSÉE.

C'en est fait, ma chère Phédre, privé pour toujours de tes charmes, je veux

t'accompagner au tombeau. Oui, je veux m'enſevelir avec toi dans les ténébres épaiſſes qui vont te couvrir. Ta mort m'eſt plus funeſte qu'à toi-même. Mais, hélas, qui m'apprendra quel déſeſpoir t'a fait périr? quoi, perſonne ne répond! eſt-ce donc en vain que je raſſemble dans mon Palais tant de perſonnes dévouées à mon ſervice? ah, malheureux que je ſuis, je retrouve ma maiſon remplie de deuil, & pour qui! puis-je le dire? puis-je y penſer? hélas, je vois mon épouſe morte, & mes enfans orphelins.

LE CHŒUR.

Vous nous avez donc abandonnées, ô la meilleure de toutes les femmes qui joüiſſent de la lumiere du Soleil! ah, que Théſée eſt digne qu'on le pleure! quel renverſement dans ſa maiſon! cette mort me fait verſer bien des larmes; (*à part*) mais que je crains la funeſte ſuite de ce premier malheur!

THÉSÉE.

Qu'on me laiſſe embraſſer mon épouſe... mais que vois-je? une lettre entre ſes mains! que vouloit-elle m'apprendre? ah, ſans doute, c'eſt un gage de ſa tendreſſe conjugale & maternelle. Elle a voulu me demander une derniere

grace. Chère épouse, vous serez satisfaite. Il n'est plus d'hymenée pour moi : non, vous n'aurez point de rivale. Que la marque précieuse de son anneau me réveille un tendre souvenir ! ouvrons la lettre, & lisons ce que son amour exige de moi.

LE CHŒUR *à part.*

Ah Ciel ! quel surcroît de calamités les Dieux nous envoyent coup-sur-coup ! voilà le dernier trait dont nous étions menacées. Oui, la maison de nos Souverains se détruit de fonds en comble par ce fatal éclaircissement. Génie tutélaire de cette maison, écoutez mes vœux ; & s'il est possible, sauvez-la. Je ne prévois que trop le nouveau malheur qui va fondre sur nous.

THÉSÉE *après avoir lû la lettre.*

Justes Dieux, quelle autre infortune vient mettre le comble à mes maux ! peut-on la souffrir & l'exprimer ! ah, malheureux Thésée !

LE CHŒUR.

Qu'y a-t-il, Seigneur ? confiez-nous vos chagrins, s'ils peuvent être révélés.

THÉSÉE.

Lettre fatale ! paroles accablantes ! où fuir le poids des maux qui me pressent de toutes parts ! ah, je meurs double-

ment en ce triſte jour. Dieux, que viens-je de lire !

LE CHŒUR *à part.*

Hélas, c'eſt la ſource de tous vos malheurs.

THÉSÉE.

Non, quelqu'affreux que ſoit le ſujet de mon déſeſpoir, je ne puis plus le taire. O Trézène, ô Citoyens, Hippolyte ſans craindre les regards foudroyans du maître des Dieux, a oſé... attenter au lit de ſon pere. Mais je ſerai vengé. * Neptune, tu m'as promis d'accomplir trois de mes vœux. N'en accomplis qu'un, & perds aujourd'hui mon coupable fils. C'eſt au ſoin de hâter ma ven-

Imitations de RACINE.

* Et toi, Neptune, & toi, ſi jadis mon courage
D'infâmes aſſaſſins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que pour prix de mes efforts heureux
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une priſon cruelle
Je n'ai point employé ta puiſſance immortelle.
Avare du ſecours que j'attends de tes ſoins
Mes vœux t'ont réſervé pour de plus grands beſoins.
Je t'implore aujourd'hui ; venge un malheureux pere,
J'abandonne ce traître à toute ta colère ;
Etouffe dans ſon ſang ſes deſirs effrontés,
Théſée à tes fureurs connoîtra tes bontés.

Sc. II. Act. IV.

geance que je connoîtrai la ſincérité de tes promeſſes.

LE CHŒUR.

Ah, Seigneur, rétractez promptement un vœu téméraire. Croyez-moi, vous dis-je. Vous connoîtrez, & peut-être trop tard, que cette imprécation vous eſt échappée ſans fondement.

THÉSÉE.

Non, non, loin de la rétracter, je veux la confirmer par une autre peine. Chaſſons le traître loin de ces climats. Il ſera la victime, ou de Neptune, ou de mon courroux. Oui, ce Dieu ſenſible à mes prieres les exaucera par une prompte mort, ou du moins le perfide exilé de cette terre, & contraint d'errer en des climats étrangers, y traînera une vie miſérable.

SCENE V.

Les mêmes, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

* Au ſon de votre voix redoutable, je ſuis accouru, Seigneur. Hélas, con-

* Cette Scène de Theſée & d'Hippolyte, ornée du ſpectacle de Phedre, dont la mort paroît dépoſer contre ce jeune Prince qui l'i-

fus d'ignorer la cauſe de vos ſoupirs, ne puis-je la ſçavoir de votre bouche? parlez... mais que vois-je! Phédre morte & étendue à vos pieds! quel étonnement eſt le mien! je viens de la laiſſer pleine de vie. Que lui eſt-il arrivé? comment a-t-elle expiré? * ô mon pere, daignez me dévoiler cet étrange myſtère... vous vous taiſez; foible reſſource dans les maux que le ſilence! je ſçai quelle eſt la curioſité naturelle d'apprendre les maux d'autrui: mais enfin eſt-il juſte qu'un pere cache ſa douleur à ſes amis, que dis-je? au fils le plus tendre?

THÉSÉE.

O vaines recherches des humains! ô mortels ſi ſçavans & ſi ingénieux à inventer toujours de nouveaux arts, vous à la ſagacité de qui rien n'échappe, pourquoi ignorez-vous encore l'art utile

gnoroit, eſt ſans contredit plus intéreſſante que celle de M. RACINE, qui eſt la deuxiéme de l'Acte IV. toute tirée de celle d'EURIPIDE.

Imitations de RACINE.

* Puis-je vous demander quel funeſte nuage
Seigneur, a pû troubler votre auguſte viſage?
N'oſez-vous confier ce ſecret à ma foi?

Sc. II. Act. IV.

d'inſpirer la ſageſſe à ceux qu'elle n'éclaire pas?

HIPPOLYTE.

L'heureux maître que celui qui forceroit les hommes d'être ſages! mais, mon pere, ce n'eſt pas ici le lieu de pénétrer les ſecrets de la morale. Je crains que votre douleur ne vous trouble.

THÉSÉE.

* Que les hommes n'ont-ils une marque ſenſible pour diſcerner les cœurs, & pour diſtinguer les vrais amis d'avec les faux? que n'ont-ils tous du moins une double langue, dont l'une équitable & ſincère malgré eux ſervît à démentir les impoſtures de l'autre, pour nous empêcher d'être ſéduits!

HIPPOLYTE.

† Je l'entrevois, Seigneur, quelqu'un m'a noirci dans votre eſprit. Je ſuis innocent, & je ſouffre. Non, je ne puis

Imitations de RACINE.

* Faut-il que ſur le front d'un profane adultère
Brille de la vertu le ſacré caractère?
Et ne devroit-on pas à des ſignes certains
Reconnoître le cœur des perfides humains?
Sc. II. Act. IV.

† Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite,
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole, & m'étouffent la voix. *ibid.*

revenir

revenir de ma surprise, tant vos discours entrecoupés me saisissent de frayeur!

THÉSÉE.

Ciel! où aboutira donc l'orgueil de l'esprit humain? quel sera le terme de son audace & de sa témérité? si la race mortelle croît toujours en vices, & que les enfans soient pires que leurs peres, il faudra que les Dieux forment un autre monde pour contenir le nombre des méchans. Voyez-vous ce fils perfide qui m'a deshonoré? ce traître est convaincu par la Reine toute morte qu'elle est. * Malheureux, après un crime si noir, comment oses-tu te montrer devant moi. Elevé au-dessus des foiblesses communes, tu n'as, à t'entendre, de commerce qu'avec les Dieux. Ta vertu pure & irréprochable ne s'est jamais démentie. Non, non, je ne suis point assez crédule pour me laisser surprendre à tes frivoles discours. Je respecte trop les Dieux, pour penser qu'ils chérissent

Imitations de RACINE.

* Perfide, oses-tu bien te montrer devant moi;
Monstre, qu'a trop long-tems épargné le tonnerre,
&c. *ibid.*
Oui, c'est ce même orgueil, lâche, qui te condamne, &c. *ibid.*

un méchant tel que toi. * Fais parade maintenant de ta frugalité; abſtiens-toi de la chair des animaux; repais ton eſprit, ſur les traces d'Orphée, d'une vaine fumée de ſcience; & ſous le voile d'une philoſophie affectée, pratique le ſordide intérêt des prétendus ſages. Secte pernicieuſe! ah, qu'on ſe défie, ſi l'on m'en croit, de ces ſéducteurs dangereux, qui ſous des paroles flatteuſes, cachent le poiſon d'un cœur pervers & corrompu. † Phédre eſt morte: mais ſa mort ne te ſauvera pas; ceſſe de

* Il y a ici deux traits de ſatyre, l'un contre les Pythagoriciens, qui s'abſtenoient de manger la chair des animaux, dans l'idée de la métempſycoſe, c'eſt-à-dire, de la tranſmigration des ames au corps des bêtes; l'autre contre les Philoſophes de profeſſion qui inondoient Athènes, & qui n'étoient au fonds que de vrais Tartuffes. LUCIEN l'a bien fait voir depuis. Orphée, comme l'on voit, paſſe chez EURIPIDE pour le pere des Philoſophes. Il eſt pourtant vraiſemblable que cette raillerie ſur les Philoſophes eſt plus artificieuſe que ſérieuſe. EURIPIDE ami de SOCRATE, & élevé dans le ſein de la Philoſophie, avoit intérêt à faire taire ARISTOPHANE & ſes ennemis ſur cet article.

Imitations de RACINE.

† Traître tu prétendois qu'en un lâche ſilence
Phédre enſevelitoit ta brutale inſolence.

l'eſpérer. Cette mort même achéve de te confondre, miſérable : car quels ſermens, quels diſcours pourroient démentir, pour te juſtifier, cet irrécuſable témoin ? (*il montre la lettre ou le corps de Phédre*) diras-tu que le fils de l'étrangère étoit odieux à la Reine. * Ah ! il faut qu'elle ait été bien prodigue de ſes jours, ſi par haine pour toi elle a ſacrifié ce qu'elle avoit de plus cher. Peut-être alléguerois-tu la foibleſſe attachée au ſexe : mais je ſçai trop que la jeuneſſe livrée aux fureurs de l'amour, eſt pire encore que le ſexe. Dans elle l'audace ſeconde la foibleſſe du cœur. Mais que ſert de te confondre par mes diſcours ? ce cadavre dépoſe aſſez contre toi. † Sors

* C'eſt la penſée de Didon à Enée chez OVIDE. *Héroïd.* 7. *S.* 47.

Exerces pretioſa odia & conſtantia magna,
Si dum me careas eſt tibi vile mori.

Votre haine vous coûte bien cher, ſi la mort ne vous eſt rien, pourvû que vous m'abandonniez.

Imitations de RACINE.

† Fuis, & ſi tu ne veux qu'un châtiment ſoudain
T'ajoute aux ſcélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'aſtre qui nous éclaire
Ne te voye en ces lieux mettre un pied téméraire.

promptement de cette terre, misérable, je t'interdis les murs * bâtis par Minerve, & tout ce qui obéit à mes loix. Ah! si Thésée si cruellement outragé par un fils n'étoit pas vengé, † Sinis, ce fameux brigand de Corinthe, pourroit s'élever contre moi, me disputer sa mort, & me reprocher un vain triomphe; les rochers que la mer vit naître des os de

Fuis, dis-je, & sans retour précipitant tes pas
De ton horrible aspect purge tous mes Etats.
Sc. II. Act. IV.

* Athènes.

† Sinis & Sciron étoient deux insignes brigands, dont Thésée délivra la Gréce. Le premier habitoit proche de Corinthe. Il faisoit souffrir un supplice cruel à ceux qu'il surprenoit par la ruse, ou qu'il domptoit par la force. Il plioit le tronc de deux arbres voisins jusqu'à terre, & y attachoit sa victime, qui étoit déchirée en piéces, lorsque les deux arbres retournoient dans leur état naturel. D'autres disent qu'il avoit un lit fort court, & qu'après y avoir étendu les voyageurs, il leur coupoit l'extrémité des pieds ou des jambes qui excédoit. Thésée lui fit souffrir le même supplice. L'autre voleur (Sciron) demeuroit près de Mégare, & précipitoit les passans dans la mer. Thésée l'y précipita lui-même à son tour, & ses os, dit la fable, furent changés en rochers. Après la premiere expédition Thésée rétablit les jeux Isthmiques à Corinthe. Ils avoient été institués par Sisyphe Roi de Corinthe, puis interrompus.

Sciron ne témoigneroient plus à l'Univers que je suis le fleau des méchans.

LE CHŒUR.

Qui des mortels peut-on appeller heureux, quand on voit la fortune de nos Rois sujette à une si triste révolution?

HIPPOLYTE.

* Accablé du courroux qui vous anime contre un fils, je pourrois vous dire, ô mon pere, que le sujet qui vous irrite, si on l'examinoit de près, me seroit favorable. Mais non; il est trop horrible pour le révéler. † Capable peut-être de

Imitations de RACINE.

* D'un mensonge si noir justement irrité
Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur; mais je supprime un secret qui vous touche
Approuvez le respect qui me ferme la bouche...

Sc. II. Act. IV.

† Ceci sent un peu le Philosophe & l'Orateur. Mais il faut se souvenir que telle étoit la maniere des Athéniens, grands Philosophes, & grands discoureurs, sur-tout chez le Philosophe EURIPIDE.

Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite,
Tant de coups imprévûs m'accablent à la fois,
Qu'ils m'ôtent la parole & m'étouffent la voix...
(*là même.*)

AMYOT *dans* PLUTARQUE *s'exprime ainsi,* (*Tr. de l'éduc. des enfans.*)

Langue je n'ai diserte & affilée
Pour haranguer devant une assemblée:

tenir tête à mes égaux, je me sens peu propre à parler en présence de tant de témoins, & je ne vois pas après tout que ceux qui se piquent d'une vaine éloquence soient fort estimés des vrais sages. Mais enfin le malheur qui me presse me force de rompre le silence; & d'abord je commence par où vous avez commencé vous-même, reproche si noir que vous avez crû me fermer la bouche, & m'opprimer d'un seul mot. * Vous

Mais en petit nombre de mes égaux,
C'est là où plus à deviser je vaux;
Car qui sçait mieux au gré du peuple dire
Est bien souvent entre sages le pire.

C'est ce qu'HORACE a eû en vûe en disant :

Nec te ut miretur turba labores,
Contentus paucis lectoribus.

Imitations de RACINE.

* Examinez ma vie, & songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précédent les grands crimes :
Quiconque a pû franchir les bornes légitimes
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés :
Et jamais on n'a vû la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence,
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Elevé dans le sein d'une chaste Héroïne
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.

voyez ce Ciel & cette Terre. Ils sçavent, quoique vous puissiez dire, qu'il n'est point de cœur ici bas plus pur que le mien. Je ne sçai qu'honorer les Dieux & cultiver des amis innocens, dont la vertu ne peut, ni servir le crime, ni exiger qu'on le serve à son tour. Toujours égal envers eux, soit absent, soit présent, j'ignore l'art pernicieux de médire d'autrui. Hé, comment voulez-vous que je sois capable de la noirceur que vous m'imputez? mon cœur insensible jusqu'à présent aux traits de Venus, ne connoît l'amour que de nom, & qu'en peinture: encore mes yeux aussi chastes que mon cœur évitent-ils les profanes tableaux. Si ma conduite passée ne me justifie pas à vos yeux, c'est à vous de montrer comment il m'a été possible de la démen-

Pithée estimé sage entre tous les humains
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je croi sur-tout avoir fait éclatter
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Gréce,
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sçait de mes chagrins l'inflexible rigueur;
Le jour n'est pas plus pur que le fonds de mon cœur.
Et l'on veut qu'Hippolyte épris d'un feu profane...

Sc. II. Act. IV.

tir, quels attraits souverains dans l'épouse d'un pere auroient ébranlé un cœur qui a dédaigné toutes les beautés, enfin quel intérêt auroit forcé Hippolyte de trahir Thésée. Hé n'aurois-je pas été le plus insensé de tous les hommes de prétendre par un forfait succéder à un pere vivant? seroit-ce que le sceptre a des charmes pour ceux qui font profession de sagesse? non, non; l'éclat d'une couronne n'éblouit que ceux à qui elle peut plaire. On le sçait assez: je n'aime que celle qui ceint le front des vainqueurs dans les combats de la Gréce. Content de vivre heureux & tranquille avec de vertueux amis, je ne veux ici que le premier rang après vous. La possession d'une douce félicité, & l'absence des périls attachés au thrône, sont à mon gré un bien plus précieux que le thrône même. Il me reste un mot à vous dire, Seigneur; si Phédre pouvoit déclarer quel je suis, si j'avois à me défendre en sa présence, il ne tiendroit qu'à vous, j'ose en répondre, de trouver quel est le coupable. * Mais enfin pour der-

Imitations de RACINE.

* Hé quoi, de votre erreur rien ne peut vous tirer! *
Par quels affreux sermens faut-il vous rassurer?
Que la Terre, le Ciel, que toute la Nature... *ibid.*

niere reſſource, j'en atteſte Jupiter redoutable aux parjures, & cette terre qui me ſoutient, loin d'avoir commis le crime dont vous me ſoupçonnez, je n'en ai eû ni le deſir, ni même la penſée. Oui, ſi je ſuis coupable, puiſſe-je expirer dans la honte & dans l'infamie! puiſſe-je condamné à errer ſur la terre, ne trouver ni aſyle ni retraite! puiſſent enfin la mer & la terre me refuſer un tombeau! quant à la Reine, ſi la crainte l'a déterminée à ſe donner la mort, c'eſt ce que j'ignore; il ne m'eſt pas permis d'en dire plus. * Choſe étrange? elle paſſe pour innocente dans votre eſprit, malgré la foibleſſe ordinaire à ſon ſexe, & moi qui vis exempt de toute foibleſſe, je parois criminel à vos yeux!

LE CHŒUR *à Hippolyte.*

Vous en avez aſſez dit, Seigneur. On

Imitations de RACINE.

* Vous me parlez toujours d'inceſte & d'adultère;
Je me tais; cependant Phédre ſort d'une mere,
Phedre eſt d'un ſang, Seigneur, vous le ſçavez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien. *ibid.*

Cela eſt bien fort pour un fils qui parle à ſon pere. Hippolyte eſt bien plus reſpectueux chez le Poëte Grec.

n'atteſte point les Dieux en vain, & votre ſerment vous abſout.

THÉSÉE.

* Quoi, cet enchanteur ſe flatteroit de m'éblouir par ſes vains preſtiges? & quel fonds puis-je faire ſur les ſermens d'un traître qui m'a deshonoré?

HIPPOLYTE.

Le dirai-je, ô mon pere? votre procédé me ſurprend. Hippolyte dans votre ſituation auroit, ſans balancer, plongé le poignard dans le ſein d'un fils adultère & inceſtueux. L'exil eſt un ſupplice trop léger pour un ſi abominable forfait.

THÉSÉE.

Tu prononces contre toi-même. Mais non: le piége eſt groſſier. La mort que tu t'impoſes te ſeroit trop douce. C'eſt le terme où aſpirent les malheureux. Tu mourras d'un ſupplice plus lent. Exilé de ta patrie, tu traîneras tes malheurs dans une terre étrangère. Voilà la peine réſervée à l'impiété.

Imitations de RACINE.

* Toujours les ſcélérats ont recours au parjure.
Ceſſe, ceſſe, & m'épargne un importun diſcours,
Si ta fauſſe vertu n'a point d'autre ſecours. *ibid.*

HIPPOLYTE.

* Hélas ! qu'allez-vous faire ? vous n'attendrez donc point que le tems dépose en ma faveur ? vous m'exilerez ?

THÉSÉE.

Fussés-tu au-delà de l'Océan & du mont Atlas, ma haine ne seroit pas satisfaite.

HIPPOLYTE.

Quoi, sans vouloir en croire, ni mes mœurs, ni mes sermens, sans interroger le sort & les oracles, enfin sans me convaincre vous me condamnez à ne vous plus revoir !

THÉSÉE.

Cette lettre n'a pas besoin d'interprète ; voilà mon oracle, voilà le témoin qui te convainc. † Quant au vol des oi-

Imitations de RACINE.

HYPPOLYTE.

* Quel tems à mon exil, quel lieu prescrivez-vous ?

THESE'E.

Fussés-tu par-delà les Colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voisin d'un perfide. *ibid.*

† On voit par-là ce que pensoient les Anciens eux-mêmes de ces superstitions, sur-tout quand il étoit question de justifier ou de condamner quelqu'un, ou enfin d'une affaire intéressante. On les employoit toutefois avec respect, & ce n'est qu'au départ de Thésée

seaux, je récuse ce témoignage trompeur.

HIPPOLYTE.

O Dieux, pourquoi me taire plus long-tems? je suis innocent, je vous honore, & vous me perdez! mais non; gardons un profond silence. Aussi-bien mes discours ne persuaderoient pas un pere, & mon serment seroit violé sans effet.

THÉSÉE.

* Ah, jusqu'à quand ta feinte vertu m'irritera-t-elle? sors promptement, sors de ma présence & de ces climats.

HIPPOLYTE.

† Hélas, accablé sous le poids d'un crime affreux, de quel côté tournerai-je mes pas? quel ami voudra me donner un asyle?

THÉSÉE.

¶ Ce sera quiconque se plaît à rece-

qu'on pardonne cette espéce d'impiété, comme on le verra à la fin.

Imitations de RACINE.

THESE'E.

* Ah, que ton impudence excite mon courroux! *ibid.*

HIPPOLYTE.

† Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront si vous m'abandonnez?

THESE'E.

¶ Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste,

voir les adultères & les complices des méchans.

HIPPOLYTE.

Hé, n'eſt-ce pas un ſupplice aſſez grand pour moi, ne ſuis-je pas déja trop à plaindre de paroître criminel à vos yeux ?

THÉSÉE.

Tu pleures, perfide ; ah, tu devois pleurer, & prévoir les ſuites de ton fatal amour, lorſque tu conçûs l'horrible deſſein d'outrager un pere.

HIPPOLYTE.

O murs, ô Palais, que ne rendez-vous témoignage en faveur de mon innocence ! que ne déclarez-vous ſi je ſuis tel que me croit Théſée !

THÉSÉE.

Tu as recours à des témoins muets. Tiens, en voilà un, (*il montre Phédre*,) qui, tout muet qu'il eſt, ne te confond que trop.

HIPPOLYTE.

Ah, que ne puis-je voir un autre moi-même dans la ſituation où je me trouve ! que je ſerois touché de ſes malheurs !

THÉSÉE.

Oui, malheureux, tu en ſerois touché.

Des traîtres, des ingrats, ſans honneur & ſans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

C'eſt que ta prétendue équité te porte à t'épargner plus que tu n'as épargné ceux dont tu as reçû le jour.

HIPPOLYTE.

O ma mere, ô mere infortunée ! ô infortuné fils ! que je plains le ſort de quiconque, ainſi que moi, a le malheur d'être né fils de l'étrangère !

THÉSÉE.

*Gardes, qu'on l'arrache de ces lieux: N'avez-vous pas entendu l'arrêt que j'ai tant de fois prononcé ?

HIPPOLYTE.

Hélas, ce ne ſera qu'en pleurant qu'ils oſeront porter ſur moi leurs mains. Oſez me chaſſer vous-même, ſi votre cœur eſt devenu inſenſible au cris de l'innocence.

THÉSÉE.

Oui, traître, je le ſerai, ſi tu n'obéis. Mon cœur eſt fermé déſormais pour toi. (*Il rentre dans le Palais.*)

Imitations de RACINE.

*Quoi ta rage à mes yeux perd toute retenue !
Pour la derniere fois ôte-toi de ma vûe.
Sors, traître, n'attends pas qu'un pere furieux
Te faſſe avec opprobre arracher de ces lieux. *ibid.*

SCENE VI.

HIPPOLYTE, LE CHŒUR.

HIPPOLYTE.

Je le vois, l'arrêt est irrévocable. Malheureux que je suis, je sçai la preuve de mon innocence, & je n'ose la révéler ! Hé-bien, ô la plus chère des Divinités que j'adore, ô fille de Latône, ô ma douce consolation, ô la compagne des seuls plaisirs que je me permettois, il faut donc me résoudre à ne plus revoir Athènes. Mais ce n'est point Athènes ni la terre * d'Erecthée que je regrette. O Trézène, cher objet des amusemens vertueux de mon innocente jeunesse, c'est toi que je quitte à regret. Reçois mes adieux ; je te parle pour la derniere fois. Pour vous, amis précieux, qui me fîtes trouver ce séjour si charmant, venez me consoler, conduisez mes pas hors de cette région, & sçachez, quoi qu'en dise mon pere, que vous n'y trouverez jamais un cœur plus vertueux ni plus chaste que le mien.

* Erecthée VI. Roi d'Athènes. Ce fut sous son règne que Cerès apprit aux Athéniens à semer le bled, & que les cérémonies & les jeux en l'honneur de cette Déesse furent établis.

SCENE VII.

LE CHŒUR *seul.*

STROPHE I. Quand je ſonge qu'il eſt des Dieux qui nous gouvernent, je vis ſans inquiétude : mais quand je jette les yeux ſur les fortunes, ſur les actions humaines, ſur leurs viciſſitudes, & ſur leurs erreurs éternelles, ma prudence m'abandonne, & mon eſpérance diſparoît.

ANTISTR. I. Daigne le Ciel accorder à mes vœux un bonheur conſtant, une fortune rangée, un eſprit libre de ſoins, & un nom ſans tache, mais auſſi ſans éclat ! qu'avons-nous beſoin de plus pour paſſer tranquillement le peu de jours que nous avons à vivre.

STROPHE II. Mais hélas, nos cœurs ne jouiſſent pas de cette heureuſe ſérénité. Tout eſpoir nous eſt ravi, depuis que nous avons vû un jeune Prince, l'aſtre brillant d'Athènes, exilé par l'ordre d'un pere en courroux. O rivage de Trézène, ô forêts, ô montagnes que fréquentoit Hippolyte en la compagnie de Diane, vainement vous le redemandez !

O Hippolyte, on ne vous verra plus sur un char gouverner la marche des fougueux courſiers dans la carriere de Limné. Votre luth déſormais inutile dans la maiſon paternelle, ne tirera plus de ſon ſein des airs enchanteurs. Les autels de Diane ſeront ſans couronnes, ſans fleurs, & enſevelis ſous l'herbe. Votre funeſte exil enléve aux Nymphes d'alentour le plaiſir de ſe diſputer votre cœur. L'eſpoir de le conquérir ne les rendra plus rivales. ANTISTR. II.

Pour nous, plus ſenſibles encore à vos malheurs, nous les pleurerons, & nous en porterons le triſte fardeau. Malheureuſe Amazône, c'eſt bien en vain que vous êtes devenue mere d'un Prince ſi accompli. Puis-je ne pas éclatter contre les Dieux! hélas, divines Graces, vous qui avez l'art de concilier les cœurs, pourquoi ſouffrez-vous qu'un Prince innocent ſoit chaſſé de ſon Palais, & exilé de ſa terre natale? EPODE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Un OFFICIER d'HIPPOLYTE, *deux personnes du* CHŒUR.

Une personne du CHŒUR.

Que vois-je ? un Officier d'Hippolyte tout effrayé ! il précipite ses pas vers le Palais.

L'OFFICIER.

Où pourrai-je trouver Théfée ? daignez me le dire, je vous conjure. Seroit-il en ces lieux ?

Une personne du CHŒUR.

Le voici lui-même qui sort.

SCENE II.

THÉSÉE, L'OFFICIER, LE CHŒUR.

L'OFFICIER.

Je viens, Seigneur, vous annoncer une nouvelle qui intéresse Athènes & tout ce peuple.

THÉSÉE.

Que pourroit-ce être? quel nouveau malheur menace ces deux villes?

L'OFFICIER.

Disons-le sans détour. Hippolyte ne vit plus; ou du moins à peine lui reste-t-il un souffle de vie.

THÉSÉE.

Quel coup l'a frappé? sans doute il aura été puni par quelqu'étranger qu'il aura deshonoré comme son pere.

L'OFFICIER.

Son char & vos imprécations, que votre pere Neptune a trop écoutées, ont causé sa perte.

THÉSÉE.

Juste Ciel! ô favorable Neptune! oui, je reconnois à ce service que tu es véritablement * mon pere. Hé-bien, (*à l'Officier*) raconte moi cette histoire. Comment † Nemesis a-t-elle puni ce fils incestueux?

* C'étoit le Patron d'Athènes, & Thésée institua en son honneur des jeux à l'imitation de ceux qu'avoit institués Hercule en l'honneur de Jupiter. Thésée étoit fils d'Æthra & de Neptune ou d'Egée.

† Déesse de la Vengeance, ou la Justice. Voyez les pensées de M. l'Abbé FRAGUIER sur les imprécations même injustes. Tom. V. de *l'Histoire de l'Acad. des Inscrip. & belles Lettres*, p. 23.

L'OFFICIER.

Nous étions près du rivage occupés du soin de ses coursiers, & nous fondions en larmes : car déja on nous avoit appris l'accablante nouvelle qu'Hippolyte ne reverroit plus ces bords, & qu'il s'en écartoit par l'ordre même d'un pere. Hippolyte arrive aussi-tôt vers nous, & confirme par ses larmes ce triste langage. Il traînoit à sa suite une foule innombrable de jeunes amis touchés de sa destinée. Il suspend enfin sa douleur. » Hé pourquoi, dit-il, déplorer mon » exil ? un pere l'ordonne, obéissons. » Qu'on attelle ces coursiers à mon » char ; il n'est plus de Trézène pour » moi. „ On accomplit ses ordres, on s'empresse, & soudain nous lui amenons son char préparé. D'abord * équippé en voyageur, il saisit les rênes attachées au siége ; puis élevant les mains au Ciel, » Jupiter, s'écrie-t-il, écrase-moi si je » suis coupable : mais quel que soit le » sort que tu me gardes, soit que je vive » ou que je meure, fais sentir à mon » pere, qu'il m'a puni sans que je l'aye » mérité. „ A l'instant il presse ses coursiers. Nous suivons le char, sans nous écarter beaucoup des rênes, & nous

* *Gr.* Botté.

prenons le chemin d'Argos & * d'Epidaure. A peine étions-nous entrés dans le déſert qu'un rivage s'offre à nos yeux vis-à-vis de cette Trézène † & près du Golphe Saronique. En ce lieu un bruit

* Epidaure, ville de Peloponnèſe dans l'Argolide ſur le Golphe Saronique, aujourd'hui d'Engia. Il y avoit un Temple célébre dédié à Eſculape Dieu de la Médecine.

† C'eſt que Trézène s'avance dans la mer, comme on le peut voir ſur les cartes. Comme pluſieurs perſonnes ſeront peut-être bien aiſes de comparer la narration de RACINE avec celle-ci, j'ai crû devoir la mettre ici en entier, plûtôt que les ſimples imitations, qu'on diſcernera aiſément.

Imitations de RACINE.

A peine nous ſortions des portes de Trézène,
Il étoit ſur ſon char. Ses gardes affligés
Imitoient ſon ſilence autour de lui rangés.
Il ſuivoit tout penſif le chemin de Mycènes ;
Sa main ſur ſes chevaux laiſſoit flotter les rênes.
Ces ſuperbes courſiers qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur ſi noble obéir à ſa voix,
L'œil morne maintenant & la tête baiſſée,
Sembloient ſe conformer à ſa triſte penſée.
Un effroyable cri ſorti du fonds des flots
Des airs en ce moment a troublé le repos,
Et du ſein de la terre une voix formidable
Répond en gémiſſant à ce cri redoutable.
Juſqu'au fond de nos cœurs notre ſang s'eſt glacé,
Des courſiers attentifs le crin s'eſt hériſſé.

épouvantable ſort tout-à-coup du ſein de la terre. Moins terrible eſt la voix même du Souverain des Dieux. Les chevaux dreſſent les crins & les oreilles.

Cependant ſur le dos de la plaine liquide
S'éleve à gros bouillons une montagne humide;
L'onde approche, ſe briſe, & vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un monſtre furieux.
Son front large eſt armé de cornes menaçantes,
Tout ſon corps eſt couvert d'écailles jauniſſantes,
Indomptable Taureau, Dragon impétueux,
Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux:
Ses longs mugiſſemens font trembler le rivage:
Le Ciel avec horreur voit ce monſtre ſauvage,
La terre s'en émeut, l'air en eſt infecté;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit & ſans s'armer d'un courage inutile
Dans le Temple voiſin chacun cherche un aſyle.
Hippolyte lui ſeul, digne fils d'un héros,
Arrête ſes courſiers, ſaiſit ſes javelots,
Pouſſe au monſtre, & d'un dard lancé d'une main ſûre
Il lui fait dans le flanc une large bleſſure.
De rage & de douleur le monſtre bondiſſant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugiſſant,
Se roule & leur préſente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de ſang & de fumée:
La frayeur les emporte, & ſourds à cette fois
Ils ne connoiſſent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuiſſans leur maître ſe conſume:
Ils rougiſſent le mors d'une ſanglante écume.
On dit qu'on a vû même en ce déſordre affreux
Un Dieu, qui d'aiguillons perçoit leur flanc poudreux.

Saisis d'une frayeur mêlée de curiosité nous cherchions la cause de ce bruit : mais notre incertitude a duré peu. Nous

A travers les rochers la peur les précipite :
L'essieu crie, & se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vû, Seigneur, j'ai vû votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris :
Il veut les rappeller, & sa voix les effraye :
Ils courent ; tout son corps n'est bientôt qu'une playe :
De nos cris douloureux la plaine retentit :
Leur fougue impétueuse enfin se rallentit :
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des Rois vos ayeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, & sa garde me suit :
De son généreux sang la trace nous conduit ;
Les rochers en sont teints : les ronces dégoutantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, & me tendant la main
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
Le Ciel, dit-il, *m'arrache une mourante vie ;*
Prends soin après ma mort de la triste Aricie,
Cher ami ; si mon pere un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour appaiser mon sang, & mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende... à ces mots ce héros expiré
Ne laisse dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet où des Dieux triomphe la colère,
Et que méconnoîtroit l'œil même de son pere.

tournous la vûe sur le rivage, & là nous voyons s'élever une vague si haute, qu'elle dérobe à nos yeux les rochers de Sciron, Corinthe, Epidaure, & le Temple d'Esculape. Elle s'enfle, touche le Ciel, & s'avance vers les bords, qu'elle couvre d'écume; là en se brisant elle créve comme un orage, & laisse sur le sable un monstre furieux. Taureau énorme dont les affreux mugissemens font retentir tous les lieux d'alentour; spectacle si effrayant, qu'il nous paroissoit au-dessus des regards humains. L'épouvante s'empare aussi-tôt des coursiers. Le jeune Prince habile dans l'art de conduire un char, saisit soudain les rênes, les tire à lui, comme un Pilote fait le timon, & panche son corps en arriere: mais les chevaux effrayés mordent leur frein, s'emportent, & ne connoissent plus, ni la main de leur maître, ni les rênes, ni le char. Quand il prenoit la route d'une plaine unie, le monstre se présentoit brusquement devant les chevaux qu'il forçoit de reculer en les remplissant d'effroi. S'ils tournoient vers les rochers, il se glissoit le long du char, pour précipiter leur course. Enfin les rouës heurtent contre le roc, le char se brise, & Hippolyte est renversé. On ne voit

voit plus qu'un débris confus de rayons & d'éclats. * Cependant ce malheureux Prince embarrassé dans les rênes, & lié d'une façon que je ne puis exprimer, étoit traîné à travers les rochers qui lui brisoient la tête, & déchiroient son corps. » Arrêtez, s'écrioit-il, d'un ton » de voix pitoyable, arrêtez, ô cour- » siers que j'ai nourris avec tant de soin, » reconnoissez votre maître, & ne de- » venez pas ses bourreaux. O funeste » imprécation de mon pere ! approchez, » vous autres, & secourez un fils inno- » cent. » Hélas, empressés à le faire, nous n'attendions pas ses cris. Mais nos pieds trop lents secondoient mal notre zèle. Enfin, débarrassé de ses liens, qu'un heureux hazard avoit rompus, Hippolyte reste étendu par terre, & respirant à peine. A l'instant les chevaux & le monstre ont disparu derriere les montagnes. Pour moi, Seigneur, qui vous fais ce triste récit, je vous suis dévoué, comme à mon maître, & comme à mon Roi; mais j'oserai le dire, la vertu & l'innocence d'Hippolyte me sont tellement connues, que quand toutes les femmes du monde se donneroient la mort,

* *Gr.* De l'essieu & des chevilles.

ainſi que Phédre ; quand elles rempliroient la forêt d'Ida de Lettres pareilles à la ſienne, je ne pourrois me perſuader qu'un tel fils pût être criminel.

LE CHŒUR.

Hélas, hélas. Voici un nouveau malheur qui met le comble à tous les autres. O deſtin inévitable !

THÉSÉE.

Je l'avouerai, ma haine pour un perfide m'a fait écouter ce récit avec quelque ſorte de ſatisfaction. Mais enfin je ſens que la piété envers les Dieux, & la tendreſſe pour un fils, tout coupable qu'il eſt, ſe réveillent dans mon cœur. Ainſi ſans joie & ſans douleur ſur cet événement, je demeure dans l'indifférence.

L'OFFICIER.

Dans l'indifférence ! que faire donc de cet infortuné Prince pour ſatisfaire votre courroux ? ah, Seigneur, croyez-moi, ceſſez de haïr un fils déja trop malheureux.

THÉSÉE.

Qu'on le tranſporte en ces lieux. Je veux le revoir encore, lui reprocher ſon crime, & achever de le convaincre par ſon ſupplice même. (*L'Officier s'en va.*)

SCENE III.

THÉSÉE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

C'eſt vous, Venus, qui rendez les hommes & les Dieux impitoyables; c'eſt vous, dis-je, & votre cruel fils. Ce Dieu aîlé parcourt en un inſtant la terre & les mers. Par-tout éblouiſſant, mais Tyran, il ſe plaît à dompter les cœurs, ſoit des hôtes des forêts, ſoit des habitans de la mer, ſoit de tout ce qui reſpire ſur la terre, & de la race humaine: car tel eſt le vaſte empire ſur qui Venus ſeule étend ſon pouvoir ſouverain.

SCENE IV.

Les mêmes, DIANE.

DIANE.

Fils d'Egée, prêtez l'oreille à la voix de Diane, qui daigne s'adreſſer à vous. Malheureux Théſée, quel plaiſir barbare goûtes-tu dans le trouble de ta maiſon? tu as fait mourir injuſtement ton fils. Ton épouſe t'a ſéduit par des diſcours ambigus, & ton malheur eſt certain. Pere inexorable, que ne peux-tu cacher

ta honte dans les enfers, ou changé en oiſeau te dérober à la vûe de ces lieux, qui crient vengeance contre toi. Non, il ne t'eſt plus permis d'habiter avec les hommes juſtes. Ecoute-moi ; je vais te faire voir le nœud de ton infortune, & quoique ce ſoit ſans fruit, j'aurai du moins l'avantage de t'accabler de regret. Approche donc, que je te faſſe connoître d'un côté l'innocence d'un fils, & la vertu qu'il emporte au tombeau ; de l'autre, les fureurs & les combats de Phédre. Oui, la Reine, victime d'une Déeſſe ennemie de Diane, & de quiconque a les mœurs pures, ſentit malgré elle les étincelles d'une coupable flamme. Elle arma ſa raiſon contre l'amour. Sa Confidente a conduit le reſte à ſon inſçû. Dépoſitaire du ſecret de Phédre, elle va trouver Hippolyte, l'engage au ſilence par ſerment, & lui découvre ces déteſtables feux. Ce Prince frémit à ce diſcours ; & ſa vertu, loin d'être ternie, a porté le ſcrupule, lors même que tu prononçois l'arrêt de ſa mort, juſqu'à reſpecter la foi d'un ſerment ſurpris. Pour Phédre, la crainte de voir ſon ſecret trahi, lui a dicté cet horrible ſtratagême, & ces lettres pleines d'impoſtures, qui ont perdu ton

fils, & que tu as malheureuſement crues.

THÉSÉE.

Ah Ciel!

DIANE.

Ce diſcours te déſeſpère : mais écoute mes réproches juſqu'au bout, & meurs de dépit. Tu ſçais que ton pere Neptune t'avoit accordé l'accompliſſement de trois imprécations. Miſérable, celle qui devoit tomber ſur un ennemi a eû pour objet & pour victime un fils innocent. Ce n'étoit pas pour cet uſage que le trop favorable Neptune te prévenoit de ſes faveurs. Pour prix de ſes bienfaits tu as offenſé ton bienfaiteur & Diane, toi qui as dédaigné le ſecours des Oracles, & qui loin de laiſſer du moins au tems le ſoin d'éclaircir tes ſoupçons, as précipité ta vengeance, & lancé d'inévitables imprécations, dont la mort de ton fils eſt le fruit.

THÉSÉE.

Déeſſe, donnez-moi la mort.

DIANE.

Ton crime eſt indigne de grace ; toutefois il en eſt tems encore, tu peux en obtenir le pardon : car hélas, il faut en convenir, c'eſt Venus dont la colère a ourdi cette fatale trâme, & telle eſt la loi établie parmi nous ; par une com-

plaisance mutuelle un Dieu ne s'oppose point aux desseins d'un autre. Sans le respect dû au Pere des Dieux, sçache que je n'aurois pas vû mourir impunément le plus cher de mes adorateurs. Ainsi, Thésée, l'ignorance diminue votre forfait; la feinte lettre d'une épouse qui meurt pour perdre Hippolyte a pû séduire votre esprit; enfin tous ces maux retombent sur vous. Croyez-moi, ma douleur n'est pas moindre; les Dieux prompts à exterminer les méchans & leur race, ne se plaisent point à faire périr les justes.

LE CHŒUR.

Voici ce déplorable Prince qu'on amène. Que sont devenus ses charmes! ses blonds cheveux sont défigurés, & son corps est ensanglanté. O double calamité! ô malheureuse maison, je reconnois à ces traits la main divine qui t'a porté de si funestes coups.

SCENE V.

Les mêmes, HIPPOLYTE, suite.

HIPPOLYTE.

O douleur! ô tourment! Ciel! je meurs cruellement déchiré, & par ordre d'un pere. C'en est fait. Ah!... quel-

les pointes aiguës me percent la tête ! quelles convulsions m'agitent ! aye. N'allons pas plus avant. Qu'on me laisse jouir d'un peu de repos. (*On l'étend sur un lit.*) O char, ô coursiers, que j'avois moi-même élevés & nourris de ma main, voilà le prix de mes soins, vous me donnez la mort... (*à sa suite*) au nom des Dieux, vous autres, prenez garde de renouveller mes blessures. N'augmentez pas mon supplice par vos cruels secours. Ah ! quelle main vient de me toucher ? qu'on me léve lentement ; qu'on m'ôte de la présence d'un pere dont l'erreur m'a perdu. O Jupiter, vous le voyez, cet Hippolyte si distingué par sa piété & son innocence se voit réservé à une mort certaine ! que lui a donc servi d'être humain & vertueux ? aye. Mes maux s'aigrissent de nouveau. Laissez-moi ; je ne veux d'autre secours que la mort... ah, que vous me faites souffrir ! qui me donnera un fer pour me percer ! que ne puis-je couper la trâme de mes tristes jours ! malheureuse imprécation ! ô crimes de mes peres, qui ont trempé leurs mains dans le sang ! les supplices qui leur étoient dûs n'ont pas tardé à se réunir sur un malheureux : mais pourquoi sur un innocent ? ah

Dieux, que ferai-je ? comment me délivrerai-je d'un tourment dont la violence passe jusqu'à mon esprit ? nuit éternelle, doux sommeil de la mort, viens promptement terminer mes douleurs.

DIANE.

Misérable Hippolyte, en quel état je te revois ? ta vertu trop généreuse t'a perdu.

HIPPOLYTE.

Quelle odeur céleste se fait sentir en ces lieux ? elle réjouit mon cœur, tout mourant que je suis. Mon corps même en est soulagé. N'est-ce point la divine Diane que j'entends ?

DIANE.

C'est elle, oui, c'est la Déesse que tu chéris, trop infortuné Prince.

HIPPOLYTE.

O ma Souveraine, voyez quel est mon malheur.

DIANE.

Je ne le vois que trop ; & malheureuse d'être immortelle, je gémis de ne pouvoir verser des larmes sur ton sort.

HIPPOLYTE.

Le ministre & le compagnon de vos doux amusemens n'est plus.

DIANE.

Hélas, il est trop vrai, puisque vous mourez.

HIPPOLYTE.

Vous ne le verrez plus dompter les courſiers, ni parer vos autels.

DIANE.

Triſte effet des intrigues de l'impitoyable Venus !

HIPPOLYTE.

Hélas, à quels traits j'ai connu enfin la cruelle Déeſſe qui me perd !

DIANE.

Elle s'eſt crue dédaignée. La pureté de votre cœur a bleſſé ſa fierté.

HIPPOLYTE.

C'eſt donc elle qui s'eſt immolé trois victimes en un jour !

DIANE.

Elle n'a épargné ni votre pere, ni Phédre, ni vous.

HIPPOLYTE.

Je ſuis donc réduit encore à pleurer le malheur d'un pere !

DIANE.

C'eſt Venus qui l'a trompé.

HIPPOLYTE.

O pere infortuné !

THÉSÉE.

Je ſuis perdu, mon fils. La vie m'eſt inſupportable.

HIPPOLYTE.

Je plains votre erreur beaucoup plus que ma mort.

THÉSÉE.

Que n'ai-je ſubi moi-même la deſtinée que je te réſervois !

HIPPOLYTE.

Funeſte faveur de votre pere Neptune !

THÉSÉE.

Inſenſé, c'eſt moi qui l'ai demandée !

HIPPOLYTE.

Que voulez-vous ? la colère vous tranſportoit. Je n'en aurois pas moins été puni.

THÉSÉE.

Ah, j'étois privé de ma raiſon. Les Dieux m'en avoient ravi l'uſage.

HIPPOLYTE.

Que n'eſt-il permis aux mortels de faire à leur tour des imprécations contre les Dieux !

DIANE.

Arrêtez, Hippolyte ; votre piété vous coûte la vie : mais vous ne mourrez pas ſans vengeance, & la colère de Venus ne demeurera pas impunie. Cette main ſçaura percer de traits le cœur de * ſon

* Elle entend Adonis, que Venus aimoit.

favori. J'ordonne qu'en récompense de votre vertu malheureuse, Trézène vous comble d'honneurs. * On verra longtems les jeunes filles, avant que de sacrifier à l'hymen, porter sur votre tombeau leur chevelure coupée, & le tribut de leurs larmes. Vous serez le sujet éternel de leurs agréables chansons; & l'amour de Phédre, dont vous êtes la victime, ne sera jamais oublié dans les siécles futurs. Pour vous, Thésée, embrassez un fils expirant. Car c'est malgré vous que vous l'avez condamné. † Peut-on n'être pas criminel quand les Dieux permettent le crime? aimez votre pere, Hip-

Il étoit fils de Cyniras Roi de Chypre, qui avoit eu un commerce incestueux avec sa fille Myrrha.

* Ceci fait allusion aux coutumes & aux cérémonies de l'ancienne Gréce. L'on en trouvera plusieurs autres, à mesure que l'on avancera. Ces allusions rendoient les Tragédies anciennes plus intéressantes aux spectateurs qui voyoient avec plaisir l'origine de leurs fêtes, de leurs cérémonies, & de leurs usages. Mais ce ne sont plus des traits intéressans pour nous.

† Maxime conforme aux sentimens des Anciens sur la fatalité. Elle montre bien que leur morale si saine quelquefois n'étoit pourtant pas aussi pure que le prétend le P. THOMASSIN.

polyte, c'eſt moi qui vous l'ordonne. Votre deſtinée va finir. Adieu, je me retire. * Il ne m'eſt pas permis de ſouiller mes regards de la vûe d'un mort, ou d'être témoin des derniers ſoupirs d'un mourant. Le terme fatal approche pour vous. Adieu.

HIPPOLYTE.

Recevez mes adieux, chaſte Diane; ſoyez toujours heureuſe, & conſolez-vous de mon trépas. J'oublie que mon pere m'a condamné, puiſque vous l'ordonnez. J'ai toujours trop déféré à vos ordres, pour n'y pas ſouſcrire encore ſur ce point.

SCENE VI.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, LE CHŒUR, ſuite.

HIPPOLYTE.

Les ténébres de la mort s'élévent déja ſur mes yeux; recevez-moi entre vos bras, ô mon pere, & ſoutenez-moi.

* On remarquera encore plus d'une fois cette ſuperſtition antique. C'étoit ſe ſouiller que d'approcher des vivans & des morts. On voiloit même les premiers pour ne les pas voir expirer.

THÉSÉE.

Ah, mon fils, mon cher fils, que décidez-vous de votre malheureux pere ?

HIPPOLYTE.

J'expire, & déja je vois s'ouvrir les portes des enfers.

THÉSÉE.

* Me laisserez-vous en mourant le cœur souillé d'un forfait ?

HIPPOLYTE.

Non : je vous absous de ma mort.

THÉSÉE.

Quoi ? vous avez la générosité de me délivrer d'un crime si affreux ?

HIPPOLYTE.

J'en jure par Diane.

THÉSÉE.

O fils trop généreux d'un pere trop criminel !

HIPPOLYTE.

Adieu, mon cher pere, pour la derniere fois, adieu.

THÉSÉE.

O vertu ! ô tendresse !

* Les Payens de l'antiquité se croyoient exposés aux traits de Nemesis, c'est-à-dire, de la Déesse vengeresse du crime, si l'innocent qu'ils avoient opprimé ne les délivroit du forfait & de la peine dûe au forfait, en leur pardonnant.

HIPPOLYTE.

Priez les Dieux qu'ils vous donnent des fils qui me reſſemblent.

THÉSÉE.

Ah, ne m'abandonnez pas. Vivez, Hippolyte, vivez.

HIPPOLYTE.

Ce que j'ai de vie & de force me quitte. J'expire, ô mon pere, * voilez-moi promptement la tête.

THÉSÉE.

O Athènes, ô peuples de Pallas, quel Prince vous perdez! ô pere encore plus à plaindre!... ah cruelle Venus, que le ſouvenir de ta vengeance demeurera profondément gravé dans mon cœur!

LE CHŒUR.

Quel deuil inopiné pour les peuples! que de larmes vont couler! non, il n'eſt point de cœur inſenſible à la mort d'un Prince qui mérite d'être pleuré.

* Suivant l'uſage dont on vient de parler ci-deſſus.

RÉFLEXIONS SUR L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE, ET SUR LA PHÉDRE DE RACINE.

MONSIEUR Racine dans sa Phédre a pris une route un peu différente d'Euripide. Car, 1°. Pour amener l'épisode ou l'action subalterne, si fort à la mode sur notre Théâtre, & dont il semble ne pouvoir plus se passer, ce grand Poëte déguise presqu'entierement Hippolyte, & loin de le supposer Philosophe & insensible aux traits de l'amour, comme il l'étoit, il le fait amoureux, & amoureux d'Aricie fille de ce Pallas, que Thésée avoit fait mourir par politique ; ce qui sert véritablement à donner une nouvelle activité à la pas-

sion de la Reine, qui découvre avec un mouvement jaloux qu'elle a une rivale.

2°. Il met sur le compte de la confidente de Phédre le dessein d'accuser Hippolyte. Cela lui a paru trop bas pour une Princesse, suivant nos manieres;

Act. III. Sc. III. Moi, *dit-elle*, que j'ose opprimer & noircir
l'innocence !

Cependant la chose revient presqu'au même, puisque chez lui Phédre permet & autorise dans l'esprit de Thésée cette horrible accusation.

Ibid. Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à
toi ;
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien
pour moi.

Et cela sur le principe d'Oënone sa confidente.

Ibid. Le sang innocent dût-il être versé ;
Que ne demande point notre honneur menacé ?
C'est un thrésor trop cher pour oser le commettre :
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y
soumettre,
Madame, & pour sauver notre honneur
combattu,
Il faut immoler tout, & même la vertu.

Il s'enſuit ſeulement qu'Euripide fait agir Phédre, moins en Princeſſe qu'en femme, & que Racine ſauve les dehors de l'une, ſans diminuer beaucoup la noirceur de l'autre.

Du reſte il convient, & il eſt vrai, qu'il a emprunté d'Euripide les plus grands traits dont il a orné la plus brillante de ſes piéces. On le reconnoîtra aſſez par la comparaiſon. On trouvera même qu'il n'a pas porté l'imitation auſſi loin qu'il le pouvoit, ſur-tout quant au déſordre de Phédre, qui n'oſe dire ſon ſecret, & qui veut pourtant qu'on le devine. Le fil qu'il a ſuivi l'a encore contraint de négliger d'autres beautés que le Poëte Grec a ſçû mettre en œuvre avec beaucoup d'art, comme ſont les regrets que Théſée témoigne à la mort de Phédre, & la Scène d'Hippolyte mourant.

Je ſçai que cette peinture exacte de la nature qui va juſqu'à mettre ſous les yeux des ſpectateurs une Princeſſe morte, & un Prince défiguré par des bleſſures, ne ſeroit pas de notre goût. Auſſi n'ai-je garde de blâmer Racine, qui a dû ſe conformer à nos idées: mais enfin, je le répéte, & l'on ne ſçauroit trop le répéter, il faut ſe tranſporter à Athè-

nes, & oublier les mœurs & la maniere de penſer de Paris, ſi l'on veut faire juſtice aux Anciens.

Une choſe bien ſinguliere, c'eſt que la Tragédie d'Euripide & celle de Racine roulent entierement ſur un point un peu délicat, & qui a paru à bien des perſonnes éclairées, être un fonds tout-à-fait défectueux, & même d'une conſéquence dangereuſe pour les mœurs: mais d'un autre côté cet article ſi ſcabreux, ce défaut, s'il faut l'appeller ainſi, fait l'ame de l'une & de l'autre piéce, & il y produit tellement ce trouble intéreſſant, & cette agitation majeſtueuſe de la Tragédie, qu'on ne peut s'empêcher de lui faire grace. Quoique j'aye tâché d'en démêler la raiſon au ſujet de l'Oëdipe, où l'objection a également lieu, je crois devoir ajuſter plus au long ma réponſe à la Tragédie de Phédre & d'Hippolyte, pour juſtifier les applaudiſſemens de la Gréce & de la France. Voici donc la queſtion.

Comment préſenter de ſang froid à des hommes raiſonnables, à plus forte raiſon à des chrétiens, une perſonne agitée malgré elle d'un amour non-ſeulement involontaire, mais qui n'eſt qu'un pur effet de la colère des Dieux? cela

ne paroît-il pas choquer en même tems, & la Divinité devenue auteur du crime, & la probité humaine qu'on force en quelque sorte à devenir criminelle? A cela Racine, loin de répondre directement, se contente de faire observer que c'est en ce tour que consiste la beauté de son sujet, & sa conformité aux régles d'Aristote. » Ce sujet a, dit-il, » toutes les qualités qu'Aristote demande dans le héros de la Tragédie, & » qui sont propres à exciter la compassion & la terreur. En effet Phédre » n'est, ni tout-à-fait coupable, ni tout-» à-fait innocente. Elle est engagée par » sa destinée & par la colère des Dieux » dans une passion illégitime, dont elle » a horreur toute la premiere. Elle fait » tous ses efforts pour la surmonter: elle » aime mieux se laisser mourir que de la » déclarer à personne, & lorsqu'elle est » forcée de la découvrir, elle en parle » avec une confusion qui fait bien voir » que son crime est plûtôt une punition » des Dieux, qu'un mouvement de sa » volonté. Préface de Phédre.

On voit par ces paroles de Racine, que la difficulté subsiste toujours: car enfin cette punition convient-elle, & aux Dieux qui la procurent, & à la per-

ſonne vertueuſe qui en eſt l'innocente victime ? on pourroit dire avec Stiblinus, que tout ceci chez les Anciens mêmes n'étoit qu'une fable allégorique, pour nous montrer que l'oiſiveté & la molleſſe figurées par Venus ſont la cauſe des honteux égaremens des hommes ; mais après tout, l'allégorie péche toujours en elle-même faute de vraiſemblance ; & c'eſt à cette enveloppe que les ſpectateurs s'arrêtent, comme le lecteur dans les fables d'Eſope s'arrête à l'image, auſſi-bien qu'à la vérité qu'elle cache.

Je crois donc qu'il eſt néceſſaire de convenir que le ſyſtême fabuleux des Anciens admettoit dans leurs Dieux de véritables indécences, pour favoriſer leurs propres penchans, & qu'il faiſoit un accord monſtrueux d'une ſorte de fatalité inconcevable, avec un uſage tel quel de la droite raiſon, enſorte que ſuivant cette double idée, Phédre leur paroiſſoit coupable & malheureuſe ; malheureuſe de ſe voir la proie de Venus, coupable d'écouter, ou du moins d'avouer une paſſion qu'elle ne devoit ſonger qu'à éteindre, puiſque la Divinité qui la forçoit d'aimer, ne la forçoit pas, quoi qu'en diſe Racine, de céder à cet

amour, ni de se deshonorer par un aveu qui la rendoit plus criminelle.

Or dans les sujets fabuleux, tels que celui-ci, où les Dieux jouent leur rôle (ainsi que dans les fables d'Esope, où les bêtes parlent & agissent comme animaux raisonnables,) le lecteur, sans examiner si les Anciens ont bien ou mal pensé, entre naturellement dans tout le système de la fable qu'il suppose établi. Quelque défectueux, quelque ridicule qu'il lui paroisse, il s'y prête plus aisément encore qu'aux mœurs étrangères; & le bon sens le veut ainsi, parce que la fable est plus connue que certains usages étrangers. S'aviseroit-on en effet de trouver mauvais qu'un peintre représentât Hippolyte traîné sur la poussiere à la vûe du monstre qui a effrayé ses coursiers? non; ce monstre tout imaginaire qu'il est, ne blesse point les yeux, & la fable est aussi indifférente à la peinture que l'histoire. L'histoire même, si elle est peu connue, trouve moins de créance que la fable. Ainsi l'on seroit peut-être choqué qu'un peintre peignît Hippolyte au milieu des Philosophes de son tems, plûtôt que parmi une troupe de chasseurs, parce que ce jeune Prince est moins connu en qualité de

Philoſophe, qu'en qualité de chaſſeur.

Sur ce principe, qui me ſemble vrai, je ne ſuis pas ſurpris de l'impreſſion étonnante que Phédre a faite ſur les eſprits de tous les tems, auſſi-bien qu'Oëdipe, & je ne vois pas que cela puiſſe tirer à conſéquence pour la morale & la vertu, puiſqu'après tout Oëdipe & Phédre ſont punis, & de leurs fautes véritables, & de leurs crimes involontaires; outre que le ſpectateur qui s'accommode à la fable pour le ſpectacle, n'eſt pas aſſez peu ſenſé pour en faire la régle de ſes penſées & de ſa conduite. Il faut même que les critiques de Phédre & d'Oëdipe ayent fait un effort d'eſprit pour trouver à redire qu'on adoptât un ſyſtême, qui tout faux qu'il eſt, a été reçû dans l'antiquité, & d'où réſultent de ſi grandes beautés.

On ſçait bien que ces deux perſonnages devroient parler & agir autrement, s'ils étoient chrétiens : mais ce n'eſt pas la queſtion. Il eſt naturel d'aimer à les voir tels qu'ils ont été ; & pour n'y pas prendre plaiſir, il faut recourir à ſes réflexions, & vouloir rapprocher les mœurs antiques des nôtres; choſe qui fait le malheur des Tragiques Grecs, que l'on condamne ſouvent avec auſſi

peu de raiſon, qu'ils en auroient à nous condamner ſur le même pied s'ils revenoient au monde. Voilà, ſi je ne me trompe, le dénouement de la difficulté propoſée, dénouement conforme au principe ſi ſimple que j'ai tâché d'établir, à ſçavoir qu'il faut, pour juger ſainement des ouvrages anciens & modernes, enviſager la nature telle que les auteurs l'ont peinte, c'eſt-à-dire, avec les appanages acceſſoires des idées & des manieres de leur ſiécle, bonnes ou mauvaiſes, il n'importe.

On a dû trouver encore dans Euripide une difficulté indépendante des mœurs, & que M. Racine a prévenue avec ſoin; c'eſt qu'on ne ſçait ce que devient la Confidente de Phédre après qu'elle a été chaſſée honteuſement de la préſence de ſa Souveraine. Il eſt croyable qu'elle s'exile ou ſe tue; mais le Poëte n'en dit mot, & il ne vient pas même à l'eſprit de Théſée, quoique très-inquiet ſur la cauſe qui a porté ſon épouſe à ſe donner la mort, d'interroger cette Confidente, ou de demander du moins ce qu'elle eſt devenue. Il ſe contente d'une interrogation vague; & ſur le ſilence glaçant de ſa maiſon réunie autour de lui, il dit, *quoi, perſonne ne répond?* Sc. IV. Act. IV.

c'est donc en vain que je rassemble dans mon Palais tant de personnes dévouées à mon service ! puis il en revient aux regrets, sans songer à la Confidente, qui devoit être au fait plus qu'aucun autre. Cela a bien l'air d'un défaut, à moins qu'on ne dise, qu'en effet on voit assez que cette femme éperdue & frappée de sa disgrace, comme d'un coup de foudre, s'est éclipsée ou s'est tuée, surtout après ces effrayantes paroles de Phédre, *tais-toi, j'ai trop écouté tes perfides conseils; j'en suis la victime, garde-toi de reparoître à mes yeux, songe à ta destinée, j'aurai soin de la mienne.* La chose est d'autant plus naturelle, que c'est sur un pareil adieu, que M. Racine suppose qu'Oënone désespérée s'est précipitée dans la mer.

Sc. IV. Acte III.

Scène dern. Act. IV.

Je ne t'écoute plus, va-t-en monstre exécrable,
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste Ciel dignement te payer, &c.

Après tout un petit mot dans la piéce d'Euripide n'auroit rien gâté pour lever ce scrupule qui paroît fondé.

On ne doit pas être plus content du prologue

prologue de Venus, qui prévient la plûpart des principaux événemens. C'eſt le défaut perpétuel d'Euripide, que Sophocle a ſoigneuſement évité.

Ariſtophane l'a fait ſentir dans ſes Grenouilles.

Il y a peut-être outre cela quelque choſe à redire au Chœur, qui promet à Phédre un ſecret coupable, & qui laiſſe mourir Hippolyte faute de révéler la vérité. Il eſt vrai que ce Chœur eſt compoſé de femmes attachées aux intérêts de la Reine, & engagées au ſilence par un ſerment. Auſſi cela ne peut-il s'excuſer que ſur la délicateſſe ſcrupuleuſe des Grecs à l'égard des ſermens mêmes téméraires; & Hippolyte en eſt une grande preuve, lui qui aime mieux mourir que de violer un ſerment ſorti de ſa bouche par ſurpriſe, & prononcé ſans raiſon. Euripide lui-même, au ſujet de cette Tragédie, n'éprouva que trop cette délicateſſe de ſes ſpectateurs, puiſqu'on voulut, dit * Ariſtote, & après lui † Cicéron, lui ſuſciter une affaire très-ſérieuſe ſur ce vers de ſon Hippolyte,

Ma langue a prononcé le ſerment : mais
mon cœur l'a déſavoué.

Act. III. Sc. II.

* ARIST. *Reth. l. 3. c. 15.*
† CICER. *de off. l. 3. §. 29.*

quoique ce même Hippolyte meure plûtôt que de manquer à ce ſerment. Ce n'eſt pas que dans la pratique les Grecs en fuſſent plus religieux obſervateurs de leur parole. On ſçait que la foi Grecque a paſſé en proverbe ; mais leur morale étoit ſévère, ſi leurs mœurs ne l'étoient pas, & c'eſt aſſez le train des hommes dans tous les lieux & dans tous les tems.

Autre défaut apparent ou réel du Chœur, ou plûtôt de Phédre par rapport au Chœur. Comment cette Princeſſe, qui marque tant de répugnance à faire l'aveu de ſa flamme à une Confidente qui l'a élevée, peut-elle ſe déterminer à rendre dépoſitaire d'un ſecret ſi délicat, une troupe de femmes qui devoient lui être plus étrangères que ſa Confidente, & devant qui elle avoit rougi elle-même de laiſſer entrevoir quelques ſignes obſcurs de ſa paſſion? vaincue par les importunités de ſa nourrice, & prête à mettre en plein jour *l'affreuſe vérité*, comme parle Racine, ne pouvoit-elle pas, ne devoit-elle pas même écarter des témoins incommodes, peut-être malveillans & indiſcrets, (c'étoient des femmes, & elles ne s'épargnent guère,) des témoins en un mot qui pouvoient plus lui nuire

que lui servir, & tout au moins inutiles à ses desseins?

On peut répondre qu'il n'est pas surprenant à ceux qui étudient le cœur humain, qu'une telle passion, qui ne connoît ni prudence, ni bornes, fasse une action imprudente sans en considérer les dangereuses suites: que Phédre, qui a lutté si long-tems contre elle-même, doit assez naturellement céder à la curiosité peu suspecte des femmes de sa Cour qui plaignent ses maux, aussi-bien qu'aux priéres importunes de sa Confidente: que son secret semblable à un pesant fardeau lui échappe plûtôt qu'elle ne le dit; qu'enfin le trouble où elle est l'empêche de voir qu'elle peut se perdre en parlant, même à des personnes engagées au secret par leur devoir. Bien plus, elle a épuisé, comme elle le dit expressément, tous les moyens d'étouffer son amour: sa longue résistance, & son silence obstiné lui ont, dit-elle, peu réussi. Elle ne voit de ressource pour sauver son honneur & sa vertu, que le trépas auquel elle s'est déja condamnée. Il s'agit de justifier cet attentat sur ses jours dont on lui demande compte par tendresse pour elle. Le parti qu'elle a pris de se laisser mourir lui paroît si glorieux, qu'elle ne fait point

difficulté d'en avouer le motif, & de publier à ce prix un involontaire amour, qu'elle veut punir par une mort volontaire. Son secret déclaré dans ces circonstances, la rend dès-lors plus estimable aux yeux de celles qui l'écoutent, comme sa Confidente le lui avoit prédit. Enfin elle se met, en le déclarant, dans la nécessité de mourir, & de mourir vertueuse : raisons plus spécieuses que solides, j'en conviens ; mais ce sont justement celles que la passion long-tems combattue adopte d'autant plus aisément, qu'elle cherche à tromper la vertu, & que la vertu elle-même se lasse d'être seule témoin de ses combats.

Si ces excuses, quoique puisées du fonds même d'Euripide, paroissent trop tirées & ne satisfont pas les critiques du Théâtre ancien, ils conviendront au moins que par-là le Poëte a diminué avec assez d'adresse le défaut presque inséparable des Chœurs, dont la présence éternelle produit un spectacle toujours beau, souvent nécessaire, mais quelquefois embarrassant pour les acteurs principaux. On voit bien qu'Euripide a voulu sauver ce défaut, & conserver le Chœur : car si ce personnage, à plusieurs têtes, avoit ignoré l'amour de Phédre, il auroit été

muet & sans action. Il devenoit inutile, & privoit la Scène d'un de ses plus beaux ornemens.

Il peut se trouver encore quelques autres difficultés, d'autres défauts si l'on veut ; mais outre qu'ils sont plus légers, les partisans outrés des Anciens ne conviendront pas qu'il y en ait, & ceux qui se déclarent trop par inclination pour les Modernes, remarqueront assez ce qu'il y a de répréhensible. Je prie seulement les uns & les autres de relire à ce sujet la Phédre de M. Racine. Si elle y gagne dans leur esprit, j'ose dire que ce ne sera pas tout-à-fait au préjudice de son modéle, puisque l'inventeur a toujours une bonne part à la gloire de celui qui perfectionne après lui.

Comme Séneque a traité aussi le même sujet en latin, peut-être ne sera-t-on pas fâché de voir d'un coup d'œil sa maniere d'y procéder ; & l'on remarquera que Racine, sans en dire un seul mot, dans sa préface, (ce qui me surprend,) a puisé dans ce Poëte plusieurs belles choses qu'il a sçû rendre encore plus belles, & entr'autres un grand morceau qu'il s'est presque contenté de traduire. Quant au reste, il l'a laissé pour ce qu'il vaut, & il a eû raison.

RÉFLEXIONS

SUR

L'HIPPOLYTE DE SENEQUE.

LE premier Acte de Séneque contient trois Scènes. Hippolyte suivi de quantité de chasseurs ouvre le Théâtre, & fait le personnage de chasseur en chef: car il distribue ses troupes comme un général d'armée, en leur assignant leurs postes d'une façon tout-à-fait géographique, après quoi il va lui-même prendre le sien. Phédre survient avec sa Confidente, sans qu'on sçache pourquoi. Cette Reine bien différente de celle d'Euripide, commence par exhaler sa passion pour Hippolyte avec la derniere fureur, de maniere que c'est Euripide & Racine renversés. Chez ceux-ci Phédre est dans un embarras continuel, causé par le combat du devoir & d'un amour involontaire, tandis que sa Confidente, qui la voit dessécher & mourir d'un mal qu'elle ignore, fait tous ses efforts pour découvrir ce secret,

que la Reine laisse à la fin surprendre. Dans Séneque c'est tout le contraire : Phédre est une emportée qui veut suivre Hippolyte par mer & par terre, dût-elle en être rebutée, dussent son pere & son époux le sçavoir & l'en punir : pour la Confidente c'est une vraye douégne, une prude par crainte plûtôt que par vertu. Celle-ci tâche de ramener sa maîtresse au devoir par les plus fortes raisons ; celle-là s'obstine à fouler tout aux pieds, bienséance, pudeur, crainte même. Elle céde toutefois & rappelle enfin sa raison. Sur quoi ? sur les avis sensés de sa Confidente ? point du tout : mais sur une simple priere, & cela sans laisser le moindre intervalle entre des emportemens forcenés, & l'usage subit de sa raison. Elle se détermine à mourir. Mais la Confidente effrayée de cette résolution, épouse à son tour, & dans le moment, les premiers sentimens de la Reine, jusqu'à lui promettre qu'elle ira fléchir Hippolyte, à condition que Phédre consentira de vivre. Cette route, comme on voit, est bien différente de celle de M. Racine, & plus encore de celle qu'a prise Euripide. Le premier ménage toujours la pudeur de Phédre jusques dans ses écarts, & la rappelle sans cesse

à la vertu. Le second noue tellement l'intrigue de la Confidente, qu'elle ne parle à Hippolyte de la passion de Phédre, qu'à l'insçû de cette Princesse, & contre sa défense expresse.

Le Chœur de Séneque ensuite de tout ce bel entretien dont il avoit été témoin, s'amuse à ennuyer le spectateur en fort beaux vers sur la puissance de l'amour, & comme il voit revenir la vieille Confidente au second Acte, il lui demande tranquillement comment tout se passe, sans s'intéresser autrement à toute l'action. La Confidente répond que Phédre est bien malade. On ouvre le Palais & elle paroît à sa toilette, où elle s'habille en Amazône en parlant toilette & parures à la façon de Séneque. La Suivante, après avoir invoqué Diane, voit paroître Hippolyte, & s'enhardit à lui faire sa harangue telle à-peu-près que celle de Linco au Pastor Fido,

* Deh, lascia hormai le selve,
Folle Garzon, lascia le fere, ed ama.

† *Urbem frequenta, civium cœtus cole.*

Quittez, quittez le séjour des forêts, &

* *Il Past. fido Atto I. Sc. I.*
† Senec. *Hip. Act. II.*

livrez-vous aux amuſemens des villes. Le Prince Philoſophe, qui ne ſçait pas encore où la Vieille en veut venir, lui débite une grande morale pour relever les avantages de la campagne ſur le tumulte des villes, morale perdue; il conclut enfin par une violente ſatyre des femmes, ce qui donne lieu à la Confidente de juſtifier ſon ſexe, & au Prince de redoubler ſes traits de ſatyre. Enfin Phédre arrive, & fait elle-même à Hippolyte ſa déclaration d'amour, qu'on peut lire dans Racine, puiſque c'eſt préciſément la même. Ce morceau eſt aſſurément très-bien imaginé. Auſſi le Poëte François n'a-t-il pas manqué d'imiter exactement toute la conduite de cette Scène, & d'en traduire une partie, ſurtout depuis cet endroit,

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur.

Regni tenacis Dominus & tacitæ ſtygis
Nullam relictos fecit ad ſuperos viam, &c.

juſqu'à cet autre,

Magne Regnator Deûm, &c.

Dieux, qu'eſt-ce que j'entends? Madame,
oubliez-vous
Que Théſée eſt mon pere, & qu'il eſt votre
époux?

Sans compter l'offre que fait la Reine à Hippolyte de ſon ſceptre & de ſes Etats; trait inimitable dont M. Racine a formé une Scène entiere, à ſçavoir la premiere de l'Acte III. où Phédre dit,

Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
Oenone: fais briller la couronne à ſes yeux,
Qu'il mette ſur ſon front le ſacré diadéme:
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-
même, *&c.*

Pour revenir à Séneque, Hippolyte en fuyant laiſſe ſon épée entre les mains de Phédre, qui veut s'en percer, (choſe contre les mœurs des Grecs, qui n'étoient armés qu'en voyage ou à la guerre,) & la Confidente en prend occaſion d'engager Phédre à ſe tirer d'intrigue, en accuſant le Prince. Le Chœur ferme cet Acte par des louanges aſſez froides, des graces & du procédé d'Hippolyte.

Théſée arrive à l'Acte troiſiéme, & ſe félicite d'être échappé des enfers. Racine a bien profité de ce voyage fa-

buleux au royaume de Pluton. La Confidente de Phédre accourt toute éperdue pour annoncer au Roi que son épouse veut se donner la mort. *Quoi*, dit Théſée, *son époux revient, & elle veut mourir ! c'eſt cela même*, (répond-t-on,) *qui accélère ſa mort.* Réponſe aſſez ſinguliere, comme l'on voit. Le Palais s'ouvre incontinent, & la Reine paroît une épée à la main dans l'attitude d'une femme déſeſpérée. Elle demande à ſon époux la permiſſion de mourir : il la refuſe. Elle perſiſte à cacher la cauſe de ſon déſeſpoir. Mais Théſée veut extorquer par les tourmens la vérité de la bouche de la Suivante ; ce qui détermine Phédre à parler & à dire ces propres mots, que Racine attribue également à Euripide & à Séneque, (quoiqu'ils ne ſoient que dans le dernier,) *vim corpus tulit.* Euripide en a uſé bien autrement, & Racine encore mieux, eû égard à nos mœurs. Celui-ci a épargné à Théſée la honte de ſe voir dehonoré ; & celui-là par le moyen d'une lettre ſuppoſée, dont même on ne ſçait pas nettement les termes, ménage au moins en partie l'honneur de ce héros : mais Séneque le fait rougir aux yeux des ſpectateurs par une impoſture qui paſſe pour

une confeſſion en face, & qui certainement n'a pas dû être plus du goût des Romains que du nôtre. Il me ſouvient qu'on a vivement critiqué autrefois dans le Roman de la Princeſſe de Cléves un aveu bien différent qu'elle fait à ſon époux ; c'eſt d'avoir eû à prévenir plûtôt qu'à étouffer des ſoupirs qui n'auroient pas été pour lui.

Théſée étonné, (comme on peut croire,) veut ſçavoir quel eſt celui qui l'a outragé. Phédre lui montre l'épée fatale qu'il ne reconnoît que trop bien : puis elle le laiſſe écumant de rage s'exhaler en imprécations, qu'on pourroit trouver belles ſi elles ne ſentoient le déclamateur, & ſi elles étoient mieux placées, ainſi qu'elles le ſont dans les deux Tragédies, la Grecque & la Françoiſe. Le Chœur finit l'Acte à l'ordinaire, mais par une violente invective contre les Dieux, qu'il accuſe de laiſſer triompher le vice, & périr la vertu.

Un porteur de mauvaiſes nouvelles commence l'Acte IV. & ſe plaint du deſtin qui le contraint de raconter des malheurs. Théſée lui répond par ces beaux vers,

Ne metue clades fortiter fari aſperas ;
Non imparatum pectus ærumnis gero.

» Parle, dit-il, ne crains point de » m'annoncer les plus terribles infortu- » nes : ce n'eſt pas d'aujourd'hui que » mon cœur eſt préparé aux revers. „ Les ſentences dont cette piéce eſt ſemée ſont la plûpart dans ce goût, témoin celle-ci.

Curæ leves loquuntur, ingentes ſtupent.

» Les peines légères ſont éloquentes, » mais les maux accablans ne s'expri- » ment que par l'accablement. „ C'eſt Phédre qui parle ainſi à Hippolyte dans la belle Scène où elle lui fait un aveu de ſa flamme. Et j'ai oublié d'obſerver, au ſujet de cette entrevûe, que le commencement en paroît plus intéreſſant que dans celle de Racine, toute belle qu'elle eſt. En effet Phédre ſur notre Théâtre en appercevant Hippolyte, dit ſeulement,

Le voici. Vers mon cœur tout mon ſang ſe retire ; *Scène V. Acte II.*
J'oublie en le voyant ce que je viens lui dire.

Oenone la raſſure par l'intérêt de ſes enfans ; de ſorte que la Reine ſaiſit cette occaſion de juſtifier ſes anciens dédains pour ce Prince, & de l'implorer en fa-

veur de ce qu'elle a de plus cher. Elle convient de tous les mauvais traitemens qu'Hippolyte a eſſuyés de ſa part ; puis elle ajoute,

Ibid. Si pourtant à l'offenſe on meſure la peine,
Si la haine peut ſeule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié
Et moins digne, Seigneur, de votre inimitié.

Tout cela eſt très-naturellement penſé : mais je ne ſçai ſi le commencement de la même Scène, chez le Poëte Latin, ne prépare pas mieux l'aveu d'une paſſion auſſi étrange que celle de Phédre. Du moins il paroît jetter plus d'intérêt dans cette entrevûe : car d'abord Phédre confuſe à la vûe d'Hippolyte s'évanouit, & tombe entre ſes bras. Revenue à elle-même, elle a honte de revoir la lumiere ; puis la paſſion reprenant le deſſus, elle s'enhardit à parler. Toutefois elle ne ſçait par où commencer, elle s'exprime d'une maniere ambiguë & embarraſſée. Hippolyte l'appelle ſa mere, elle rejette ce nom, nom trop odieux, dit-elle, & qui ne convient plus à ma ſituation. Elle n'ambitionne que le titre de ſœur, ou plûtôt d'eſclave du Prince. Elle lui remet ſa

couronne entre les mains, elle le prie d'avoir quelque pitié de la veuve de Thésée, & c'est ici que le Poëte François & le Poëte Latin se réunissent pour produire comme de concert ce magnifique contraste d'une Princesse artificieuse & passionnée avec un Prince justement étonné de ce qu'il vient d'entendre, & qui ne peut revenir de son étonnement. L'invention & l'art de cette Scène sont entierement dûs à Séneque, puisqu'Euripide n'en a pas la moindre trace. Mais en récompense il semble avoir pris une voye plus naturelle, ou du moins plus honorable pour Phédre, quand il lui donne des sentimens si vertueux qu'elle ne craint rien tant que de voir sa passion découverte à celui qui en est l'objet. Sa Confidente a beau la sonder sur ce sujet, elle la trouve inflexible; elle se croit obligée de la tromper, & de supposer un philtre imaginaire pour saisir le moment de voir & de gagner Hippolyte. Il n'en est pas de même chez Séneque & Racine. L'un & l'autre rendent Phédre très-docile aux conseils empoisonnés d'Oenone. Dans l'un & l'autre ce n'est pas la Confidente qui trahit Phédre; c'est Phédre elle-même qui déclare son amour à Hippolyte. A la vé-

rité l'un & l'autre ſauvent cette déclaration par le bruit heureux qu'on ſéme de la mort de Théſée, choſe que ne ſuppoſe pas Euripide: mais après tout, ce bruit eſt ſubit & confus, & la déclaration de Phédre eſt bien prompte & bien claire; outre que chez Racine elle ſe plaint d'avoir trouvé une rivale, & cela dans le tems même que ſon époux eſt arrivé. Je n'ai garde de prétendre par-là blâmer des endroits qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Je n'obſerve ceci que pour ramener toujours les lecteurs à mon point, qui eſt de faire ſentir la différence des mœurs, & par conſéquent des goûts de Paris & d'Athènes. Là on n'auroit pû ſouffrir les écarts de Phédre Françoiſe, tout ménagés qu'ils ſont, & quelques beautés qu'on leur trouve ici. Je crains fort que par repréſailles la retenue de cette Princeſſe & les emportemens de l'Hippolyte Grec, moins galant aſſurément que le François, ne déplaiſent aujourd'hui dans Euripide à ceux qui veulent rapporter tout à notre ſiécle, ſans égard à la différence des tems.

La narration que fait Séneque de la mort du jeune Prince eſt en partie copiée d'après Euripide, & en partie née

de l'imagination du Poëte Latin, particulierement dans la deſcription qu'il fait du cadavre d'Hippolyte déchiré en lambeaux épars. Du reſte elle eſt magnifique : celle d'Euripide n'eſt qu'ornée ; mais celle de M. Racine, qui a voulu enchérir ſur toutes les deux, eſt peut-être un peu trop pompeuſe ; du moins a-t-elle donné lieu de le penſer ainſi à quelques perſonnes, qui trouvent que les ornemens en ſont un peu trop recherchés ponr un homme auſſi touché que l'étoit le Gouverneur d'Hippolyte. Il eſt certain toutefois qu'on ne peut pas dire de cette narration ce que dit autrefois un excellent peintre à un autre, qui en peignant Hélene l'avoit chargée de pierreries pour rehauſſer ſa beauté, *tu l'as faite plus riche que belle ;* car cette narration unie à ce qui a précédé eſt ſi touchante, que les richeſſes poëtiques dont elle eſt parée n'étouffent point le ſentiment de triſteſſe qu'elle répand dans les cœurs. Mais il ne me paroît pas moins certain que celle d'Euripide, quoique remplie d'images ſublimes, a quelque choſe de plus naturel & de plus intéreſſant, ſur-tout ſi l'on rapproche les adieux d'Hippolyte à ſa patrie, du diſcours qu'on lui fait tenir dans ce récit, lorſ-

Sc. VI. Act. IV. d'Eurip.

qu'il eſt ſur le point de partir. C'eſt ce qui me fait croire que, (ſi l'acteur François a fait répandre tant de pleurs en récitant le morceau de Théramène, juſques-là que les ſpectateurs ſouvent peu attentifs au reſte de la piéce tant de fois répétée, ſe diſoient, *voyons pleurer le bon homme Guerin*,) le Théramène Athénien n'a pas dû moins réuſſir à l'égard des Grecs. Enfin on voit par le ſoin qu'a pris M. Racine d'embellir ſa narration, qu'il a voulu ſuppléer au bel endroit d'Euripide, qui fait reparoître Hippolyte ſur la Scène tout déchiré qu'il eſt; ſpectacle qui n'auroit pû ſe ſupporter ſur notre Théâtre, à moins que de l'affoiblir aux dépens de la vérité. J'avoue qu'il a enchéri ſur ſon modéle en deux points qui marquent beaucoup de pénétration & de délicateſſe d'eſprit. C'eſt premierement que le Poëte Grec ne fait point combattre Hippolyte contre le monſtre: il ne lui laiſſe pas même le loiſir de ſe reconnoître: le Poëte Latin lui donne un air intrépide, & le met, pour ainſi dire, en attitude de combattre. Mais le Poëte François lui fait lancer ſon javelot ſur le monſtre d'une main ſi sûre, qu'il en eſt bleſſé; en quoi l'on voit le progrès de

l'esprit humain qui perfectionne toujours. Secondement, M. Racine qui ne vouloit pas que Théſée, en écoutant le récit de la mort de ſon fils, fût, ou indifférent, comme le fait Euripide, ou touché ſans être détrompé, comme le ſuppoſe Séneque, bien qu'avec aſſez d'artifice, prend un milieu & conduit les choſes de maniere que Théſée a conçû déja quelques ſoupçons de Phédre, quand il demande à Théramène, *qu'as-tu fait de mon fils? que fait mon fils?* cette diſpoſition d'eſprit qui amène ces trois vers,

O mon fils, cher eſpoir que je me ſuis ravi!
Inexorables Dieux, qui m'avez trop ſervi!
A quels mortels regrets ma vie eſt réſervée, *&c.*

nous paroîtra toujours beaucoup plus conforme à l'humanité, que l'indifférence d'un Prince qui ne peut être pere & vengeur du crime qu'à demi, quoique cette derniere ſituation ſoit ſouvent la plus vraye dans un pere offenſé. Mais ſouvent auſſi les ſentimens les plus vrais nous révoltent ſur le Théâtre, où nous aimons mieux voir les hommes tels qu'ils doivent être, que tels qu'ils ſont en effet. D'un autre côté M. Racine eſt tom-

bé, ce ſemble, dans un petit défaut qu'Euripide a évité. Car en montrant le courage du maître qui bleſſe le monſtre, il fait de ſes Officiers des lâches qui fuyent dans un Temple prochain; & cela ſur la foi de Séneque, qui ne parle que des bergers répandus dans la plaine.

Tout fuit, & ſans s'armer d'un courage inutile
Dans le Temple voiſin chacun cherche un aſyle.
Hippolyte lui ſeul, *&c.*

J'ajoute enfin que dans ce vers;

A ces mots le héros *expiré*,

Le terme *expiré* n'eſt pas François, non-plus que bien d'autres qu'on a juſtement repris dans ſes récits.

Pour finir le détail de la Tragédie de Séneque, après le Chœur du quatriéme Acte, qui ne dit pas grand'choſe, le cinquiéme nous montre Phédre livrée à ſes remords en préſence de ſon époux. Elle croit voir l'ombre d'Hippolyte: elle lui dit des choſes fort pathétiques; elle s'accuſe enfin, & s'enfonce dans le

sein un poignard qu'elle préſente enſuite à ſon mari.

Quid facere rapto debeas nato parens
Diſce ex noverca : condere Acherontis plagis.

» Théſée, dit-elle, apprends d'une ma-» râtre le devoir d'un pere en faveur » d'un fils qu'il a perdu : meurs. „ Cette invitation a quelque rapport, mais dans un ſens différent, à celle d'Arria à Pétus. Cette Dame Romaine ſe frappe ; puis elle offre l'épée toute enſanglantée à ſon époux, qui étoit condamné à mort : & cela pour l'engager à prévenir le dernier ſupplice par une mort volontaire. » Prends, lui dit-elle, mon cher » Pétus ; cela ne fait point de mal „ *accipe, Pœte ; non dolet.* Sentiment véritablement Romain, que Martial a ſubtiliſé pour ſubſtituer de l'eſprit à la tendreſſe, & de l'antithèſe à l'héroïſme,

* *Vulnus quod feci, non dolet, inquit ;*
Sed quod tu facies, hoc mihi, Pœte, dolet.

» Cher époux, la bleſſure que je me ſuis » faite ne me fait pas de douleur. Ce

* MART. *ep. l.* 1. *ep.* 14.

» qui m'en cause, c'est celle que tu vas » te faire.

Thésée désabusé dans Séneque donne presque dans les fureurs d'Oreste, & séme çà & là d'assez beaux vers, par exemple ceux-ci,

Sidera, & manes, & undas scelere complevi meo :
Amplius fors nulla restat : regna me norunt tria.

» J'ai rempli de mes forfaits les Cieux, » les ondes & les enfers. Il ne me reste » plus d'asyle. Je me suis fait connoître dans les trois royaumes des » Dieux.

Racine a profité de cette pensée en habile maître. Il la met non pas dans la bouche de Thésée, mais dans celle de Phédre. C'est à la Scène VI. du IV. Acte, où cette Reine s'abandonnant au désespoir dit ces magnifiques vers.

Que fais-je ? où ma raison va-t-elle s'égarer ?
Moi jalouse ! & Thésée est celui que j'implore !
Mon époux est vivant, & moi je brûle encore !

Pour qui ? quel eſt le cœur où prétendent
mes vœux !
Chaque mot ſur mon front fait dreſſer mes
cheveux.
Mes crimes déſormais ont comblé la me-
ſure ;
Je reſpire à la fois l'inceſte & l'impoſture :
Mes homicides mains promptes à me vanger
Dans le ſang innocent brûlent de ſe plonger.
Miſérable ! & je vis ! & je ſoutiens la vûe
De ce ſacré Soleil dont je ſuis deſcendue !
J'ai pour ayeul le pere & le maître des
Dieux ;
Le Ciel, tout l'Univers eſt plein de mes
ayeux.
Où me cacher ? fuyons dans la nuit infer-
nale :
Mais que dis-je ? mon pere y tient l'urne
fatale :
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères
mains :
Minos juge aux enfers tous les pâles hu-
mains.
Ah, combien frémira ſon ombre épouvan-
tée,
Lorſqu'il verra ſa fille à ſes yeux préſentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux en-
fers, *&c.*

Enfin la piéce de Séneque finit par le ſpectacle le plus horrible qu'on puiſſe imaginer. On apporte à ce Prince furieux les membres diſperſés de ſon fils, dont il recompoſe, pour ainſi dire, le corps de la même façon à la lettre que les Dieux raſſemblerent les membres de Pélops. Tantale les leur avoit fait ſervir à table. Cérès affamée en dévora une épaule, & les Dieux y en ſubſtituerent une d'ivoire. Théſée auroit beſoin d'un pareil prodige pour retrouver Hippolyte en ſon entier. Il arrange en effet ce qu'il a recouvert, & place le reſte au hazard. La derniere Scène de Racine, qui conclut le dénouement, montre Théſée & Phédre dans une ſituation bien plus judicieuſe. La Reine s'eſt empoiſonnée, & ne s'eſt réſervée qu'autant de vie qu'il lui en falloit pour juſtifier Hippolyte, & venger incontinent Théſée. Le peu de vers que cet infortuné Roi récite après ce dernier éclairciſſement, ſont d'un maître qui ſçait finir où il ſied de le faire; & la Tirade de Seneque eſt d'un déclamateur qui ne ſçauroit ni commencer, ni finir avec décence.

Ce ſeroit ici le lieu de dire un mot de

de la Tragédie de Pradon sur Phédre & Hippolyte. Mais en vérité ce seroit trop dégrader les auteurs dont on vient de parler, que de mettre celui-ci en parallèle avec eux. Il est bon toutefois de se souvenir que ce Poëte flatté par le succès trop avantageux de Pirame & Thisbé, peu rebuté par la chûte de son Tamerlan, & de plus engagé sous main par des personnes de la premiere qualité à traiter en trois mois le même sujet que M. Racine polissoit & retouchoit depuis deux ans, osa entreprendre de lutter avec un Génie qu'Andromaque, Brittannicus, Mithridate, & Iphigénie avoient déja rendu infiniment supérieur à tous ses rivaux contemporains. Mais, ce qui seroit incroyable, si le même siécle n'en avoit souvent renouvellé les exemples, c'est qu'on vit un Poëte, aujourd'hui tellement oublié qu'on ne retrouve plus ses œuvres, se soutenir quelque tems avec avantage contre un des chefs-d'œuvre du Théâtre François. Le vertige ne dura pas. C'est l'ordinaire : le bon goût reprit le dessus malgré la cabale & les rieurs. Le fantôme tomba de lui-même & s'évanoüit enfin dans l'oubli. Cependant cette

audace de Pradon, qu'on appelloit alors émulation, produisit un combat presque plus que littéraire. Car il fallut que des personnes du premier rang s'entremissent, dit-on, pour le terminer. Comme Madame Deshoulieres prenoit intérêt à Pradon, bien qu'il fût moins Poëte qu'elle, sa plume enfanta ce fameux Sonnet qui fut tourné & retourné sur les mêmes rimes, & qui devint une affaire sérieuse. Pour surcroît on vit des critiques & des dissertations sur les deux Phédres, sorte de Phenomènes qu'on aime à voir paroître en France, & qui disparoissent bien vîte, quand l'ouvrage censuré est marqué au bon coin. Il m'est tombé entre les mains une de ces dissertations, où je n'ai rien trouvé de bien repris dans M. Racine, si ce n'est certains traits que j'ai déja observés, & la premiere Scène dont je n'ai rien dit. On y blâme, ce semble, avec raison un gouverneur qui léve les scrupules de son éléve, & qui le porte, non-seulement à aimer, mais à aimer Aricie, l'ennemie de la maison de Thésée. Après tout, ce défaut n'est pas sans excuse, au moins pour ce qui regarde Aricie, dont Théramène dit,

Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides
Trempa-t-elle aux complots de ses freres perfides ?
Et devez-vous haïr ses innocens appas ?

Quant à Pradon il a tellement eû peur de blesser les mœurs de notre siécle, en suivant Euripide & Séneque, qu'il s'en est écarté jusqu'à rendre Thésée, Phédre, Hippolyte entierement méconnoissables. Il n'auroit pû mieux réussir, s'il eût voulu les rendre ridicules de dessein formé. Mais quand on n'auroit égard qu'à la versification, il paroît inconcevable que Paris ait pû balancer un moment entre le mauvais & l'exquis. C'est là un de ces prodiges assez communs, & qui paroissent toujours nouveaux.

De tout ce que j'ai dit des Tragédies d'Euripide, de Séneque, & de Racine, il est aisé de conclure que Séneque a gâté celle d'Euripide, & que Racine a fondu dans la sienne ce que l'une & l'autre avoit de meilleur; qu'il a pris d'Euripide le caractère entier de Phédre, le désordre de son esprit & de ses paroles, cette lutte éternelle de la pudeur & de la passion qui jette un

si grand intérêt dans toute la piéce ; cette maniere adroite de laisser échapper un secret qui en fait le fonds, & que Séneque a manquée, les emportemens de Théſée contre ſon fils, la timide défenſe de l'innocent fauſſement accuſé, le récit de ſa mort, ſans compter beaucoup de traits délicats que je n'aurois pû faire remarquer qu'en beaucoup de paroles. On verra d'un autre côté qu'il a emprunté de Séneque la Scène tant applaudie où Phédre vient elle-même déclarer ſa paſſion à Hippolyte, l'épée d'Hippolyte laiſſée dans les mains de Phédre, ce beau déſeſpoir dont j'ai parlé, une partie du récit qu'on fait de la mort du jeune Prince, l'aveu que la Reine vient faire de ſon crime, aveu qui épargne la machine qu'a employée Euripide, enfin pluſieurs beaux vers heureuſement imités, ou mieux placés que dans l'Auteur, & ſur-tout l'artificieux détour d'une Amante inſenſée pour dire qu'elle aime, en ne le diſant pas. Voici une partie de cette déclaration, ſur laquelle le Poëte François a travaillé.

PHÉDRE. Oui, Hippolyte, je brûle encore pour Théſée, mais pour Théſée

dans la fleur de l'âge, tel qu'il étoit lorsqu'il attaqua le monstre de Créte, lorsque guidé par un fil, il éluda les vains détours du labyrinthe. Ciel! quel étoit son éclat! ses cheveux étoient noués décemment : une pudeur noble coloroit son visage : la force de ses bras nerveux n'altéroit point les traits de la jeunesse. Il avoit l'air de votre Diane, ou de mon Apollon, ou plûtôt votre air. Tel il parut sans doute, quand il devint le vainqueur d'Antiope son ennemie. C'est avec ce port qu'il se présenta à ses yeux. Une aimable négligence relève la beauté. Oui, votre pere revit tout entier en vous, mais avec un mélange des graces un peu sauvages d'une Amazône. Où étiez-vous, Seigneur, quand Thésée aborda en Créte ? Ariadne ma sœur auroit formé pour vous le fil fatal, &c.

Il ne reste donc presque plus à Racine que l'Episode d'Aricie, qui est tout entier de lui, puisque les Anciens n'avoient point de ces Episodes amoureux. Mais toute cette imitation ne lui ôte rien de sa gloire; & s'il a surpassé de beaucoup Séneque, & en quelques endroits Euripide, en se servant de leurs

penſées, ce bel art de bien choiſir ce qu'on imite, ne peut, comme j'ait dit, tourner qu'au profit du Poëte Grec, ſans préjudice du François, dont M. Boileau a dit avec tant de juſtice,

Hé qui, voyant un jour la douleur vertueuſe
De Phedre malgré ſoi perfide, inceſtueuſe,
D'un ſi noble travail juſtement étonné
Ne bénira d'abord le ſiécle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illuſtres veilles
Vit naître ſous ta main ces pompeuſes merveilles!

IPHIGÉNIE
EN AULIDE,
TRAGÉDIE
D'EURIPIDE.

SUJET

IL eſt trop connu pour s'y arrêter. C'eſt le fameux Sacrifice d'Iphigénie, dont tant de Poëtes ont parlé ſi différemment. Euripide ſuppoſe que cette jeune Princeſſe fut ſauvée par Diane même à qui on la ſacrifioit, & tranſportée en Tauride, tandis qu'une autre Victime tomboit ſous le couteau ſacré. Idée qui paroît tirée du Sacrifice d'Abraham confondu avec celui de Jephté.

PERSONNAGES.

AGAMEMNON.
UN VIEILLARD Officier de la Maison d'Agamemnon. *
LE CHŒUR composé de femmes de Chalcis.
MENELAS.
CLYTEMNESTRE.
ACHILLE.
UN ENVOYÉ.
SOLDATS.
SUITE DE CLYTEMNESTRE.

La Scène eſt en Aulide † Ville & Port de la Béotie.

* Cet Acteur fait deux rôles, celui de Confident d'Agamemnon, & celui d'Homme dévoué aux intérêts de Clytemneſtre. Voilà pourquoi il a deux titres différens dans les éditions Grecques, quoique ce ſoit le même perſonnage.

† Aulide & Chalcis étoient deux Villes ſéparées par l'Euripe, aujourd hui Détroit de Negrepont. La premiere eſt dans la Béotie, & la ſeconde dans l'Eubée.

IPHIGÉNIE EN AULIDE, TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE UNIQUE.

AGAMEMNON, UN VIEILLARD Officier de sa Maison.

AGAMEMNON.

AMI, suis-moi devant ce portail.

LE VIEILLARD.

Je vous suis; mais, Seigneur, quel nouveau projet vous réveille?

AGAMEMNON.

Tu le ſçauras.

LE VIEILLARD.

La vieilleſſe dérobe le ſommeil à mes yeux : mais vous...

AGAMEMNON.

Quel Aſtre s'éléve ſur nos têtes ?

LE VIEILLARD.

C'eſt l'étoile brillante du Chien céleſte. * A peine eſt-elle au milieu de ſa courſe ; cependant...

AGAMEMNON.

Les flots, les oiſeaux, les vents, l'Euripe, tout eſt encore dans le ſilence.

* Le Grec ajoute, *Voiſin des ſept Pleïades.* Ces ſortes d'Epithétes ne doivent point entrer dans le texte François. Cela le rend languiſſant.

Imitations de RACINE. *Iphigénie, Acte I. Scène I.*

ARCAS.

C'eſt vous-même, Seigneur ! Quel important beſoin
Vous a fait devancer l'Aurore de ſi loin ?
A peine un foible jour vous éclaire & me guide ;
Vos yeux ſeuls & les miens ſont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents nous auroient-ils exaucés cette nuit ?
Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

AGAMEMNON.

Heureux qui ſatisfait de ſon humble fortune
Libre du joug ſuperbe où je ſuis attaché,
Vit dans l'état obſcur où les Dieux l'ont caché.

LE VIEILLARD.

Pourquoi donc, ô Agamemnon, sortir si-tôt de votre tente, tandis que le repos régne dans l'Aulide, & que tout jusqu'aux Sentinelles paroît endormi? Retirons-nous, croyez-moi.

AGAMEMNON.

Heureux Vieillard que je suis jaloux de ton sort! Que j'envie le bonheur de quiconque vit ignoré du monde, sans gloire & sans souci! Malheureux ceux qui vivent dans les honneurs!

LE VIEILLARD.

Quoi donc? est-il rien de plus éclattant?

AGAMEMNON.

Eclat trompeur, vains honneurs! quand on les desire, ils semblent doux & charmans. Les possede-t-on? on les trouve remplis d'amertume. * Dans un rang tel que le mien, si vous n'accomplissez les ordres cruels des Dieux, si vous ne cédez aux caprices des hommes, vous êtes malheureux.

LE VIEILLARD.

Prince, j'ose le dire, ces plaintes ne sont pas justes, ni dignes d'un grand

* Agamemnon indique en général le sujet de sa douleur qu'il va développer à son Confident.

Roi. * Penſez-vous donc qu'Atrée vous ait donné le jour pour poſſéder ſeul des biens purs & ſans mélange. Mortel, la joie & la douleur ſont votre partage. Tel eſt l'ordre du deſtin. Il faut s'y ſoumettre. Cependant que faites-vous? rongé d'inquiétude vous paſſez la nuit à la lueur d'une foible lumiere, tantôt à tracer une Lettre, tantôt à rayer ce que vous avez écrit. Vous la fermez, vous la r'ouvrez, vous jettez de dépit le flambeau, & vous verſez un torrent de larmes. Voici, voici encore cette fatale Lettre entre vos mains. Enfin la douleur & l'irréſolution vous mettent hors de vous. Quelle eſt votre peine? qu'eſt-il arrivé de nouveau? Au nom des Dieux daignez m'en inſtruire. Que

Imitations de RACINE.

* Mais parmi tant d'honneurs vous êtes homme enfin.
Tandis que vous vivrez le ſort qui toujours change
Ne vous a point promis un bonheur ſans mélange.
Bientôt... Mais quels malheurs dans ce billet tracés
Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous verſez.
Votre Oreſte au berceau va-t-il finir ſa vie?
Pleurez-vous Clytemneſtre ou bien Iphigénie?
Qu'eſt-ce qu'on vous écrit? daignez m'en avertir. *ibid.*

AGAMEMNON.

La Reine qui dans Sparte avoit connu ta foi
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi. *ibid.*

ma vertu, que ma fidélité vous touchent? * Avez-vous oublié le rang que Tyndare m'a donné auprès de votre épouse?

AGAMEMNON.

† Ecoute mes malheurs. Tu sçais que des trois filles de Léda, Phœbé, la Reine Clytemnestre, & Hélene, celle-ci s'attira les vœux de tous les Princes Grecs; source de menaces, & de discordes sanglantes entre les amans qui seroient rebutés. Tyndare le prévit, & balança long-tems à se déterminer. Enfin il imagina un expédient; il engagea les rivaux à s'embrasser, à faire des libations sur les victimes brûlantes, & à § s'o-

* Mot à mot *Tyndare m'a donné à votre épouse comme une partie de sa dot, pour être attaché à son service.*

Imitations de RACINE.

† Tu vois mon trouble : apprends ce qui le cause,
Et juge s'il est tems, ami, que je repose.
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés
Nos vaisseaux par les vents sembloient être appellés.
Nous partions; & déja par mille cris de joie
Nous menacions de loin les rivages de Troye.
Un prodige étonnant fit taire ce transport, &c *ibid.*

§ PAUSANIAS dit que Tyndare sacrifia un cheval en exigeant ce serment des amans d'Hélène.

bliger par les ſermens les plus ſaints de prêter main-forte à l'époux d'Hélene, quel qu'il fût, ſi on venoit à lui enlever ſon épouſe. On devoit pourſuivre le raviſſeur Grec ou Barbare, entrer à main armée dans ſes états & renverſer ſa Ville * capitale. Tous ſe lierent par un ſerment mutuel. Tyndare après cet engagement uſa de ruſe; car au lieu de choiſir l'époux, il en laiſſa le choix à l'inclination de ſa fille. Elle en choiſit un... Plût aux Dieux qu'il ne l'eût jamais épouſée! ce fut Menelas. Cependant le jeune Prince qu'on dit avoir décidé de la beauté de trois Déeſſes, Paris vint à Lacédémone avec un train & † une magnificence de Phrygien. Il aima Hélene: l'Amant enleva bientôt l'Amante, & la conduiſit vers le mont Ida. ¶ Menelas outré de cet affront atteſte les anciens ſermens de ſes rivaux. Les Grecs pren-

* Le ſiége de Troye fait entendre que le ſerment regardoit la Ville capitale, ou du moins celle qui ſerviroit d'aſyle au raviſſeur.

† Le Grec porte βαρβάρῳ χλιδήματι *Barbarico luxu.* Les Grecs & les Prygiens ſe traitoient mutuellement de Barbares.

¶ Ida montagne de l'Aſie mineure, la plus haute de celles de l'Helleſpont. Elle occupe par ſes diverſes branches une partie de la Troade.

nent les armes, se rassemblent en Aulide, avec des vaisseaux, des chars, des boucliers, & tout l'appareil d'une guerre formidable : ils épousent la querelle de mon frere, & en sa faveur ils m'élisent pour leur chef. Funeste dignité que n'es-tu tombée en d'autres mains ! L'impossibilité de naviger retient long-tems l'armée impatiente sur le rivage. Calchas consulté garde un triste silence, & répond enfin qu'il faut immoler à la Divinité tutélaire de ces lieux... ma fille Iphigénie ; qu'à ce prix seul nous aurons les vents favorables & l'avantage de renverser Troye. * Frappé de cet Oracle

Imitations de RACINE.

* Surpris comme tu peux penser
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer :
Je demeurai sans voix, & n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage, &c.
De ma fille en pleurant j'ordonnai le supplice :
Mais des bras d'une mere il falloit l'arracher.
Quel funeste artifice il me fallut chercher !
D'Achille qui l'aimoit j'empruntai le langage :
J'écrivis en Argos pour hâter ce voyage,
Que ce Guerrier pressé de partir avec nous
Vouloit revoir ma fille, & partir son époux. *ibid.*

Acte I. Scène III.

ULYSSE.

N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appellés aux campagnes du Xante,

accablant & résolu de ne pas souffrir qu'on immolât une victime si chère, j'ordonne à Talthybie de congédier l'armée, jusqu'à ce qu'enfin gagné par les raisons de Menelas je signai l'arrêt barbare. J'écrivis à la Reine, & lui commandai d'envoyer au plûtôt sa fille en Aulide pour la donner en mariage à Achille. Je relevai le mérite de ce Héros, & j'ajoutai pour presser Clytemnestre, qu'il ne vouloit partir qu'en qualité d'époux d'Iphigénie. C'est ainsi que je déguisai à une mere le sacrifice de sa fille, sous le faux prétexte d'un hymen imaginaire. Au reste le secret fatal n'est encore qu'entre Calchas, Ulysse, Menelas & moi. Mais la pitié l'emporte; je révoque mon premier ordre dans cette lettre que tu m'as vû fermer & r'ouvrir cette nuit. Va donc, prends ce billet & cours à Argos.... Arrête, je connois ta fidélité, & ton dévouement pour mon

Et qui de ville en ville attestiez les sermens
Que d'Hélene autrefois firent tous les amans,
Quand presque tous les Grecs rivaux de votre frere
La demandoient en foule à Tyndare son pere?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix
Nous jurâmes dès-lors de défendre ses droits,
Et si quelque insolent lui voloit sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui puniroient la tête.

épouse & ma maison ; je veux auparavant te faire part de ce que j'écris.

* *Recevez de votre époux, ô Clytemnestre, cet ordre bien différent du premier...*

LE VIEILLARD.

Continuez, Seigneur, & ne me cachez rien, afin que le sens de mes paroles s'accorde avec ce que vous écrivez.

AGAMEMNON.

Gardez-vous bien d'envoyer votre fille en Aulide. Son hymen est remis à un tems plus commode....

LE VIEILLARD.

† Mais quoi ? croyez-vous que le bouillant Achille frustré d'un doux espoir ne courra pas à la vengeance. L'entreprise est délicate. Qu'en pensez-vous, Seigneur ?

AGAMEMNON.

Achille nous prête son nom sans le sçavoir. Il ignore le prétexte de l'hy-

Imitations de RACINE.

* Pour renvoyer la fille & la mere offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée.

† Et ne craignez-vous point l'impatient Achille ?
Avez-vous prétendu que muet & tranquille
Ce Héros qu'armera l'amour & la raison
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom ?
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée ?

men & le projet du sacrifice. Il ignore heureusement que ma fille lui fut destinée en effet avant le coup qui m'accable.

LE VIEILLARD.

N'importe. Votre entreprise me paroît bien hardie, Seigneur : Comment donc avez-vous pû livrer à la Déesse & aux Grecs une victime si précieuse, votre fille, & l'épouse d'Achille ?

AGAMEMNON.

Que veux-tu ? je suis tombé dans un abysme de malheurs qui m'a troublé l'esprit. Ah, pere infortuné !.... * Mais cours vers la Reine, oublie la lenteur de ton âge.

LE VIEILLARD.

J'y vôle, Seigneur.

AGAMEMNON.

Que la fatigue ou le sommeil n'arrête point tes pas à l'ombre des bocages, ou sur le bord d'un ruisseau.

Imitations de RACINE.

* Prends cette lettre. Cours au-devant de la Reine,
Et suis sans t'arrêter le chemin de Mycène.
Dès que tu la verras défends-lui d'avancer,
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point, prends un fidéle guide.
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte, &c. *Act. I. Sc. I.*

LE VIEILLARD.

Jugez mieux de ma promptitude à servir vos desirs.

AGAMEMNON.

Observe sur-tout, à l'entrée des routes qui se divisent, si le char où est ma fille n'aura point passé vers les vaisseaux des Grecs : considere jusqu'aux vestiges des rouës.

LE VIEILLARD.

Comptez sur ma vigilance.

AGAMEMNON.

Je ne te retiens plus ; pars promptement : & si tu rencontres le char, détourne toi-même les coursiers vers le chemin * d'Argos.

LE VIEILLARD.

Mais par quel indice pourrai-je trouver créance dans l'esprit de la Reine ?

AGAMEMNON.

Voici le sceau dont † j'ai scellé la

* EURIPIDE dit, vers le chemin de la ville bâtie par les Cyclopes. Il entend Argos ou Mycènes, & il les confond presque toujours, apparemment à cause de leur proximité, ce que ne fait pas Sophocle dans Electre. Elles étoient en effet très-distinguées. Agamemnon fut le premier qui les réunit sous son empire.

† Les cachets des Anciens étoient figurés. PLINE dit que César portoit un Sphinx sur le sien.

lettre que tu portes. Cet indice ſuffira. Adieu. L'aurore commence à paroître, & le char du ſoleil s'avance. Va ſoulager mes peines. (*en s'en allant.*) Ah! que j'éprouve bien que nul mortel ici bas n'eſt heureux juſqu'à la mort!

INTERMEDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I. * J'ai quitté Chalcis ma patrie qu'arroſe la célébre Aréthuſe; j'ai traverſé le paſſage étroit de l'Euripe pour venir voir en ces lieux la floriſſante armée des Grecs & leurs mille vaiſſeaux. Quelle joie de voir nos maris ſur une ſi belle flotte ſervir la vengeance de Menelas &

* Le ſujet de l'Interméde qui ſépare chaque Acte, naît du fonds de la Tragédie même, & chacun en particulier de l'Acte qui le précéde. Ils augmentent l'impreſſion, & tiennent le ſpectateur en haleine. Celui-ci qui fait voir comme en perſpective vingt Rois à la tête d'une armée formidable, & mille vaiſſeaux rangés dans le Port d'Aulide, à l'imitation d'HOMERE, produit un plus bel effet que dans l'Iliade. Car il prévient le ſpectateur par le grand intérêt du ſacrifice d'Iphigénie, de qui ſeule dépend le ſort de la Gréce aſſemblée.

d'Agamemnon ! ils feront repentir Paris d'avoir ravi Hélene aux rives d'Eurotas. * Ce fier Berger se vantera en vain de l'avoir reçue en don de Venus, lorsqu'assise au bord d'une onde pure cette Déesse disputoit à Junon & à Pallas le prix de la beauté.

J'ai passé par les bois consacrés à Diane. La vénération s'est peinte sur mon front : j'ai voulu satisfaire une innocente curiosité, & contempler à loisir les tentes, les armes, & la cavalerie des Grecs. J'ai vû les deux † Ajax, dont l'un fait la gloire de Salamine, goûter avec Protesilas le doux plaisir ¶ des paisibles jeux. J'ai vû § Palamédes petit- ANTISTR. I.

* Fleuve de Lacédémone qui va se jetter dans le Golphe de la Laconie.

† L'un étoit fils d'Oïlée, l'autre de Télamon. Le dernier étoit Roi de l'isle & ville de Salamine dans le Golphe Saronique. Ce fut lui qui disputa les armes d'Achille à Ulysse.

¶ Le Poëte appelle ces jeux πεσσῶν μορφὰς πολυπλόκους *tesserarum formas multiplices* : cela justifie les Auteurs, qui disent que c'etoit un jeu de dés à plusieurs faces ornées de diverses figures de Divinités.

§ Palamédes, fils de Nauplius, Prince de l'Eubée.

fils de Neptune, & * Diomédes occupé des divertissemens du Disque, & Mérion ce favori de Mars, ce prodige de valeur, & le fils de Laërte parti de ses rochers insulaires, & Nirée le Prince le mieux fait de toute la Gréce.

EPODE I. J'ai vû le fils de Thétis, l'éléve de Chiron, Achille dont la vîtesse égale la rapidité des vents. Je l'ai vû courir tout armé sur le rivage, & prétendre l'emporter à la course sur un char traîné par quatre coursiers également beaux. Ils avoient les freins dorés; les deux qu'on avoit attachés au timon étoient marquetés de blanc, les deux autres, qui fléchissoient au gré du conducteur avoient les crins de couleur Isabelle, la peau tachetée, & la jambe admirable. Il me semble encore voir Eumelus Roi de † Phérès animer de la voix & de l'éguillon ses coursiers fougueux; cependant le fils de Pélée, quoique chargé de ses armes & à pied, paroissoit toujours voltiger proche les rouës.

* Diomédes, fils de Tydée, Roi d'Etolie, & le plus brave des Grecs après Achille, & Ajax

† Phères, ville & petit état de Thessalie, près du lac Bébie qui les sépare de la Magnésie.

De-là

De-là ma curiosité m'a conduite vers ce nombre prodigieux de vaisseaux qui présente à l'œil le plus beau spectacle du monde. On voit à droite la flotte des Myrmidons * composée de cinquante navires. Sur la pouppe paroissent les statues d'or des Néréïdes : elles servent à distinguer l'armée d'Achille. *STROPHE II.*

Peu loin se voit la flotte des Argiens avec égal nombre de voiles. Elle est commandée par Euryale, fils de Mecistée, & par Sthelenus, fils de Capanée. *ANTISTR. II.*

* Le Chœur parcourt ici tous les armemens des différentes parties de la Gréce. Si l'on jette un coup d'œil sur la Carte, l'on trouvera d'abord les Myrmidons, Peuples de la Thessalie, que la Fable dit avoir été Fourmis ; puis les Argiens dans le Péloponnèse : ensuite les Béotiens au Nord de l'Attique. De-là on verra en tirant toujours vers le Nord, la Phocide, les Locriens, les Eniens. On repassera ensuite au Péloponnèse pour trouver Mycènes dans l'Argolide, puis Pylos ou Pyle de Nestor, peu éloignée du Golphe Chelonites, mais différente d'une autre Pyle qui est dans la Messénie sur la même côte de la mer Ionienne, & qui fut le sujet d'une longue contestation entre Athènes & Lacédémone (comme nous le verrons au sujet d'ARISTOPHANE dans la troisiéme Partie.) Un coup d'œil sur la Carte vaut mieux que les définitions Géographiques.

Paroît enſuite celle du fils de Théſée venu d'Attique avec ſoixante vaiſſeaux, portant pour ſymbole la ſtatue de Pallas, ſigne favorable pour lui ſur terre & ſur mer, & qu'il porte ſur ſes chars & ſur ſes vaiſſeaux.

STROPHE III. J'ai vû enſuite les cinquante voiles des Béotiens parées de leur ſymbole particulier. C'eſt Cadmus * tenant en main un ſerpent d'or. Leitus iſſu des enfans de la Terre eſt chef de cette armée de mer. Il eſt parti de la Phocide. Le fils d'Oïlée parti de la ville de Thronie, commande pour les Locriens pareil nombre de vaiſſeaux.

ANTISTR III. Agamemnon, fils d'Atrée, a fait venir cent vaiſſeaux de Mycènes. Le vaillant † Adraſte commande ſous lui, com-

* Cadmus, fondateur de Thébes, changé en ſerpent.

† JOSUE' BARNE's croit que le mot Ἄδραστος n'eſt pas un nom d'homme, mais une épithéte à Menelas qu'on ſous-entend. Le ſens fait voir qu'il ſe trompe. Il ajoute qu'Euripide pourroit bien s'être mépris, vû qu'Adraſte, Roi de Sicyone, étoit mort avant la guerre de Troye. Cela eſt plus vraiſemblable. Car EURIPIDE s'eſt en effet trompé, dit-il, en donnant Eurytus pour Chef aux Epéens dans

me un ami qui s'intéresse à l'affaire de son ami devenue celle de toute la Gréce, depuis que la perfide Hélène a quitté Menelas pour suivre un hymen étranger. Suivent les vaisseaux du vieux Nestor Roi de Pyle. On y voit pour symbole une figure aux pieds de Taureau. C'est Alphée Dieu du fleuve de ce nom.

Les Eniens ont douze vaisseaux sous la conduite du Roi Goneus. Suivent les Princes d'Elide qu'on nomme Epéens. Euryte est leur chef. Megès, fils de Phylée, conduit la flotte des Taphiens * aux rames blanches. Il a quitté volontiers les Echinades, isles inaccessibles aux Nautonniers. Ajax de Salamine rappro- EPODE II.

l'Epode II. du même Chœur; HOMERE en nomme quatre autres, dont l'un est fils de cet Eurytus. Après tout, les traditions sur la guerre de Troye étoient différentes, & cette solution vaut mieux qu'une comparaison pénible entre le dénombrement d'HOMERE & celui d'EURIPIDE, pour en conclure que ce dernier s'est mépris.

* Taphiens, habitans de Taphie, isle de la mer Ionienne, ainsi nommée à cause de Taphus issu de Neptune & d'Hippothoé fille de Nestor. Cette isle étoit une des Echinades vis-à-vis l'embouchure du fleuve Achéloüs. Voyez la Carte.

che l'aîle droite de l'aîle gauche, & ferme la flotte entiere par douze vaiſſeaux ſi bien équippés à entendre & à voir ceux qui les montent, que les vaiſſeaux étrangers qu'ils rencontreront ne peuvent éviter d'être pris. Voilà ce que j'ai vû & entendu, bien sûre de ne perdre jamais le ſouvenir d'un ſi bel armement.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MENELAS, LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Ah Menelas, ce que vous oſez faire ſied-t-il à un Roi & au frere d'Agamemnon?

MENELAS.

Va, tu portes trop loin la fidélité.

LE VIEILLARD.

Vos reproches me ſont glorieux.

MENELAS.

Je te ferai repentir de ton inſolence.

LE VIEILLARD.

Dois-je ſouffrir que vous ouvriez les lettres dont je ſuis chargé?

MENELAS.

* Dois-tu porter dans ce funeſte écrit, tous les malheurs des Grecs.

LE VIEILLARD.

C'eſt vainement diſputer, Seigneur; rendez-moi ce billet.

MENELAS.

Je n'en ferai rien.

LE VIEILLARD.

Et moi je ne vous quitte point.

MENELAS.

† Prends garde qu'une mort prompte ne puniſſe ton audace.

LE VIEILLARD.

Il eſt beau de mourir pour ſes maitres.

MENELAS.

Laiſſe-moi, miſérable, c'eſt trop parler pour un eſclave.

LE VIEILLARD.

O mon maître, ô Agamemnon, où êtes-vous? nous ſommes trahis; Mene-

* Quelques-uns croyent que Menelas reproche dans ce vers au vieil Officier quelque trame ſecrette contre les Grecs, & que l'accuſé répond, *c'eſt une affaire à part, il n'en eſt pas queſtion maintenant.* Ce rafinement ne vaut rien. Il obſcurcit le texte qui s'exprime tout naturellement de la façon que je le dis.

† Il y a dans le Grec, *je te briſerai la tête de mon ſceptre.* C'eſt la menace faite à Therſite dans HOMERE.

las ferme l'oreille à la voix de l'équité, & me ravit votre secret.

SCENE II.

AGAMEMNON, MENELAS, LE VIEILLARD, LE CHŒUR.

AGAMEMNON.

Quel bruit ai-je entendu? d'où viennent ces cris & ce désordre?

LE VIEILLARD.

* C'est moi, Seigneur, & non Menelas que vous devez écouter.

AGAMEMNON *renvoyant le Vieillard.*

Quelle raison avez-vous, Menelas, d'entrer en querelle avec cet homme, & de lui faire violence?

MENELAS.

Tournez les yeux sur moi, si vous l'osez; je parlerai ensuite.

AGAMEMNON.

Roi & fils d'Atrée, je tremblerai devant vous! je n'oserai soutenir vos regards?

* Le Vieillard se retire après ce mot. Il ne lui convient pas d'être témoin de la querelle de deux Rois : il faut supposer la même chose de cet Acteur, quand il a révélé son secret à Clytemnestre dans la Scène III. du IV. Acte.

MENELAS.

Reconnoissez-vous cette lettre qui recéle un mystère affreux ?

AGAMEMNON.

Commencez par la rendre, & je vous écouterai.

MENELAS.

Oui, je la rendrai, mais ce sera quand j'aurai communiqué aux Grecs ce qu'elle contient.

AGAMEMNON.

Quoi donc ? vous osez l'ouvrir, & lire ce que vous deviez ignorer !

MENELAS.

Et pour augmenter vos peines, je vais publier le crime que vous avez commis en secret.

AGAMEMNON.

Où avez-vous pris cette lettre ? (*à part,*) ah Dieux ?... mais d'où vous est venue cette audace ?

MENELAS.

Du desir de voir arriver votre fille en ces lieux.

AGAMEMNON.

Et de quel droit, je vous prie, entrez-vous dans mes secrets sans mon aveu ?

MENELAS.

Ma volonté est mon droit. Est-ce à vous à me donner la loi ?

AGAMEMNON.

Eſt-il un outrage plus cruel ? ne ſuis-je donc plus le maître de ma famille, & le Roi des Grecs ?

MENELAS.

Ecoutez, Agamemnon : parlons de ſang froid. Vos ſentimens ne ſont point ſtables. Vous changez d'un jour à l'autre ; votre irréſolution nous perd.

AGAMEMNON.

Et votre indiſcrétion me péſe. Une langue indiſcréte eſt un mal bien dangereux.

MENELAS.

Un eſprit indéterminé eſt pire. Il eſt injuſte, il eſt diſſimulé. Que la colère ne vous faſſe point haïr la vérité. Je veux l'expoſer toute nue à vos yeux. * Rappellez-vous le tems où vous deſirâtes d'être élû chef de l'armée Grecque pour la guerre de Troye. Vos refus apparens cachoient une ambition véritable. Que vous étiez populaire alors ! prodigue de careſſes vous donniez un

Imitations de RACINE.

* Moi-même (je l'avoue avec quelque pudeur,)
Charmé de mon pouvoir & plein de ma grandeur.
Ces noms de Roi des Rois & de chef de la Gréce
Chatouilloient de mon cœur l'orgueilleuſe foibleſſe.
ibid.

libre accès à quiconque le souhaitoit, ou ne le souhaitoit pas ; votre Palais étoit ouvert à tout le monde. C'est ainsi qu'à prix de douceur & d'affabilité vous achetâtes de nous le rang où vous êtes élevé. Quelle en fut la récompense ? parvenu au comble de vos vœux vous changez tout-à-coup de conduite, vous devenez méconnoissable à vos amis, d'un abord difficile, * invisible & relégué dans votre Palais. Un pareil changement sied-t-il à un homme équitable ? Sied-t-il à un Roi chargé de la dignité suprême ? n'est-il pas plus raisonnable d'être d'autant plus constant envers ses amis, que la fortune nous met plus en état de leur être utile ? voilà mon premier sujet de plainte, & votre premiere faute. Vous arrivez en Aulide, & toute l'armée avec vous ; les Dieux irrités nous refusent les vents : les Grecs lassés d'attendre vous pressent de renvoyer la flotte, & de ne plus demeurer inutile en Aulide. Que deveniez-vous alors ? quel titre vous restoit après celui de Roi des Rois, privé de vos mille vaisseaux, &

* Le texte porte ἔσω κλείθρων σπάνις *rarus intrà claustra.* Il faut ἔξω.. ÆMIL. PORTUS a raison. C'est-à-dire, *rarement hors de votre Palais, caché comme un Tyran.*

d'une armée prête à inonder les champs Troyens? que faire, me disiez-vous? quel parti prendre? avouez-le, vous trembliez de perdre le haut rang qui vous flatte. Calchas dans un sacrifice annonce une heureuse navigation, pourvû qu'on immole Iphigénie à Diane; vous promettez d'y consentir. Vous envoyez de vous-même, & sans y être forcé, (n'alléguez point la violence,) un ordre précis à la Reine de faire partir sa fille. Vous prétextez l'hymen d'Achille. * J'en atteste Jupiter & cet air même témoin de vos paroles: & quand il est question d'accomplir vos promesses, vous changez de pensée, vous tracez une lettre clandestine, & vous ne pouvez vous résoudre à sacrifier Iphigénie. † Tel est le train ordinaire. On ose tout pour parvenir aux honneurs qu'on obtient souvent d'une multitude aveugle; puis on recule honteusement, non

* J'ai joint à l'*air* qui seul est dans le Grec, le Dieu même de l'*air*. C'est la pensée du Poëte. Nous verrons dans la troisiéme Partie, qu'ARISTOPHANE faisoit un crime à EURIPIDE de ces sermens par l'*air*.

† Cet endroit embarrasse fort les Interprétes; je crois avoir attrappé le vrai sens, par une légère transposition.

pourtant sans raison, puisqu'on se sent incapable de soutenir le poids de son rang, & de servir la République. Car pour moi ce qui me touche en ceci c'est l'intérêt de la Gréce. Je la plains dans son malheur. Elle veut se venger glorieusement d'une nation barbare ; puis elle se voit contrainte de la laisser échapper ; & d'en devenir la fable à cause de votre fille & de vous. La richesse ne seroit pas pour moi une raison de donner à un homme le commandement d'une ville ou d'une armée. La fermeté doit être le partage d'un chef. Tout homme est capable de gouverner, s'il est constant.

LE CHŒUR.

Que les querelles sont terribles, quand elles naissent entre deux freres !

AGAMEMNON.

Je puis me plaindre de vous à mon tour. Je le ferai à plus juste titre & en peu de mots, plus modéré envers un frere que vous ne l'avez été envers moi. La modération est compagne de la probité. Quelle fureur, dites-moi, vous fait respirer le sang & le carnage ? qui vous a offensé ? que prétendez-vous ? jouir d'un heureux hymen. Est-il en mon pouvoir de vous le procurer ? si vous avez

mal conſervé votre conquête, dois-je être la victime d'une faute dont je ſuis innocent? eſt-ce mon rang qui bleſſe vos regards? voulez-vous racheter une ingrate beauté aux dépens de la raiſon & de l'honneur? un plaiſir ſi chèrement vendu eſt indigne d'un homme de bien. Quant à mon changement, ſi j'ai quitté un mauvais parti pour en ſuivre un plus juſte, ſuis-je condamnable? ou plûtôt ne l'êtes-vous pas beaucoup plus, vous qu'un Dieu favorable a délivré d'une Furie, & qui voulez la reprendre, quelque prix qu'il en doive coûter? des amans aveugles firent un vœu téméraire; * l'Amour fut le Dieu qui vous le dicta auſſi-bien qu'à eux. Qu'ils l'accompliſſent donc avec vous. Un jour viendra, (je l'eſpère,) que vous reconnoîtrez combien ce ſerment fut frivole & forcé. Je déclare pour moi que je ne ſerai point le bourreau de mes enfans. Pourſuivez,

* Ἐλπὶς Θεὸς, dit le Grec, *Spes Dea.* Cela revient au mot que j'ai ſubſtitué.

Imitations de RACINE. *Act. I. Sc. III.*

ULYSSE.

Mais ſans vous ce ſerment que l'Amour a dicté
Libres de cet amour, l'aurions-nous reſpecté?

tant qu'il vous plaira, la vengeance inique d'une perfide épouse. C'est votre passion. Mais il m'en coûteroit trop de larmes, si j'étois assez injuste pour livrer mon sang aux Grecs. Voilà nettement & en un mot ma pensée. Si vous ne voulez vous rendre à la raison, je sçaurai soutenir mes droits.

LE CHŒUR.

Ce discours d'Agamemnon est bien différent de ses promesses passées. Mais peut-on le blâmer de vouloir épargner son sang?

MENELAS.

Malheureux que je suis! hélas, il ne me reste donc plus d'amis.

AGAMEMNON.

Ne les forcez pas à se perdre, & ils vous serviront.

MENELAS.

Comment puis-je en vous reconnoître mon frere?

AGAMEMNON.

J'épouse vos sentimens justes, & non pas vos fureurs.

MENELAS.

Mais un ami ne doit-il pas entrer dans les peines de son ami?

AGAMEMNON.

Mettez-moi à l'épreuve quand il s'a-

gira de vous servir, & non quand il faudra m'accabler de douleur.

MENELAS.

L'intérêt de la Gréce ne vous touche donc plus?

AGAMEMNON.

La Gréce est troublée comme vous par quelque noire Divinité.

MENELAS.

Je le voi, l'éclat du sceptre vous éblouit, & vous fait trahir sans pitié votre frere; hé-bien, je trouverai d'autres ressources, & j'employerai d'autres amis.

SCENE III.

Les mêmes, Un ENVOYÉ.

L'ENVOYÉ.

* Je viens, ô Roi des Grecs, heureux

Imitations de RACINE. *Act. I. Sc. III.*

EURYBATE.

* La Reine, dont ma course a devancé les pas,
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras...
Déja de leur abord la nouvelle est semée;
Et déja de soldats une foule charmée
Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse au Ciel mille vœux pour sa félicité.
Les uns avec respect environnoient la Reine;
D'autres me demandoient le sujet qui l'améne.

Agamemnon, je viens d'amener votre fille Iphigénie ; la Reine votre épouse l'accompagne avec le petit Oreste. Absent depuis un tems si long, vous allez joüir à loisir d'une si chère vûe. La fatigue du voyage les retient sur les bords d'une fontaine pure, où elles se reposent. Nos courſiers paissent dans la prairie. J'ai couru tout préparer & vous annoncer cette nouvelle déja répandue dans l'Aulide. L'arrivée de votre fille pouvoit-elle se cacher ? toute l'armée est accourue en foule autour de la Princesse. Les Grands & les Heureux attirent les regards & la vénération des hommes. » Quel hymen, disoient-ils à l'envi, ou » quelle fête lui prépare-t-on ? seroit-ce » qu'Agamemnon a souhaité de la revoir » après une si longue absence ? sans dou- » te, disoient d'autres, qu'on veut * la » présenter à Diane, Déesse tutélaire de

Mais tous ils confessoient que si jamais les Dieux
Ne mirent sur le Thrône un Roi plus glorieux,
Egalement comblé de leurs faveurs secrettes,
Jamais pere ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Eurybate, il suffit. Vous pouvez nous laisser,
Le reste me regarde, & je vais y penser.

* Pour la disposer à son hymen, suivant la coutume.

» l'Aulide. Quelle heureuse main doit la » conduire à l'autel? „ mais pourquoi vous arrêter par ces discours? préparez le sacrifice, ornez vos têtes de fleurs, & vous, ô Menelas, disposez tout pour les réjouissances de l'hymen. Que le bruit de la danse, & le doux son des instrumens raniment le Palais! voici un jour fortuné pour Iphigénie.

AGAMEMNON.

C'est assez: retirez-vous. La fortune favorable aura soin du reste.

SCENE IV.

AGAMEMNON, * MENELAS.

AGAMEMNON.

† Infortuné pere, que dis-tu? qui dois-tu plaindre d'abord? ah, c'est par

* Il y a des Commentateurs qui prétendent que Menelas se retire, & revient incontinent après. Ils ont tort, la suite montre qu'il doit demeurer sur la Scène, outre que les Anciens étoient fort attentifs à ne faire entrer ou sortir leurs Acteurs qu'avec légitime raison.

Imitations de RACINE. *Act. I. Sc. V.*

AGAMEMNON.

† Juste Ciel, c'est ainsi qu'assurant ta vengeance
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence.

toi-même que tu dois commencer. Dans quels piéges le destin t'a jetté ! la cruelle fortune, plus vigilante que toi, a rompu toutes tes mesures ; & tu n'oses pleurer ! heureux ceux qu'elle a fait naître dans l'obscurité ! elle leur laisse du moins la ressource de la plainte & des larmes. * Ce triste avantage nous est refusé. Esclaves couronnés de nos peuples, nous les avons pour Tyrans. Roi, je rougis de verser des pleurs, & pere déplorable j'ai honte de n'en pas répandre. C'est peu : comment aborder mon épouse ? que lui dire ? quel accueil lui ferai-je ? elle m'a perdu en arrivant en Aulide sans mon aveu : mais enfin une mere n'a-t-elle pas droit de conduire sa fille à un hymen préparé ? hélas, en amenant ce qu'elle a de plus cher au monde, elle n'a que trop bien servi ma perfidie. D'autre part quel retour de tendresse

Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur !
Triste destin des Rois ! esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort, & des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

* Il faut ἄπουτα πεῦτα dans le texte. *Hæc absunt à nobis*, au lieu de ἄπτυτα qui ne fait aucun sens raisonnable, quoi qu'en dise BARNE'S.

quand je ſonge à cette infortunée fille, deſtinée, non plus à Achille, mais à Pluton ? je crois déja la voir à mes pieds m'accabler de reproches, & me dire, » Pere barbare, eſt-ce là l'hymen que » vous me prépariez ? puiſſiez-vous, » puiſſent tous ceux qui vous ſont chers » en célébrer un pareil ! „ je crois voir » à ſes côtés Oreſte s'écrier en bégayant, » ah, Paris, pourquoi enlevois-tu Hé- » lene ? c'eſt toi qui m'as cauſé tous ces » maux.

LE CHŒUR.

Mon cœur eſt attendri, & je prends au malheur de ces Princes toute la part qu'une étrangère y doit prendre.

MENELAS.

* Souffrez, mon frere, que je touche votre main en ſigne de paix.

AGAMEMNON.

J'y conſens ; vous êtes le vainqueur, & je ſuis le malheureux.

MENELAS.

Je jure par Pelops votre ayeul & le mien, que je vous parlerai à cœur ouvert & ſans artifice. Quand j'ai vû les

* Coutume Grecque pour marquer qu'on ſe réconcilioit. On touchoit le menton pour ſupplier, comme Iphigénie le fait dans la ſuite en ſe jettant aux pieds d'Agamemnon.

larmes couler de vos yeux, je l'avoue, mes entrailles se sont émûes, je n'ai pû retenir mes pleurs. Non, je ne suis plus ce cruel Menelas qui voulois vous persuader d'immoler votre fille. J'entre dans vos sentimens. Ne la sacrifiez point à mes intérêts. Il n'est pas juste que je sois satisfait, & que vous soyez malheureux. Que prétends-je en effet ? un doux hymen ! ne puis-je pas me le procurer, si je le veux ? mais en vous perdant, je ne retrouve qu'une ingrate, & je perds un frere. J'étois aveugle, j'ai ouvert les yeux, & je vois qu'il est atroce à un pere d'immoler ses enfans. * La pitié est entrée dans mon cœur à la seule pensée d'une fille de mon frere, égorgée sur les autels pour ma querelle. Qu'a cette Princesse à démêler avec Hélene ? congédions l'armée : qu'elle parte d'Aulide. Cessez donc, ô mon frere, cessez de m'attendrir par vos pleurs. Si un cruel Oracle menace votre fille, cela ne me

Imitations de RACINE.

* ULYSSE.

Je suis pere, Seigneur : & foible comme un autre
Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre,
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer.
ibid.

regarde plus, & je déclare que je n'y prends nulle part. C'en eſt fait, je quitte un parti barbare pour me rendre à la raiſon. Je dois ce changement à ma tendreſſe pour un frere. C'eſt le propre du ſage de s'en tenir au plus juſte parti.

LE CHŒUR.

Généreux ſentimens, & dignes de la race de Tantale ! ô Menelas, vous ne dégénérez point de vos ancêtres.

AGAMEMNON.

Oui, un changement ſi peu attendu me touche : je reconnois mon frere.

MENELAS.

L'intérêt diviſe trop ceux que le ſang unit. J'abhorre une liaiſon que les diſſenſions mutuelles déchirent.

AGAMEMNON.

Il eſt vrai. Mais hélas, votre changement ne me rend point ma fille. J'en ſuis venu à la cruelle néceſſité de tremper mes mains dans ſon ſang.

MENELAS.

Comment ? qui vous force à la faire périr ?

AGAMEMNON.

Les Grecs, toute l'armée.

MENELAS.

Nullement, ſi vous renvoyez Iphigénie.

AGAMEMNON.

J'ai pû cacher le reſte aux Grecs, puis-je leur céler ſon départ?

MENELAS.

Devez-vous craindre une multitude aveugle?

AGAMEMNON.

Calchas lui découvrira le funeſte Oracle.

MENELAS.

Faites expirer votre ſecret avec lui. Quoi de plus aiſé?

AGAMEMNON.

Tout Pontife eſt avide de gloire, & reſpecté, quelque méchant qu'il ſoit.

MENELAS.

Tout Pontife eſt utile & nuiſible; * *On peut s'en ſervir, ou s'en défaire à ſon gré.*

AGAMEMNON.

Mais vous ne touchez pas le véritable ſujet de crainte qui me vient à l'eſprit.

MENELAS.

Je ne puis le deviner, ſi vous ne l'expoſez.

AGAMEMNON.

Le voici, Ulyſſe ſçait tout.

* Ce vers & le précédent en Grec ſignifient ce que je leur fais ſignifier, ou bien ils ſont froids. La traduction Latine, trop exactement littérale, ne les rend point.

MENELAS.

Ulyſſe ne peut nous nuire en rien.

AGAMEMNON.

Vous connoiſſez ſa ſoupleſſe, ſes manieres inſinuantes & populaires.

MENELAS.

Et de plus ſon ambition démeſurée.

AGAMEMNON.

* Figurez-vous donc Ulyſſe qui harangue au milieu des Grecs, qui leur révéle l'Oracle dicté à Calchas; qui leur dit que j'ai promis le ſacrifice de ma fille, & que j'ai refuſé d'accomplir ma

Imitations de RACINE. *Act. I. Sc. III.*

* ULYSSE.

Penſez-vous que Calchas continue à ſe taire,
Que ſes plaintes qu'en vain vous voudrez appaiſer
Laiſſent mentir les Dieux ſans vous en accuſer?
Et qui ſçait ce qu'aux Grecs fruſtrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous & les Dieux.

Acte I. Scène V.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuiſſance:
Je céde, & laiſſe aux Dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera ſur vos pas;
Allez: mais cependant faites taire Calchas,
Et m'aidant à cacher ce funeſte myſtère
Laiſſez-moi de l'Autel écarter une mere.

promesse. Il entraînera toute l'armée par son éloquence : il la contraindra de nous égorger, & ma fille après nous. Si je suis en Argos, les Grecs réunis fondront sur moi, & renverseront mes Etats. Voilà tous mes malheurs. O Dieux, où me réduisez-vous dans ces tristes conjonctures ! cher Menelas, vous le voyez, vos conseils ne sont plus de saison. Je ne vous demande qu'une grace : en passant par le camp faites ensorte que Clytemnestre ignore mon fatal secret jusqu'à ce que j'aye immolé sa fille à Pluton. Par-là j'aurai la foible consolation d'être moins malheureux : & vous, ô étrangères, gardez sur tout ceci un silence inviolable.

INTERMEDE.

Le Chœur.

Suites affreuses d'un fol amour ! heureux ceux qu'unit un chaste & tranquille hymen sous les loix de la sage Déesse Venus. La fureur au contraire agite ceux que Cupidon a blessés de ses fléches. Ce Dieu aux tresses blondes a *STROPHE.*

deux sortes de traits. Par l'une il fait le bonheur de la vie, par l'autre il y jette le trouble & la confusion. Ecartez, charmante Venus, écartez de nos cœurs ces traits empoisonnés. Quelque beauté & de chastes amours, voilà tout ce que nous vous demandons. Faites-moi goûter vos douceurs, & garantissez-moi de votre yvresse.

ANTISTR. * Les mœurs des hommes sont bien différentes, ainsi que leurs caractères. Les bonnes mœurs sont en tout tems un trésor inestimable. L'éducation les polit, & contribue à la vertu. La pudeur qui fait les bonnes mœurs, a encore une autre qualité quand elle est jointe à la sageſſe : elle apprend à connoître les bienséances, & répand sur la vie une gloire qui ne vieillit point. N'est-il pas glorieux en effet d'aspirer à cette vertu qui retient les femmes dans les bornes d'un saint nœud, & qui plus variée dans les hommes rend par eux les villes florissantes ?

* Cette Antistrophe n'est pas le morceau le moins difficile de la piéce. Tous les Commentateurs l'ont senti, car ils en ont dit peu de chose. Après l'avoir souvent remaniée, je crois avoir saisi à-peu-près le sens. C'est une morale. EURIPIDE moralise souvent.

O berger Paris, vous parûtes dans les pâturages d'Ida, le lieu de votre naissance, au milieu de vos troupeaux. Tandis qu'ils bondissent sur l'herbe vous chantez des airs étrangers sur la flûte Phrygienne, à l'imitation des chalumeaux * d'Olympus. Les Déesses vous font arbitre de leur beauté. Votre voyage en Gréce en est le prix. Vous entrez dans le Palais d'Hélene, vous donnez & vous prenez de l'amour. Amour fatal, qui jette le désordre dans la Gréce, & qui l'entraîne toute entiere sur des vaisseaux à la perte de Pergame ! EPODE.

ACTE III.

† SCENE PREMIERE.

LE CHŒUR.

Que la fortune des Grands est riante ! jettez les yeux sur la Princesse Iphigénie,

* Olympus, excellent joueur de flûte, & disciple de Marsyas, inventa, dit le Scholiaste d'ARISTOPHANE, une nouvelle méthode. On croit que c'est l'accord de la flûte & du lut.

† J'ai cru devoir m'écarter un peu de ceux qui ont distribué les Actes & les Scènes de

& sur Clytemnestre ; admirez l'éclat de leur naissance & de leur fortune. Il faut l'avouer, ce sont les Dieux qui communiquent une partie de leur grandeur aux foibles mortels. Arrêtez, femmes de Chalcis, recevons la Reine qui va descendre de son char. Soutenons-la de nos mains, & présentons-lui nos respects. Interrompons nos chants pour recevoir la fille d'Agamemnon, ne l'affligeons point par un triste préfage, & n'inspirons ni chagrin ni crainte à des Princesses étrangères comme nous en Aulide.

cette piéce. Ils croyent que le Chœur finit par ce morceau l'interméde précédent, & que Clytemnestre commence le troisiéme Acte. Mais l'interruption du chant, & la maniere dont Clytemnestre répond en entrant, aux civilités des femmes de Chalcis, marquent évidemment que ces femmes apperçoivent de loin le char de la Reine, & commencent l'Acte en se disposant à la recevoir. Quand on fait réflexion à la grandeur des Théâtres antiques, on ne doit plus être surpris d'y voir paroître un équipage complet. Les Anciens s'appliquoient à rendre l'action théatrale toute semblable à l'action réelle. Les machines des Anciens étoient plus variées & plus ingénieuses que les nôtres.

SCENE II.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ORESTE, suite.

CLYTEMNESTRE *dans son char.*

Vos manieres & vos paroles sont pour nous un préſage heureux, & le gage d'un doux hymen pour lequel j'améne ma fille... qu'on tire du char les préſens que je lui deſtine, & qu'on les faſſe tranſporter au Palais... ça deſcendez, ma fille; & vous, recevez-la doucement dans vos bras, & la conduiſez... que quelqu'une me donne la main... vous autres, placez-vous devant ces chevaux au regard terrible, de peur qu'ils n'épouvantent cet enfant. Prenez le petit Oreſte... * quoi, cher enfant, tu dors? l'ébranlement du char t'a donc aſſoupi? réveille-toi, pour être témoin de l'hymenée de ta ſœur. Déja conſidérable par ta naiſſance, tu vas le devenir encore

* Ce détail eſt d'une grande naïveté. S'il choque nos mœurs, on doit le paſſer du moins à un ſiécle où l'on ne rougiſſoit point encore, parmi les Grands des noms de mere & de pere, d'épouſe & d'époux, enfin où les ſentimens de la nature oſoient encore éclatter avec nobleſſe.

plus par l'alliance du fils de Thétis égal aux Dieux... demeurez à mes côtés, ma fille; & faites dire, en vous montrant à ces femmes étrangères, que je suis une mere fortunée... voici votre pere, allons à sa rencontre.

SCENE III.

Les mêmes, AGAMEMNON.

IPHIGÉNIE.

Madame, me seroit-il permis de l'embrasser après une si longue absence?

CLYTEMNESTRE.

O mon époux & mon Roi,* époux

* Ainsi parloient à leurs maris les femmes d'autrefois.

Imitations de RACINE, *Act. II. Sc. II.*

IPHIGENIE.

Seigneur, où courez-vous, & quels empressemens
Vous dérobent si-tôt à mes embrassemens?
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine?
Mon respect a fait place aux transports de la Reine.
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclatter?
Ne puis-je...

AGAMEMNON.

Hé-bien, ma fille, embrassez votre pere.
Il vous aime toujours.

ſi juſtement révéré, vous nous voyez rendues à vos ordres.

IPHIGÉNIE.

O mon pere, ne vous offenſez pas

IPHIGENIE.

Que cette amour m'eſt chère !
Quel plaiſir de vous voir & de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller ?
Quels honneurs ! quel pouvoir ! déja la Renommée
Par d'étonnans récits m'en avoit informée.
Mais que voyant de près ce ſpectacle charmant
Je ſens croître ma joie & mon étonnement !
Dieux ! avec quel amour la Gréce vous revère !
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel pere !

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un pere plus heureux.

IPHIGENIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?
A de plus grands honneurs un Roi peut-il prétendre ?
J'ai crû n'avoir au Ciel que des graces à rendre.

AGAMEMNON.

Grands Dieux ! à ſon malheur dois-je la préparer ?

IPHIGENIE.

Vous vous cachez, Seigneur, & ſemblez ſoupirer.
Tous vos regards ſur moi ne tombent qu'avec peine.
Avons-nous ſans votre ordre abandonné Mycène ?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux :
Mais les tems ſont changés auſſi-bien que les lieux.
D'un ſoin cruel ma joie eſt ici combattue.

IPHIGENIE.

Hé, mon pere, oubliez votre rang à ma vûe ;
Je prévois la rigueur d'un long éloignement,

de ma hardieſſe : une longue abſence me donne droit à vos embraſſemens.

AGAMEMNON.

Embraſſez-moi, ma fille ; je connois votre tendreſſe pour un pere ; elle paſſe celle de mes autres enfans.

IPHIGÉNIE.

O mon pere, quelle eſt ma joie de vous revoir après un tems ſi long !

AGAMEMNON.

Je puis vous dire la même choſe. La mienne n'eſt pas moindre.

IPHIGÉNIE.

Que votre tendreſſe vous a inſpiré à propos le deſſein de m'appeller en Aulide !

AGAMEMNON.

Ah, ma fille, j'ignore ſi je dois m'en féliciter ou non.

IPHIGÉNIE.

Hé, mon pere, d'où vient cette froideur après avoir paru me voir ſi volontiers.

N'oſez-vous ſans rougir être pere un moment ? . . .
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

AGAMEMNON.

Ah ma fille !

IPHIGENIE.

Seigneur, pourſuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis, &c.

AGAMEMNON.

Accusez-en les soucis inséparables du rang que je tiens de Général & de Roi.

IPHIGÉNIE.

Ne pouvez-vous, hélas, vous dérober un moment à ces soucis, pour vous prêter à ma tendresse?

AGAMEMNON.

Ne suis-je pas avec vous, ma fille? vous m'occupez tout entier.

IPHIGÉNIE.

Déposez donc cet air de majesté qui me glace, & prenez un front serein.

AGAMEMNON.

Je le prends, ma fille, mais ce n'est que pour un moment, & quand je vous vois.

IPHIGÉNIE.

Cependant je vois couler des larmes échappées malgré vous.

AGAMEMNON.

Que l'absence qui va nous séparer sera longue!

IPHIGÉNIE.

Quoi? mon pere, que dites-vous? je ne comprends point ce discours; * mais il ne m'appartient pas de pénétrer vos secrets.

* J'ai ajouté ce mot: c'est la pensée d'EURIPIDE: voyez la réponse d'Agamemnon.

AGAMEMNON.

Cette discrétion & cette prudence redoublent mes chagrins.

IPHIGÉNIE.

Hé, comment donc voulez-vous que je parle pour ranimer votre joie?

AGAMEMNON (*à part.*)

Ah! je ne puis plus me contraindre... C'est assez, ma fille; encore une fois je loue votre discrétion.

IPHIGÉNIE.

Laissez la guerre de Troye, & demeurez avec vos enfans.

AGAMEMNON.

Plût aux Dieux!... mais non, je ne puis ce que je veux; & c'est là ma douleur.

IPHIGÉNIE.

Périssent les guerres, & tous les maux que produit Menelas!

AGAMEMNON.

Ils en perdront d'autres après m'avoir perdu.

IPHIGÉNIE.

Quelle raison vous arrêtoit si longtems en Aulide, Seigneur?

AGAMEMNON.

La même qui m'empêche encore d'en faire sortir l'armée.

IPHIGÉNIE.

* Où donc vous faudra-t-il chercher les Phrygiens ?

AGAMEMNON.

En des lieux où plût au Ciel que Paris ne fût jamais né.

IPHIGÉNIE.

Vous allez donc traverſer les mers & m'abandonner.

AGAMEMNON.

Non, ma fille, vous m'accompagnerez.

IPHIGÉNIE.

† Ah que je me croirois heureuſe, ſi

* Mot à mot, *où dit-on qu'habitent les Phrygiens?* Iphigénie ne devoit pas, ce ſemble, ignorer leur pays ; mais elle pouvoit ignorer en quel lieu il faudroit les chercher & les combattre. Et voilà au fonds ce que ſignifie le texte, *où ſont à préſent les Phrygiens ?*

† Il eſt bon de prier le lecteur une fois pour toutes, de vouloir bien oublier un moment notre ſiécle, & ſe tranſporter à celui d'EURIPIDE. Je n'examine point ſi les Anciens faiſoient mieux que nous de porter ſi loin la délicateſſe ſur les bienſéances à l'égard du ſexe. Mais enfin il n'étoit pas permis aux Dames de paroître dans les lieux où ſe trouvoient les armées, ni même de s'entretenir avec des hommes ſans des raiſons très-particulieres. On verra dans la ſuite combien ces bienſéances ont gêné notre Poëte, & de quelles précautions il a uſé quand il a été beſoin de paſſer par-deſſus.

la bienſéance me permettoit de m'embarquer avec vous !

AGAMEMNON.

Quel ſouhait formez-vous ... oui, ma fille, * vous paſſerez les eaux, n'en doutez point; alors vous pourrez vous ſouvenir d'un pere.

IPHIGÉNIE.

M'embarquerai-je ſeule, ou avec la Reine.

AGAMEMNON.

Seule, ſans votre pere, ni votre mere.

IPHIGÉNIE.

J'entends votre penſée; vous me deſtinez un hymen ailleurs.

AGAMEMNON.

N'en demandez pas plus. La bienſéance veut que vous ignoriez mes deſſeins.

IPHIGÉNIE.

Revenez donc au plûtôt victorieux de la guerre de Phrygie.

AGAMEMNON.

Certain ſacrifice différera mon départ.

IPHIGÉNIE.

Le ſecret de ce ſpectacle ſacré eſt réſervé aux Prêtres. Je ne demande point ce que c'eſt.

* Il entend les eaux du Styx. Cette équivoque eſt plus agréable dans le Grec.

AGAMEMNON.

Vous le sçaurez, ma fille. Vous y serez, & peu loin de l'autel.

IPHIGÉNIE.

Y chanterons-nous des hymnes?

AGAMEMNON *à part.*

Elle est heureuse au moins de ne pas m'entendre, & j'envie son bonheur.... retirez-vous Iphigénie, allez vous renfermer avec vos femmes. Le plaisir de vous embrasser me coûte bien cher, puisqu'il doit être suivi d'une triste & longue séparation. (*à part.*) O jeunesse, ô beauté, dignes d'un meilleur sort! ô Troye, ô Hélene, quels maux avez-vous enfantés! c'en est trop: je me tais. Mes yeux se rempliſſent de pleurs malgré moi, quand je t'embrasse. Adieu, retire-toi.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

Pardonnez, Madame, ces larmes, & cette pitié à la douleur de voir ma fille se séparer de moi pour suivre Achille. Cette séparation est heureuse, il est vrai; mais il en coûte toujours à un pere,

quand il livre à des mains étrangères des enfans élevés avec tant de soin sous ses yeux.

CLYTEMNESTRE.

Je n'ai point cette foiblesse. Sçachez que ma douleur ne sera pas moindre quand il faudra me séparer d'Iphigénie. Mais enfin il le faut. Son âge & la loi commune l'exigent. Venons à l'époux destiné. Vous me l'avez nommé. Apprenez-moi sa naissance & son pays.

AGAMEMNON.

* Ægine étoit fille d'Asopus...

CLYTEMNESTRE.

Quel Dieu, ou quel mortel l'épousa?

AGAMEMNON.

Jupiter lui-même. Il en eut pour fils Eaque, Roi de l'isle Oenone. †

* Ce détail généalogique étoit nécessaire pour faire connoître Achille au spectateur. Quoi qu'on en dise, il ne sied pas mal dans EURIPIDE, non plus que dans HOMERE. On le fait à Clytemnestre qui n'en étoit pas instruite. Chose peu étonnante. Les femmes des Anciens se piquoient peu d'être sçavantes; elles ignoroient jusqu'au nom des hommes qui n'étoient pas leurs époux.

† Oenone ou Oenopie, isle du Golphe Saronique. Elle reçut successivement ces deux noms. Eaque la nomma Egine du nom de sa mere.

Æacus Æginam genitricis nomine dixit. OVID. Metam. l. 7.

CLYTEMNESTRE.

Quelle postérité laissa ce Roi ?

AGAMEMNON.

Pelée, celui-là même qui épousa la fille de Nerée.

CLYTEMNESTRE.

Fut-ce de l'aveu des Dieux, ou contre leur gré ?

AGAMEMNON.

Jupiter la promit, & Nerée agréa cet hymen.

CLYTEMNESTRE.

Où fut-il célébré ? dans les abysmes profonds de la mer ?

AGAMEMNON.

Non, la fête se passa sur le mont Pélion * où demeuroit Chiron.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ? dans le pays qu'on dit être habité par les Centaures ?

AGAMEMNON.

Là même. Les Dieux s'y trouverent pour célébrer cette fête.

CLYTEMNESTRE.

† Achille fût-il élevé par Pelée, ou bien par Thétis ?

* Mont entre le Golphe Pelasgique & la mer Egée.

† Les Anciens s'informoient de l'éducation autant que de la naissance pour juger des hommes.

AGAMEMNON.

Le pere confia à Chiron l'éducation de son fils, de peur que le commerce des méchans ne corrompît ses mœurs.

CLYTEMNESTRE.

J'admire la sagesse de Chiron qui l'éleva, & plus encore celle de Pelée, qui choisit un si sage gouverneur.

AGAMEMNON.

Voilà l'époux que je destine à votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Il n'est point à dédaigner. Dites-moi présentement quel climat de la Gréce il habite.

AGAMEMNON.

Vers le fleuve Apidanus dans les confins de la Phthie. *

CLYTEMNESTRE.

Amenera-t-il si loin Iphigénie ?

AGAMEMNON.

C'est à son époux à décider.

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils vivent heureux ! je consens à cet hymen. Mais quand se fera-t-il ?

* Phthie, capitale de la Phthiotide en Thessalie, entre le Golphe Pelasgique & le Golphe Maliaque.

AGAMEMNON.

Quand l'aſtre de la nuit aura rempli tout ſon diſque. *

CLYTEMNESTRE.

Avez-vous eu ſoin d'immoler les victimes ordinaires à la Déeſſe qui préſide aux mariages ?

AGAMEMNON.

J'en prendrai ſoin. Voilà ce qui m'occupe uniquement.

CLYTEMNESTRE.

Ne ferez-vous pas enſuite le banquet nuptial ?

AGAMEMNON.

Quand j'aurai immolé les victimes que je dois aux Dieux.

CLYTEMNESTRE.

Où préparera-t-on le feſtin pour les Dames & pour moi?

AGAMEMNON.

Ici proche les vaiſſeaux.

CLYTEMNESTRE.

Cela eſt juſte. † Si pourtant vous y conſentez, je ferai....

* A la pleine lune.

† Le Grec met συνίσχυσι δ' ὅμως ; CANTERUS traduit *confer tamen aliquid.* Que veut dire cela ? j'ai ſuivi BRODEAU qui traduit plus ſenſément *conſentias modò*, & j'ai ajouté un mot interrompu pour préparer ce que va dire Agamemnon. Cela me paroît plus heu-

AGAMEMNON.

Madame, sçavez-vous ce que vous devez faire ? je vous conjure de ne me pas refuser.

CLYTEMNESTRE.

Parlez. * Ma complaisance vous est assez connue.

AGAMEMNON.

† C'est à moi de paroître dans les lieux où Achille se trouvera ; mais vous...

reux & plus naturel. Ma hardiesse à employer quelquefois ces sens suspendus est certainement justifiée par le texte même.

* Je n'ai osé traduire *Obéissance ;* le terme est trop fort & trop choquant pour notre siécle.

Imitations de RACINE.

† AGAMEMNON.

Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée ;
Tout y resent la guerre & non point l'hymenée.
Le tumulte d'un camp, Soldats, & Matelots,
Un Autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille,
Et les Grecs y verroient l'épouse de leur Roi
Dans un état indigne & de vous & de moi.
M'en croirez-vous ? laissez de vos femmes suivie
A cet hymen sans vous marcher Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Qui moi ? que remettant ma fille en d'autres bras
Ce que j'ai commencé je ne l'achéve pas ?

CLYTEMNESTRE.

Quoi, vous ferez sans moi ce que ma qualité de mere exige que je fasse?

AGAMEMNON.

Nous ferons la cérémonie en présence de l'armée. Il ne convient pas aux femmes d'y paroître.

CLYTEMNESTRE.

Où voulez-vous donc que soit alors la mere d'Iphigénie?

AGAMEMNON.

A Argos. Partez, retournez vous renfermer avec vos filles.

CLYTEMNESTRE.

Que je parte! que j'abandonne Iphigénie? & qui donc portera la torche nuptiale.

AGAMEMNON.

Moi.

Qu'après l'avoir d'Argos emmenée en Aulide,
Je refuse à l'Autel de lui servir de guide?
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous?
Et qui présentera ma fille à son époux?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée...

AGAMEMNON.

J'avois plus espéré de votre complaisance,
Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisqu'enfin ma priere a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande;
Madame, je le veux, & je vous le commande.
Obéissez.

CLYTEMNESTRE.

Vous! la bienséance le défend, & vous ne l'ignorez pas.

AGAMEMNON.

La bienséance défend aussi que vous paroissiez au milieu d'une armée.

CLYTEMNESTRE.

Elle veut qu'une mere présente sa fille à son époux.

AGAMEMNON.

Elle veut que vos filles qui sont à Argos ne demeurent pas plus long-tems sans vous.

CLYTEMNESTRE.

Beau sujet de précipiter mon retour! ne sont-elles pas renfermées dans le Palais?

AGAMEMNON.

Madame, c'en est trop. Je le veux, partez, obéissez.

CLYTEMNESTRE.

Non certes, je ne partirai pas. J'en jure par la Déesse d'Argos. * Les soins d'un pere vous regardent, laissez-moi en partage ceux d'une mere. Adieu.

SCENE VI.

AGAMEMNON seul.

Hélas! j'espérois écarter une mere.

* Junon.

Vains efforts ! frivole espoir ! elle a éludé mes détours. Malheureux, faut-il donc que je sois réduit à inventer mille prétextes pour tromper ce que j'ai de plus cher au monde, & sans pouvoir y réussir ! allons trouver Calchas, & conférons avec lui sur le remède qu'on doit apporter aux calamités de la Gréce, sur les desirs de Diane, & sur mes malheurs. * Tout homme sensé doit choisir une épouse docile, ou n'en point avoir.

INTERMEDE.

LE CHŒUR.

C'en est fait, l'armée Grecque verra les ondes du fleuve Simoïs : nos mille vaisseaux iront à Ilion ; & nos armes puniront cette superbe Troye bâtie par Apollon, cette Troye où l'on dit que Cassandre paroît les cheveux épars & couronnée de laurier, quand elle souffre les impressions du Dieu qui l'inspire.

Il me semble déja voir les Troyens

* La maxime est un peu crue. Mais elle est d'un Grec, & d'EURIPIDE.

répandus sur Pergame & sur leurs murs s'épouvanter à la vûe de Mars & de son terrible équipage porté sur nos mille vaisseaux. Il va s'approcher du Simoïs pour enlever à Priam la sœur de Castor & de Pollux, & la ramener en Gréce entre les piques & les boucliers des Grecs.

Je crois voir l'armée acharnée au carnage, environner Pergame & ses tours, égorger les habitans, & causer bien des sujets de larmes aux Troyennes, & à l'épouse de Priam. Que la fiere Hélene regrettera pour lors son époux trahi! Dieux, éloignez de moi & de ma postérité, de pareils * malheurs. Ils serviront long-tems d'un funeste entretien aux riches Lydiennes & aux femmes des Phrygiens, qui se diront mutuellement en travaillant à leurs ouvrages de laine : » Hélas, qui ne s'arrachera les cheveux » de douleur, en apprenant le déplora- » ble renversement de notre mourante » patrie! elle périt, & pour qui? pour » vous, cruelle Hélene, qu'on dit être » fille de Jupiter, qui sous la forme d'un

* Le Grec met ἐλπὶς, il signifie ici accident, malheur, infortune, ou du moins crainte, comme en Latin.

» Cygne eut commerce avec Leda, si
» pourtant les écrits des Poëtes ne sont
» pas fabuleux.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ACHILLE seul.

Où est le Général des Grecs ? qui de vous ira l'avertir qu'Achille, fils de Pelée, l'attend ?... nous sommes rassemblés & retenus malheureusement sur les bords de l'Euripe. Mais chacun de nous a ses différens intérêts. Les uns, non encore liés par l'hymen, ont abandonné leur patrie & leurs maisons ; les autres ont quitté leurs femmes & leurs enfans : tant est forte la passion de renverser Troye, qui réunit toute la Gréce sur ce rivage ! ce n'est pas certes, sans une inspiration particuliere des Dieux. Après tout, je veux entretenir Agamemnon sur ce qui me touche ; que chacun parle pour soi. J'ai quitté Pharsale * & mon pere Pelée.

* Ville de Thessalie, peu éloignée de Larisse. Elle devint depuis célébre par la défaite de Pompée.

Pourquoi ? pour être arrêté par les foibles vents de l'Euripe. J'ai peine à contenir mes Theſſaliens qui me preſſent ſans relâche, & me diſent : » Achille, » qu'attendons-nous ? quel terme preſ» crit-on à notre départ ? faites promp» tement ce que vous avez à faire, ou » ramenez votre armée ſans vous laiſſer » déſormais abuſer par les délais des » Atrides.

SCENE II.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Généreux fils de Thétis, votre voix a paſſé juſqu'à moi dans ce Palais, & je ſuis ſortie pour venir à votre rencontre.

ACHILLE.

* O ſaintes loix de la pudeur ! une

* Je demande encore une fois quelque grace pour un ſiécle auſſi ſcrupuleux que celui d'EURIPIDE. Nos idées plus libres ſur l'article des bienſéances, ſeront ſans doute choquées de cette Scène. Qui le croiroit ? Achille porte la délicateſſe juſqu'à s'étonner de voir une femme en Aulide où étoit l'armée, juſqu'à n'oſer s'entretenir avec elle, juſqu'à refuſer le gage ordinaire des meres qui marioient leurs filles, cérémonie qui conſiſtoit à préſenter la main à l'époux choiſi ! telle étoit la retenue du vieux tems.

femme d'une si rare beauté en ces lieux ! que vois-je ?

CLYTEMNESTRE.

Je m'étonne peu de n'être pas connue d'Achille, qui ne m'a point encore vûe, & je lui sçai gré de prendre les intérêts de la pudeur.

ACHILLE.

Mais, Madame, qui êtes-vous ? pourquoi venir en des lieux où l'on ne voit que des gens armés ?

CLYTEMNESTRE.

Apprenez, pour vous rassurer sur mon arrivée en Aulide, que je suis Clytemnestre fille de Leda, & femme d'Agamemnon.

ACHILLE.

Pardonnez, Madame, à mon respect. Vous sçavez qu'il ne m'est pas permis de vous entretenir ici ; je me retire.

CLYTEMNESTRE.

Quoi donc ? qui vous oblige à m'éviter ? recevez, en touchant cette main, le gage heureux de l'hymen que nous allons célébrer.

ACHILLE.

Que dites-vous, Madame ? je respecte trop Agamemnon votre époux....

CLYTEMNESTRE.

Que voulez-vous dire ? la coutume

n'autorise-t-elle pas cette cérémonie & ce gage, puisque vous devez épouser ma fille ?

ACHILLE.

Que parlez-vous d'hymen ? certes ma surprise est grande... mais non ; votre erreur vous fait parler ainsi en ma faveur.

CLYTEMNESTRE.

Votre surprise est excusable. La nature inspire à tous les hommes je ne sçai quelle défiance des amis qu'on n'a point encore pratiqués, sur-tout quand ils parlent d'hymen.

ACHILLE.

Mais, Madame, encore une fois, je ne comprends pas votre pensée. Je n'ai point recherché cet honneur, & les Atrides ne s'en sont point ouverts à moi.

CLYTEMNESTRE.

Quel est donc ce mystère ? si mes discours vous étonnent, les vôtres ne me surprennent pas moins.

ACHILLE.

Je vous laisse à juger, Madame, qui de nous deux est dans l'erreur. C'est à chacun de nous à le voir : car nous ne cherchons pas à nous tromper mutuellement.

CLYTEMNESTRE.

Ah, cela est indigne ! on m'engage à nouer

nouer un hymen chimérique. Quelle confusion !

ACHILLE.

Quelqu'un, sans doute, nous joue vous & moi. Mais, Madame, ne vous affligez point, & mépriſez tout ceci.

CLYTEMNESTRE.

Je me retire, Seigneur. Je ne puis déſormais ſoutenir votre préſence après une mépriſe pareille, & un contre-tems qui me couvre de honte.

ACHILLE.

C'eſt plûtôt à moi, Madame, à vous parler ainſi. Je vais trouver votre époux dans le Palais.

SCENE III.

Les mêmes, un VIEILLARD *à la porte du Palais.*

LE VIEILLARD.

* Arrêtez, illuſtre rejetton d'Eaque, & fils d'une Déeſſe. J'ai bien des choſes à vous dire, auſſi-bien qu'à vous, Madame.

* Ces cris & cette ſuſpenſion du Confident, qui va révéler le ſecret de ſon maître, font un effet admirable, & diſpoſent Clytemneſtre à croire une choſe qui paroîtroit d'ailleurs incroyable.

ACHILLE.

Qui m'appelle d'une si étrange maniere ?

LE VIEILLARD.

C'est un esclave. Ce titre ne me permet pas de m'enorgueillir jusqu'au point...

ACHILLE.

A qui êtes-vous ?... Cet homme n'est pas à moi. Agamemnon & moi n'avons rien de commun.

LE VIEILLARD.

J'appartiens à Agamemnon, à qui Tyndare m'a donné.

ACHILLE.

Parle : dis-nous qui t'engage à m'arrêter ainsi ?

LE VIEILLARD.

Etes-vous seuls ? n'y a-t-il aucun témoin ?

CLYTEMNESTRE.

Parle hardiment, & sors de ce Palais ; nous sommes seuls.

LE VIEILLARD.

O fortune, favorise mes soins, & sauve ceux que je veux sauver.

ACHILLE.

Où aboutira un si étrange discours ? quel sujet important le fait parler de la sorte ?

CLYTEMNESTRE.

Ah, je te conjure, ne différe plus à m'apprendre ce que tu me veux révéler.

LE VIEILLARD.

Mon zéle pour vous & pour vos enfans, vous eſt-il bien connu, Madame?

CLYTEMNESTRE.

Oui, je rends juſtice à ta fidélité. Je ſçai que tu m'es attaché depuis long-tems.

LE VIEILLARD.

Vous ſouvient-il, Madame, qu'Agamemnon m'a reçû comme un homme à vous.

CLYTEMNESTRE.

Je m'en ſouviens, te dis-je; je t'amenai à Argos, & tu m'as toujours ſervie.

LE VIEILLARD.

Il eſt donc juſte que ma fidélité pour vous l'emporte ſur celle que je dois à votre époux.

CLYTEMNESTRE.

Découvre donc promptement le myſtère que tu viens m'annoncer.

LE VIEILLARD.

Un pere... doit tremper ſes mains... dans le ſang de votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Que dis-tu? va, malheureux Vieillard, tes diſcours me font horreur.

LE VIEILLARD.

Ah, Princeſſe infortunée, tu porteras donc ta tête ſous le couteau fatal.

CLYTEMNESTRE.

(*à part.*) O plus malheureuſe mere!... quoi donc, Agamemnon a-t-il l'eſprit troublé?

LE VIEILLARD.

Non, ſi ce n'eſt ſur ce qui touche Iphigénie; il n'écoute plus la raiſon.

CLYTEMNESTRE.

Quel mauvais démon l'agite?

LE VIEILLARD.

Il ſuit l'Oracle prétendu de Calchas, pour acheter à ce prix une heureuſe navigation.

CLYTEMNESTRE.

Où?... (*à part,*) déplorable mere! fille plus déplorable dont un pere veut devenir le bourreau.

LE VIEILLARD.

A Troye, pour recouvrer Hélene.

CLYTEMNESTRE.

Le retour d'Hélene ſeroit donc payé du ſang d'Iphigénie!

LE VIEILLARD.

Voilà le myſtère dévoilé. Agamemnon doit l'immoler à Diane.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi donc cet hymen prétexté qui m'a tirée d'Argos?

LE VIEILLARD.

Pour vous obliger d'amener vous-même votre fille, comme pour la mettre entre les mains d'Achille.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille, je t'ai donc amenée pour mourir !

LE VIEILLARD.

La cruauté d'Agamemnon vous a jettées l'une & l'autre dans ces malheurs.

CLYTEMNESTRE.

Je suis perdue : je ne puis retenir mes pleurs.

LE VIEILLARD.

Triste ressource que celle des larmes pour une mere qui perd ses enfans !

CLYTEMNESTRE.

Mais, dis-moi, d'où sçais-tu cela ? qui te l'a dit ?

LE VIEILLARD.

J'allois vous porter une seconde lettre....

CLYTEMNESTRE.

Pour me détourner, ou pour m'exhorter de conduire ma fille à la mort ?

LE VIEILLARD.

Pour vous en détourner. Le Roi étoit redevenu pere.

CLYTEMNESTRE.

Ah, malheureux, d'où vient ne m'as-tu pas rendu cette lettre?

LE VIEILLARD.

Menelas me l'a enlevée. Il eſt l'auteur de tous vos maux. *

CLYTEMNESTRE.

Fils de Pelée, fils de Thétis, vous entendez, & vous gardez le ſilence!

ACHILLE.

J'entends, Madame. Ce qui vous touche m'afflige, & ce qui me regarde m'indigne.

CLYTEMNESTRE.

Ils égorgeront ma fille ſous le prétexte trompeur de votre hymen!

ACHILLE.

Ce procédé d'Agamemnon excite ma fureur.

CLYTEMNESTRE.

† Et moi je ne rougirai point d'embraſſer vos genoux; mortelle, je puis

* Le Vieillard ſe retire.

Imitations de RACINE. *Act. III. Sc. V.*

† CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune:
Ce triſte abbaiſſement convient à ma fortune.
Heureuſe ſi mes pleurs vous peuvent attendrir,
Une mere à vos pieds peut tomber ſans rougir.

implorer le fils d'une Divinité. Non, (souffrez-le, Seigneur,) je suis mere, & je parle en faveur d'une fille. Laissez-vous toucher par des noms si chers. C'est votre épouse; hélas, elle a dû l'être, & vainement je m'en suis flattée: mais enfin c'est pour vous que je l'ai amenée, pour vous que je l'ai couronnée de fleurs; triste effet de mes soins! j'ai couronné la victime, & je la conduis à la mort. Quelle honte pour Achille, s'il lui refusoit son secours! ah, Seigneur, vous ne l'avez point épousée; mais vous avez du moins été appellé l'époux de cette déplorable Princesse. Par cette main que je touche, par le doux nom de mere, (car je n'ose implorer votre nom qui m'a perdue,) je vous conjure de ne pas nous abandonner. Vous êtes seul en ces lieux notre asyle, notre ami, & le Dieu que j'implore. Il ne nous reste que vous. Que peut une femme

C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée:
Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord,
Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle des Dieux implorant la justice,
Embrasser les Autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux,
Son pere, son époux, son asyle, ses Dieux, &c.

ſeule contre un Roi barbare, & contre une armée féroce & intraitable? pardonnez ce terme à mon déſeſpoir; * je rends d'ailleurs juſtice à ſa valeur. Oſez nous prêter une main ſecourable, & nous ſommes ſauvées; mais ſi vous nous abandonnez, c'en eſt fait d'Iphigénie & de moi.

LE CHŒUR.

Choſe étrange qu'une mere! à quelles extrémités ne la porte point ſa tendreſſe? c'eſt un inſtinct commun à toutes les meres, que celui de ſecourir leurs enfans.

ACHILLE.

Mon courage ira plus loin. Modeſte dans la proſpérité, je ſçais m'attendrir ſur les malheurs d'autrui.

LE CHŒUR.

Tel eſt le caractère des Héros &

* Clytemneſtre appelle l'armée des Grecs féroce & intraitable: elle ajoûte, *χρήσιμον δ' ὅταν θέλωσιν*, *utile pourtant quand elle veut*, ſans doute dans la crainte d'avoir choqué le belliqueux Achille en maltraitant l'armée: autrement ce ſeroit une fadeur qui gâteroit cet excellent morceau. Cela étant, on me pardonnera le détour que j'ai pris pour rendre la penſée plûtôt que l'expreſſion: *traduttore traditore*, dit le proverbe Italien; je crains de n'avoir été que trop fidéle à mon original, à ſes dépens & aux miens.

des Sages. La prudence eſt leur guide.

ACHILLE.

* Il eſt des conjonctures où il ſéroit mal d'être trop modéré : il en eſt d'autres où l'on ne ſçauroit l'être trop. Elevé dans le ſein du reſpectable Chiron, j'ai puiſé dans ſes leçons une humeur libre & ſincère. Prêt d'obéir aux Atrides quand leurs commandemens ſeront juſtes, je ſçaurai leur tenir tête quand ils s'écarteront de l'équité. Jaloux de ma liberté, que je ſignalerai par mes exploits, je porterai à Troye, comme en Aulide, un cœur indépendant. Comptez, Madame, comptez ſur mon

Imitations de RACINE. *Act. III. Sc. VI.*

* ACHILLE à IPHIGENIE.

Madame, je me tais & demeure immobile.
Eſt-ce à moi que l'on parle, & connoît-on Achille.
Une mere pour vous croit devoir me prier :
Une Reine à mes pieds ſe vient humilier,
Et me deshonorant par d'injuſtes allarmes
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes.
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?
Ah ! ſans doute, on s'en peut repoſer ſur ma foi.
L'outrage me regarde, & quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juſte douleur va plus loin m'engager.
C'eſt peu de vous défendre, & je cours vous venger,
Et punir à la fois le cruel ſtratagême,
Qui s'oſe de mon nom armer contre vous-même, &c.

secours. C'est trop souffrir d'un époux & de ceux qui vous sont unis par le sang. Attendez de moi tout ce qu'on peut attendre d'un Prince, jeune à la vérité, mais trop sensible à vos malheurs pour ne s'y pas intéresser. Non, non, votre fille ne mourra point; le cruel Agamemnon ne portera point ses mains sanglantes sur une Princesse qui a dû être à moi. Je ne souffrirai pas que le barbare abuse plus long-tems de mon nom pour voiler une perfidie. Quoi, le nom d'Achille trancheroit les jours d'Iphigénie! hélas! j'ai levé le fer sur sa tête: non. Son pere seul est son bourreau. Mais je ne croirois pas mes mains innocentes, si le prétexte de mon hymen faisoit périr une Princesse opprimée qui mérite un sort plus heureux. Je serois le plus méchant des Grecs, & le dernier des hommes, sans en excepter Menelas; enfin je ne serois plus le fils de Thétis, mais d'une Furie, si je devenois le ministre de la barbarie d'Agamemnon. Rassurez-vous, Madame, & comptez que * Sypile, d'où les Atrides tirent leur

* Sipyle étoit une ville de Lydie où demeuroit Tantale pere de Niobe, de qui Agamemnon & Menelas tiroient leur origine. Je dois à BARNE's l'interprétation de cette pensée,

origine, sera toujours célébre, & que ma patrie au contraire tombera dans l'oubli, avant que votre époux ose porter ses mains sacriléges sur votre fille. Il n'en sera rien. J'en jure par le Dieu Nerée qui vit sous les eaux, par cet illustre pere de la Déesse dont je tiens le jour. Que le Devin Calchas reporte les préparatifs du sacrifice. Qui sont ces Prophétes audacieux? des gens vils, qui disent par conjecture & par hazard le vrai & le faux, plus souvent l'un que l'autre, & dont toute la science dépend des événemens. Au reste, Madame, ne pensez pas qu'un intérêt qui m'est cher me fasse agir. Je puis m'en flatter, plusieurs Princesses ont recherché mon alliance. L'affront seul dont me couvre Agamemnon, suffiroit pour animer mon courroux. N'eût-il pas dû me parler, & m'autoriser à aimer Iphigénie? j'aurois été assez heureux, Madame, pour l'obtenir de votre main. Agamemnon redoutoit-il la tendresse d'un époux? ah! eût-il fallu livrer aux Grecs un gage si cher, si l'intérêt de la Gréce l'eût demandé, j'ose le

c'est-à-dire, la comparaison de Sipyle avec la patrie d'Achille. Les autres Commentateurs n'ont pas pris le sens.

dire, Madame, * Achille auroit pû se résoudre à sacrifier son amour au bien public. Mais, je ne suis plus rien dans l'esprit des Atrides. Il m'est pourtant aisé de leur faire sentir que je puis les servir ou leur nuire. Cette épée que je vas teindre de sang avant que de la plonger dans le sein des Troyens, me répondra de quiconque auroit l'audace de vouloir m'enlever votre fille. Soyez en repos, Madame, vous m'avez imploré comme un Dieu; je ne le suis pas: † mais je sçaurai le devenir pour vous.

LE CHŒUR.

O Achille, ces généreux sentimens sont bien dignes de vous & de la Déesse qui vous a donné le jour.

CLYTEMNESTRE.

Ah, Seigneur, que dois-je faire? je

* Cela paroîtra peu galant. Mais Achille n'est ni François, ni héros de Roman. La fierté est plus de son caractère que l'amour. Voyez le parallèle de l'Iphigénie Grecque & Françoise, vers la fin.

† CANTERUS & les autres Commentateurs traduisent ainsi, ἀλλὰ ὁμοιος γενήσομαι, *je ne suis pas Dieu, mais peut-être le deviendrai-je.* Ce qui est d'un froid à glacer. EURIPIDE n'a point dit une sottise pareille. Il a sous-entendu σοι, *je le deviendrai pour vous.* Le lecteur fin jugera si j'ai eu tort de penser ainsi.

ne puis trop louer votre générosité. La reconnoissance l'exige ; mais la crainte de vous déplaire me retient. Je sçai combien les louanges déplaisent aux héros. Je rougis cependant de n'avoir à vous présenter que des larmes : quel entretien pour Achille, que le triste récit des maux, qui se font sentir à moi seule, & qui ne passent point jusqu'à lui. Que dis-je ? pardonnez ; quand on est assez généreux pour se prêter aux afflictions des autres, on les ressent comme eux. Continuez donc, Seigneur, de vous attendrir sur le sort d'une mere indignement traitée ; je m'étois flattée d'avoir un fils dans Achille. Mon espérance a été vaine : voilà mon premier malheur. Mais d'un autre côté, quel funeste présage pour votre hymen, que la mort de l'épouse qui vous fut destinée ? ce second malheur intéresse l'époux aussi-bien que la mere. Enfin qu'ajouterois-je à vos paroles ? votre discours comprend tout, &, comme vous l'avez dit, le sort de ma fille ne dépend que de vous. Souhaitez-vous, Seigneur, qu'elle vienne tomber à vos pieds ? Quoique les loix de l'exacte bienséance semblent le défendre, vous la verrez, si vous l'ordonnez, paroître en votre présence avec cette noble pu-

deur qui éclatte sur son front. Du moins en son absence, accordez à la mere ce que la fille obtiendroit de vous.

ACHILLE.

Qu'elle reste dans son appartement; je ne veux point gêner sa modestie.

CLYTEMNESTRE.

Il est juste, Seigneur, qu'elle vienne en rougissant rendre grace à son libérateur.

ACHILLE.

Gardez-vous encore une fois, Madame, de l'amener en ma présence. Evitons de donner lieu à un reproche imprudent. Ignorez-vous les entretiens d'une armée nombreuse & oisive ? je vous l'ai déja dit, Madame, sans cette inutile démarche, je n'en serai pas moins ardent à vous servir. En dût-il coûter des combats pour finir vos malheurs, le dessein en est pris. Il suffit. Si je trompe votre espérance, & si je ne vous rends votre fille, * puisse-je périr !

CLYTEMNESTRE.

Vivez, Seigneur, & faites toujours des heureux.

* Le texte ajoute, *si au-contraire je la sauve, je ne périrai pas.* Cet allongement qui est gracieux dans le Grec, seroit insupportable en François. Les auteurs Grecs ne manquent guère ces sortes d'alternatives.

ACHILLE.

Madame, pour réuſſir plus sûrement dans notre deſſein, daignez encore m'écouter.

CLYTEMNESTRE.

Parlez, Seigneur, je vous écoute avec le plus grand plaiſir du monde.

ACHILLE.

Tâchons d'abord d'engager Agamemnon à reprendre des ſentimens de pere.

CLYTEMNESTRE.

Nous le tenterons en vain. Il eſt foible ; il craint trop l'armée.

ACHILLE.

Mais enfin, on peut oppoſer raiſons à raiſons.

CLYTEMNESTRE.

Foible eſpoir ! ordonnez cependant, Seigneur, & j'agirai.

ACHILLE.

* Je vous conſeille, Madame, d'aller

Imitations de RACINE. *Act. III. Sc. VII.*

* ACHILLE à CLYTEMNESTRE & IPHIGENIE.

Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire :
Donnez-lui l'une & l'autre un conſeil ſalutaire :
Rappellez ſa raiſon, perſuadez-le bien
Pour vous, pour mon repos, & ſur-tout pour le ſien.
Je perds trop de momens en des diſcours frivoles :
Il faut des actions & non pas des paroles.

d'abord vous jetter à ſes pieds, pour le détourner d'immoler ſa fille. S'il eſt ſourd à vos cris, revenez à moi. Si au contraire il ſe rend à vos larmes, mon ſecours deviendra inutile. Iphigénie ſera délivrée, j'en ſerai plus diſpoſé à ne pas haïr Agamemnon, & moins blâmé des Grecs, pour avoir uſé de douceur plûtôt que de violence. Enfin vous jouirez du plaiſir d'être ſortie de cet embarras, au contentement des perſonnes qui vous ſont chères, à votre ſatisfaction, & ſans le ſecours de mon bras.

CLYTEMNESTRE.

* La ſageſſe dicte vos conſeils, Seigneur: je m'y rends. Mais ſi je ne réuſſis pas, où reverrai-je Achille? où retrouverai-je ce bras, ce ferme appui dans mes maux?

ACHILLE.

Je ne m'éloigne pas de ces lieux, Madame; je paroîtrai, quand il en ſera tems, & je vous épargnerai le chagrin & la confuſion de porter vos larmes au

Imitations de RACINE. *Act. III. Sc. V.*

* Seigneur, daignez m'attendre, & ne la point quitter:
A mon perfide époux, je cours me préſenter,
Il ne ſoutiendra point la fureur qui m'anime:
Il faudra que Calchas cherche une autre victime.

milieu d'une armée. Ce seroit dégrader une Reine, la fille du grand Tyndare, nom si respecté des Grecs.

CLYTEMNESTRE.

Allez, Seigneur, servez-moi de guide en cette entreprise. Il est de mon intérêt de vous seconder. Du reste s'il est des Dieux rémunérateurs de la justice, (& s'il n'en étoit pas, que deviendroient nos laborieuses vertus ?) puissent-ils vous combler de leurs biens !

INTERMEDE.

LE CHŒUR.

* Quelle différence, grands Dieux, entre l'hymen de Thétis & celui d'Iphigénie ! en faveur de la Déesse, avec quelle grace ne parut pas Hymenée, si souvent chanté sur la flûte Lybienne, sur le lut ami des danses, & sur les chalumeaux ! Que les sons de ces instrumens furent alors gracieux, quand les Pierides aux beaux cheveux se trouverent sur le mont Pélion aux nôces de STROPHE

* Cette addition naît du Sujet. C'est le fonds de tout l'Interméde.

Pelée ! ornées de brodequins d'or, elles frappoient la terre en cadence d'un pied léger. Elles chantoient divinement, & dans leurs chants elles confondoient les noms de Pelée & de Thétis. Cette fête embellissoit la forêt de Pélion & les montagnes des Centaures. Le jeune Phrygien Ganiméde, favori de Jupiter, versoit le doux nectar dans les coupes d'or, tandis que les cinquante filles de Nerée dansoient autour des époux.

ANTIST. La troupe Equestre des Centaures accourût avec des fléches de bois en main, & des couronnes de jonc sur la tête. Le festin des Dieux, & la joye que répandoit Bacchus avec le vin, les attiroit. Les filles de Thessalie éleverent au ciel par leurs cris redoublés, la Déesse Thétis comme un Astre naissant. Apollon qui voit l'avenir, & Chiron qui connoît l'origine des Muses, annoncerent dès-lors Achille, & prédirent qu'il devoit un jour, avec ses Myrmidons armés de piques, entrer dans les champs de Troye, & renverser les Etats de Priam ; qu'il y paroîtroit revêtu des armes fabriquées par Vulcain, présent que doit lui faire un jour sa divine mere. * Enfin les

* BARNE's donne un autre sens à cette phra-

Dieux célébrerent les louanges de l'amante & celles de l'amant.

Pour vous, triſte Iphigénie, les Grecs vous couronneront de fleurs & de bandelettes. Ils enfonceront le couteau ſacré dans votre ſein; votre ſort ſera ſemblable à celui d'une tendre geniſſe ſortie du fonds d'une grotte, errante ſur les montagnes, & nourrie au ſon des inſtrumens champêtres. Ainſi élevée dans les bras d'une mere qui vous deſtinoit un doux hymen chez les Argiens, vous ſerez leur victime. Quel pouvoir auront alors, pour vous défendre, les charmes de la pudeur & de la vertu? hélas! dans le ſiécle où nous ſommes, l'impiété eſt en crédit. Elle va tête levée, tandis que la vertu eſt foulée aux pieds. L'injuſtice triomphe de l'équité; & voilà ce qui doit faire craindre à tous les mortels la colère vengereſſe des Dieux. EPODE.

ſe. Le πράσσ Grec veut dire, ſelon lui, que les Dieux *célébrerent les nôces de Thetis, comme étant la principale des Néréïdes & l'hymenée de Pelée.* J'ai trouvé un ſens plus naturel & plus délicat. Thétis étoit Déeſſe, Pelée étoit mortel: il paroiſſoit juſte que les louanges de l'épouſe précédaſſent celles de l'époux.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLYTEMNESTRE seule.

Hélas, je le cherche en vain. Vainement je sors du Palais pour le trouver. * Mon barbare époux ne revient point! cependant ma fille éplorée s'abandonne aux regrets & aux gémissemens depuis qu'elle a appris le sort que lui prépare son pere. Mais le voici ce pere cruel qui doit impitoyablement égorger ses enfans.

SCENE II.

CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

Ah, Madame, je vous rencontre à propos hors du Palais, & sans témoins.

Imitations de RACINE. *Act. III. Sc. VII.*

* CLYTEMNESTRE à ACHILLE.
Tout est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez :
Agamemnon m'évite, & craignant mon visage,
Il me fait de l'Autel refuser le passage, *&c.*

J'ai bien des choſes à dire à une mere, qu'il eſt bon que votre fille n'entende pas.

CLYTEMNESTRE.

Quel eſt ce nouveau myſtère ?

AGAMEMNON.

* Envoyez votre fille ſeule avec moi au ſacrifice. Tout eſt préparé, l'eau luſtrale, les gâteaux d'immolation, le feu ſacré où l'on doit les jetter, & les victimes, dont le ſang doit couler en l'honneur de Diane, avant l'hymen d'Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

† Vos paroles ſont juſtes ; mais comment nommer votre conduite ? ſortez,

Imitations de RACINE. *Act. VI. Sc. III.*

* AGAMEMNON.

Calchas eſt prêt, Madame, & l'Autel eſt paré :
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

Ibid. *Scene IV.*

† CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille ; on n'attend plus que vous.
Venez remercier un pere qui vous aime,
Et qui veut à l'Autel vous conduire lui même.

AGAMEMNON.

Que vois je ? quel diſcours ! ma fille vous pleurez,
Et baiſſez devant moi vos yeux mal aſſurés.
Quel trouble ! mais tout pleure, & la fille & la mere.
Ah, malheureux, Arcas, tu m'as trahi...

ma fille, paroiſſez : vous ſçavez les deſſeins d'un pere. Il ſuffit. Apportez ſous vos voiles Oreſte votre frere. La voici, Seigneur, prête à vous obéir. Ecoutez-la. Je parlerai enſuite ſur ſes intérêts & les miens.

SCENE III.

IPHIGÉNIE, CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON, LE CHŒUR.

AGAMEMNON.

Ma fille... mais d'où viennent ces larmes & ces triſtes regards ? vous baiſſez les yeux, & vous les couvrez de vos voiles !

IPHIGÉNIE.

Dieux ! par où commencer le récit de mes infortunes ? le * préſent, le paſſé,

* Voici le Grec, ἅπασι γὰρ πρῶτοισι χρήσασθαι πάρα, κἂν ὑστάτοισι, κἂν πίσοισι πανταχῇ, c'eſt-à-dire, ſelon tous les Interprétes : *car en tout diſcours il faut un commencement, un milieu, & une fin.* Ce n'eſt point ainſi que la douleur parle. N'eſt-il pas plus ſenſé de croire qu'Iphigénie veut dire, *je ne ſçai par où commencer le récit de mes infortunes, s'il faut les rapporter toutes, les premieres, les dernieres, & les autres*, c'eſt-à-dire, *le paſſé, le préſent, & l'avenir :* ce qui revient au tour que j'ai choiſi.

l'avenir, tout m'accable & confond mes penſées !

AGAMEMNON.

Que vois-je ? d'où viennent ce trouble & cette confuſion ? elles ſemblent s'accorder à m'effrayer : tout paroît éperdu, & la fille & la mere !

CLYTEMNESTRE,

Répondez, Agamemnon, à ce que je vais vous demander ; mais répondez ſans artifice.

AGAMEMNON.

Parlez, Madame ; je répondrai comme je dois.

CLYTEMNESTRE.

Avez-vous réſolu, cruel, d'égorger votre fille, & la mienne ?

AGAMEMNON.

Ah Ciel !... quelle affreuſe parole vous eſt échappée ! quel ſoupçon, Madame !

CLYTEMNESTRE.

Encore une fois, Seigneur, répondez à cette queſtion.

AGAMEMNON.

Madame, faites des queſtions moins étranges, & je vous répondrai.

CLYTEMNESTRE.

Je m'en tiens à celle-ci. Ne vous écartez point.

AGAMEMNON.

O Fortune, ô Destin, ô Génie, auteur de mes maux !

CLYTEMNESTRE.

C'est le même Génie pour ma fille & pour moi. Il fait trois malheureux.

AGAMEMNON.

Madame, de quoi vous plaignez-vous?

CLYTEMNESTRE.

Ah, barbare, osez-vous le demander? Votre artifice se détruit de lui-même.

AGAMEMNON *à part.*

Malheureux, je suis trahi !

CLYTEMNESTRE.

* Que sert de feindre ? je sçai tout, on m'a tout révélé. Ce silence même, ces sanglots, ces soupirs, tout avoue votre perfidie.

AGAMEMNON *à part.*

Je suis réduit à me taire. C'en est trop d'ajouter l'imposture à mes autres malheurs.

CLYTEMNESTRE.

Ecoutez-moi ; je vais parler à mon tour ; mais sans déguisement, & sans énigme. Quel époux ai-je trouvé dans

Imitations de RACINE. *Act. IV. Sc. IV.*

* CLYTEMNESTRE.

Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse, &c.

Agamemnon ?

Agamemnon? un raviſſeur qui m'enléve contre mon gré, après avoir tué * Tantale mon premier époux, après avoir arraché de mon ſein un fils, après l'avoir écraſé en le précipitant à mes yeux. Mes freres, Caſtor & Pollux, vous déclarent la guerre pour me venger; vous tombez aux genoux de Tyndare : ce généreux Vieillard vous dérobe à ma vengeance; j'oublie le paſſé; je reviens à vous. Témoin de ma conduite † irréprochable, depuis ce retour vous me rendrez juſtice. Mes complaiſances & vos richeſſes accrues par mes ſoins vous ont fait regarder comme le plus heureux des mortels au-dedans & au-dehors.

* HOMERE a cru que Clytemneſtre avoit été mariée en premieres nôces au Roi Agamemnon. EURIPIDE a penſé autrement, puiſqu'il lui donne Tantale pour époux avant Agamemnon. EUSTATHE, *ſur le livre II. de l'Iliade.* BARNE's ajoûte, avec raiſon, que ce Tantale étoit autre que le pere de Pélops, & le grand-pere d'Agamemnon. Cela eſt viſible. C'étoit le fils de Thyeſte.

† Clytemneſtre n'eût pas lieu dans la ſuite de ſe vanter ainſi de ſa fidélité. Ces reproches montrent qu'elle s'en repentoit peut-être déja. L'amour d'Egiſthe & le meurtre d'Agamemnon, vengerent depuis les crimes qu'elle avoit reprochés à cet époux malheureux.

Un sort tel que le vôtre est bien rare & bien digne d'envie : enfin pour couronner cette félicité, je vous donne trois filles avec cet enfant chéri ; & pour récompense de tant de biens, vous m'ôtez Iphigénie. Mais si l'on vous demande pourquoi vous l'immolez, dites-moi, que pourrez-vous répondre ? vous gardez le silence ! je vais parler pour vous. C'est afin de rendre Hélene à Menelas. * Il est beau en effet de payer le retour d'une ingratte du sang innocent de nos enfans, & de racheter ce que nous haïssons le plus par ce qui nous reste de plus cher. Ah, cruel, si la guerre de Troye te contraint de m'abandonner, si ton absence dure, quels seront mes sentimens dans ma triste solitude, quand je redemanderai vainement Iphigénie aux lieux qu'elle habitoit autre-

Imitations de RACINE. *Ibid. Scene IV.*

* CLYTEMNESTRE.

Si du crime d'Hélene on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imputer la peine de son crime ;
Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?

fois, quand je la chercherai dans l'appartement de mes filles, privées pour jamais de la revoir! » O ma fille, ma » chere fille, m'écrierai-je, c'eſt ton pe» re, oui c'eſt ton pere ſeul qui t'a fait » périr. Tel eſt le prix & l'exemple fu» neſte qu'il laiſſe à ſa famille. » Non, barbare, non je ne ſçai dans ma fureur, qui m'empêchera moi & mes filles de faire retomber ſur toi le ſort que tu nous prépares. Mais que dis-je? ah, Seigneur, n'irritez pas une mere en furie, & ne la forcez pas de vous haïr. Vous immolerez votre fille! hé, quelles prieres ferez-vous aux Dieux en la ſacrifiant? que leur demanderez-vous donc ſi vous égorgez vos enfans? ſera-ce votre retour? retour auſſi fatal que votre départ aura été honteux. Dois-je le ſouhaiter & le demander pour vous? quelle idée aurois-je des Dieux, ſi je les implorois pour un parricide? mais je veux que vous l'obteniez; revenu dans Argos, que ferez-vous? irez-vous embraſſer vos enfans? hé, ne vous privez-vous pas de cette conſolation? qui d'entr'eux oſera regarder un pere qui les aſſaſſine de ſang froid? vous ne répondez point... je le voi, votre ſilence approuve mes raiſons.

Allons plus loin. * Vous sied-t-il de n'aimer que le titre de Général & de Roi? ne deviez-vous pas parler aux Grecs en pere. Que ne leur disiez-vous: » O » Grecs, vous souhaitez d'aller à Troye; » j'y consens. Que le sort décide qui de » nous doit immoler sa fille... » L'intérêt étant commun, le péril devoit l'être. Falloit-il que vous fussiez le seul à donner une victime à la Gréce? n'étoit-il pas plus juste que Menelas sacrifiât Hermione pour une mere dont l'intérêt le demande? quoi, ma vertu & ma fidélité seront récompensées par la perte de ma fille, tandis que la perfide, la coupable Hélene, plus heureuse que moi, ramenera la sienne triomphante & adorée à Sparte? répondez à mes raisons, si vous les trouvez peu justes. Si au contraire vous en sentez la force & l'équité, revenu à vous-même, rendez-moi, rendez-vous Iphigénie.

Imitations de RACINE. Ibid. *Scene IV.*

* CLYTEMNESTRE.

Mais non: l'amour d'un frere, & son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
Cette soif de regner que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt Rois vous servir & vous craindre,
Tous les droits de l'Empire en vos mains confiés,
Cruel, c'est à ces Dieux que vous sacrifiez, &c.

LE CHŒUR.

Laissez-vous fléchir, ô Agamemnon. Il est beau de conserver & d'épargner son sang. La tendresse paternelle est un sentiment avoué de tous les hommes.

IPHIGÉNIE.

* O mon pere, si j'avois l'éloquence d'Orphée & l'art d'enchanter les rochers pour les forcer à me suivre; si j'avois le talent d'attendrir les cœurs par mes paroles, j'aurois recours à ce moyen pour toucher un pere. Mais hélas, je n'ai d'autre éloquence que celle de mes larmes. Je verse des pleurs, c'est tout ce que je puis. Suppliante à vos pieds, je n'ai pour ma défense que le titre de votre fille. Ne me ravissez pas le jour que j'ai reçû de vous, tandis que je puis en goûter la douceur, & ne me forcez pas avant le tems de voir la région souterraine des morts. † C'est moi qui, la premiere vous appellai du doux nom de

* Ce commencement sent un peu la harangue. C'est que les Grecs étoient naturellement harangueurs.

Imitations de RACINE. Ibid. *Scene IV.*

† IPHIGENIE.

Fille d'Agamemnon c'est moi qui la premiere,
Seigneur, vous appellai de ce doux nom de pere.

pere, & que vous honorâtes du tendre nom de votre fille : c'eſt moi qui paſſant la premiere dans vos bras, épuiſai la tendreſſe paternelle par mille careſſes réciproques. Hélas, vous me diſiez alors, » ô ma fille, aurai-je un jour le bonheur » de te voir floriſſante & révérée dans » la maiſon d'un époux heureux & di» gne de moi » ? attachée à votre ſein, & baiſant cet auguſte viſage que je touche à préſent de mes mains, » ah, mon » pere, diſois-je à mon tour, mon cher » pere, jouirai-je du plaiſir de vous re» cevoir un jour dans mon Palais, & de » rendre à votre vieilleſſe la reconnoiſ» ſance dûe à une pénible éducation? ». Ces tendres entretiens ſont toujours préſens à mon eſprit : hélas, ils ſont ſortis de votre mémoire, & vous ne ſongez plus qu'à me donner la mort. Ah, Seigneur, quittez cette affreuſe penſée, je vous en conjure par les manes de Pelops & d'Atrée, par une mere qui m'a enfantée avec douleur, & qui ſouffre à mon ſujet les plus vives douleurs d'un ſecond enfantement. Que m'importe l'hy-

C'eſt moi, qui ſi long-tems le plaiſir de vos yeux
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,
Et pour qui tant de fois prodiguant vos careſſes,
Vous n'avez point du ſang dédaigné les foibleſſes.

men de Paris & d'Hélene, auquel vous me sacrifiez? jettez du moins un regard sur moi; pourquoi détourner les yeux? laissez-moi jouir de votre vûe & de vos embrassemens; si mes prieres ne vous fléchissent pas, que j'emporte du moins en mourant ce dernier gage de votre amour. Ton enfance, ô mon frere, me sera d'un foible secours. Aide-moi cependant de tes larmes pour émouvoir un pere; sauve-moi du trépas. Oui, un âge si tendre est susceptible de sentiment & de compassion. Vous le voyez, mon pere, le silence de cet enfant parle en ma faveur. Laissez agir l'amour & la pitié. Nous vous en conjurons par votre auguste visage. Vous voyez à vos genoux deux supplians bien chers, l'un encore enfant, l'autre à la fleur de l'âge. Les rebuterez-vous? enfin pour faire évanouir tous vos prétextes, songez que rien n'est plus cher aux mortels que la vie, rien plus affreux que la mort. La fureur seule peut rendre celle-ci souhaitable. Une vie malheureuse est même plus prisée qu'une glorieuse mort.

LE CHŒUR.

Misérable Hélene, dans quelle confusion ta perfidie jette les Atrides & leurs enfans!

AGAMEMNON.

* Je ſerois le plus inſenſé des humains, ſi je n'aimois tendrement mes enfans. Mon cœur n'eſt pas inſenſible, vous m'en devez croire. Mais je ſçai juſqu'où doit aller la pitié. Il m'eſt dur ſans doute d'en venir à cette cruelle extrémité; mais, Madame, il eſt plus dangereux de m'en exempter. Tel eſt mon malheur; il le faut. Conſidérez, je vous prie, ce nombre prodigieux de vaiſſeaux, & ces Rois puiſſans à qui Troye devient inacceſſible & imprenable, ſi Iphigénie ne meurt, ſuivant l'Oracle de Calchas. Le deſir qui les anime à traverſer au plûtôt les mers eſt une ſorte de fureur. Ils brûlent de paſſer dans cette terre barbare, & d'exterminer les raviſſeurs de nos femmes. Si j'élude l'Oracle, cette armée furieuſe viendra, n'en doutez point, égorger mes filles juſques dans Argos. Ni vous, ni moi, Madame, ne ſerons épargnés. Au reſte, ma fille, ce n'eſt point Menelas qui m'aſſervit à ſes projets. Ses ſentimens ne ſont pas la régle

Imitations de RACINE. Ibid. *Scene IV.*

* AGAMEMNON.
Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrieres,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prieres... &c.

des miens. C'eſt à la Gréce que je vous immole. Je le fais à regret. Mais il faut céder à la néceſſité. Il faut acheter la liberté publique au prix de ma tendreſſe & de votre ſang, pour apprendre aux barbares que les Grecs ne laiſſent pas les raviſſeurs impunis.

* SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE.

Le barbare ! il fuit & te livre à la mort : ô ma fille, ô étrangères, ô mere infortunée !

IPHIGÉNIE.

† Les mêmes plaintes conviennent à

* Euripide change dans cette Scène la meſure du vers, auſſi-bien que dans la VII. & VIII. du même Acte, & dans tous les Chœurs. La cadence qu'il prend ici eſt plus courte, plus vive, & plus propre à exprimer la douleur. J'ai tâché d'y ajuſter mes expreſſions, autant qu'il m'a été poſſible. Il faut encore obſerver dans cette Scène la ſituation de Clytemneſtre, qui doit être tombée entre les mains de ſes femmes comme une perſonne pénétrée de la plus vive douleur.

† EURIPIDE dit, *la même meſure de vers convient à ma fortune.* C'eſt une vraie faute.

ma fortune. O ma mere, ô Clytemneſtre ! hélas, je ne verrai plus la lumiere du Soleil. Il m'éclaire pour la derniere fois. Forêts de Phrygie ; montagnes d'Ida, où Priam expoſa Paris arraché du ſein de ſa mere, vous qui lui donnâtes votre nom, que n'acheviez-vous ſa triſte deſtinée ! pourquoi devenu berger a-t-il pû conduire ſes troupeaux ſur les bords d'une claire fontaine, & dans une prairie émaillée de fleurs dignes d'être cueillies par les Déeſſes ? hélas, elles y vinrent pour mon malheur. Venus fiere de ſon empire ſur les cœurs, Pallas & Junon, l'une comptant ſur ſa valeur, l'autre ſur ſa qualité d'épouſe de Jupiter, ſe diſputerent entr'elles le prix de la beauté en préſence de Mercure. Jugement odieux de Paris, tu fais la gloire des Grecs, & tu me cauſes la mort.

LE CHŒUR.

Il n'eſt que trop vrai, aimable Iphigénie, c'eſt afin d'ouvrir le chemin d'Ilion que Diane vous choiſit pour victime.

L'acteur ne doit jamais dire qu'il parle en vers. Ce langage qu'il employe pour flatter plus agréablement l'oreille, paſſe inſenſiblement pour le langage ordinaire. Je dois m'imaginer entendre Iphigénie elle-même, & non pas le Poëte.

IPHIGÉNIE.

O Clytemneſtre, ô ma mere, ce qui m'accable de douleur, c'eſt que celui qui m'a donné le jour m'abandonne & me trahit.... Que je ſuis malheureuſe d'avoir vû Hélene. Pour elle je meurs, & je meurs par les cruelles mains d'un pere qui ſe dépouille à mon égard de tout ſentiment d'humanité... Non, l'Aulide ne devoit jamais recevoir dans ſes ports les vaiſſeaux des Grecs. Vents, auteurs de mes maux, vous deviez porter la flotte à Troye, & non pas la retenir ſur l'Euripe... * Mais le maître des vents, le Dieu Jupiter diſpoſe à ſon gré de leur ſouffle à l'égard des mortels. Favorable aux uns, peu propice aux autres, il donne à ceux-ci une courſe heureuſe, il arrête ceux-là dans le port; il diſpenſe la joie & la douleur comme il lui plaît. Que la deſtinée des foibles humains eſt déplorable! falloit-il encore ajouter la mort à leurs calamités!

LE CHŒUR.

Hélas, hélas, la fille de Tyndare eſt la ſource féconde des malheurs qui aſſiégent les Grecs. Mais je plains encore

* Cette ſentence, outre ſon ſens propre, renferme, comme on voit, un ſens moral, que le Poëte a eu principalement en vûe.

plus votre sort : vous en méritiez un plus beau.

SCENE V.

IPHIGÉNIE, CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR, ACHILLE, SOLDATS.

IPHIGÉNIE.

Ah, Madame, qui sont ces hommes dont l'abord m'effraye ?

CLYTEMNESTRE.

Rassurez-vous, ma fille ; voici Achille, voici l'époux pour lequel je vous amenois en Aulide.

IPHIGÉNIE.

Qu'on m'ouvre les portes du Palais pour me dérober à ses regards.

CLYTEMNESTRE.

Qui fuyez-vous, Iphigénie ? votre libérateur ?

IPHIGÉNIE.

Oui, cet Achille même ; je rougis de lever les yeux sur lui.

CLYTEMNESTRE.

Comment ?

IPHIGÉNIE.

La triste issuë de cet hymen me couvre de confusion.

CLYTEMNESTRE.

Demeurez. L'amour n'aura point de part en cet entretien. Cette pudeur eſt ici hors de ſaiſon. Elle ne vous ſauvera pas, ſi pourtant il eſt encore poſſible de vous ſauver.

ACHILLE.

Que je vous plains, Madame!

CLYTEMNESTRE.

Vous n'en avez que trop de lieu, Seigneur.

ACHILLE.

On n'entend que cris confus dans l'Armée.

CLYTEMNESTRE.

A quel ſujet? parlez.

ACHILLE.

Au ſujet d'Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Quel préſage! & que venez-vous de me dire!

ACHILLE.

Toute l'Armée crie qu'il faut l'immoler.

CLYTEMNESTRE.

Et perſonne ne s'oppoſe à ces clameurs?

ACHILLE.

J'ai moi-même été en danger...

CLYTEMNESTRE.

De quoi, Seigneur?

ACHILLE.

* D'être la victime de leur aveugle fureur.

CLYTEMNESTRE.

Pour avoir voulu sauver ma fille?

ACHILLE.

Pour cela même.

CLYTEMNESTRE.

Quel insolent a osé attenter à votre vie?

ACHILLE.

Tous les Grecs.

CLYTEMNESTRE.

Et vos soldats n'ont pas volé à votre secours?

ACHILLE.

Ils ont été les premiers à se soulever contre moi.

CLYTEMNESTRE.

Ah, ma fille, c'en est fait, nous sommes perdues.

ACHILLE.

Ils ont eu l'insolence de me nommer indigne d'un hymen que je préférois au salut de la Gréce.

CLYTEMNESTRE.

Hé que leur avez-vous dit?

ACHILLE.

» Epargnez du moins, leur disois-je,

* Grec. *D'être accablé de pierres.*

» celle qui devoit être mon épouse...

CLYTEMNESTRE.

Hélas !

ACHILLE.

» Celle qu'un pere m'a destinée...

CLYTEMNESTRE.

Et qu'il m'a fait amener d'Argos pour vous.

ACHILLE.

Vains efforts ! il a fallu céder aux cris redoublés.

CLYTEMNESTRE.

Multitude cruelle & intraitable !

ACHILLE.

Cependant je sçaurai vous secourir, Madame.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ? seul contre tous ?

ACHILLE *montrant ses Soldats.*

Voyez-vous ces fidéles amis sous les armes ? voilà vos défenseurs.

CLYTEMNESTRE.

Puisse réussir votre valeur !

ACHILLE.

» Comptez sur un heureux succès.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille ne mourra donc point ?

ACHILLE.

Non. Du moins tant qu'il sera en mon pouvoir de la défendre.

CLYTEMNESTRE.

Eh qui viendroit vous l'enlever ?

ACHILLE.

Ah, Madame, l'Armée entiere. Ulyſſe doit venir la prendre.

CLYTEMNESTRE.

Qui ? ce Prince iſſu de Siſyphe ?

ACHILLE.

Lui-même.

CLYTEMNESTRE.

De ſon propre mouvement, ou choiſi par les Grecs ?

ACHILLE.

Choiſi par les Grecs, & de ſon propre mouvement.

CLYTEMNESTRE.

Le lâche ! de quel emploi il s'eſt chargé !

ACHILLE.

Je ſçaurai l'écarter.

CLYTEMNESTRE.

L'inhumain auroit-il le cœur aſſez dur pour m'arracher ma fille ?

ACHILLE.

* Lui, Madame ? il la traîneroit à vos yeux.

CLYTEMNESTRE.

Que ferai-je donc, Seigneur ?

* Grec. *Par les cheveux.*

ACHILLE.

Retenez votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Pourrai-je, par mes foibles efforts, l'empêcher d'être immolée?

ACHILLE *montrant son épée ou ses Soldats.*

* Voici qui me répondra d'elle.

IPHIGÉNIE.

Clytemnestre, & vous, Achille, écoutez mes paroles. Je vois, Madame, que vous avez éclatté en vain contre votre époux. Ne tentons pas l'impossible. Il est juste de louer la générosité d'Achille; mais il faut penser aussi à ne pas soulever sans fruit toute l'Armée contre vous & contre lui. Apprenez donc, Madame, le parti que le Ciel m'a inspiré de prendre. Je suis résolue de † mourir.

* BARNE's seul, que je sçache, a bien expliqué ce mot ἀλλὰ μὴν εἰς τέτόγ' ἥξει. *Voici qui terminera l'affaire, elle en viendra là.* Et non pas, *Ulysse viendra pour cela même.*

† Je ne dois pas dissimuler qu'ARISTOTE (Poët. c. 16.) » dit qu'EURIPIDE a péché » contre l'égalité des mœurs, en ce que l'I- » phigénie suppliante qu'on voit au commen- » cement n'est pas la même que l'Iphigénie » courageuse qu'on voit à la fin. » Sur quoi M. DACIER ne balance pas à condamner EURIPIDE. Seroit-ce un crime d'en juger autrement sur l'impression que fait cette Tragédie?

C'eſt peu. Je veux ſans murmure & ſans plainte me ſignaler par une mort glorieuſe & volontaire. Conſidérez, je vous prie, combien ce parti eſt juſte. La Gréce toute entiere a les yeux attachés ſur moi. De moi ſeule dépend le départ des vaiſſeaux & le renverſement de Troye. Ma mort vengera l'enlévement d'Hélene, & empêchera les barbares d'oſer porter à l'avenir leurs profanes mains ſur les femmes Grecques. Je les ſauverai toutes en mourant. Libératrice de la Gréce, ce beau nom rendra ma gloire digne d'envie. Dois-je après tout ſi fort regretter le jour? Vous me l'avez donné moins pour vous que pour la Patrie. Combien de Grecs armés ſur terre & ſur mer, touchés des malheurs de la Gréce, oſeront combattre & mourir pour elle? & moi, lâchement avare de mon ſang, j'arrêterois ſeule une ſi noble entrepriſe! de quel front? & que leur répondrions-nous? De plus, dois-je permettre qu'Achille combatte ſeul contre tous, & prodigue ſa vie pour ſauver la mienne? la * vie d'un homme ſeul eſt

Ce mélange de foibleſſe & de courage n'eſt-il point plûtôt un coup de l'art d'un grand maître?

* Ce trait juſtifie les Auteurs qui diſent

plus précieuse que celle d'un grand nombre de femmes. Enfin si Diane veut qu'on m'immole, foible mortelle, pourrai-je résister à une Déesse? soyons donc la victime de la Patrie. Je me dévoue. Grecs, me voici prête, sacrifiez-moi, & renversez Troye. Vos trophées feront ma gloire, & me tiendront lieu pour toujours d'hymen, d'époux & de postérité. L'ordre veut que les Grecs commandent aux barbares, & non les barbares aux Grecs. Ceux-là sont nés pour l'esclavage; & ceux-ci pour la liberté.

LE CHŒUR.

Iphigénie, votre dessein est bien généreux. Que celui de la Fortune & de la Déesse est différent!

ACHILLE.

Digne fille d'Agamemnon, les Dieux jaloux de mon bonheur me rendroient trop heureux s'ils vous donnoient à moi. J'envie le sort de la Gréce, & votre destin. Vous augmentez sa gloire, elle

qu'EURIPIDE n'aimoit pas le sexe. Il met γυναικῶν μυρίων *Une infinité de femmes;* il seroit très-dur d'exprimer dans toute sa force la haine d'EURIPIDE. DOLCE', Poëte Italien, traduit sans balancer,

Mille femine insieme, e mille, e mille.

accroît la vôtre. Vous avez parlé d'une maniere digne de la Patrie & de vous. Sans ſonger à réſiſter aux Dieux, plus puiſſans que nous, vous avez cédé à la néceſſité & à l'utilité publique : & voilà ce qui redouble mon amour. Cette grandeur d'ame, (il faut que je l'avoue,) & ce caractère aimable que je viens de connoître, me font ſouhaiter plus que jamais le bonheur de devenir votre époux. Ne refuſez donc pas de vous prêter au bras ſecourable qui cherche à vous dérober à la mort. Je meurs déſeſpéré, j'en atteſte Thétis, ſi je ne vous délivre en combattant contre les Grecs. Conſidérez donc, je vous prie, combien la mort qui vous attend eſt affreuſe, & ceſſez de la ſouhaiter.

IPHIGÉNIE.

J'ai parlé ſans intérêt, & ſans égard pour perſonne, Seigneur. Qu'Hélene, qui me ſurpaſſe en beauté, anime les Grecs à combattre & à mourir pour elle. Je n'ai pas cette vanité. Epargnez-moi la douleur de voir répandre votre ſang, ou celui des Grecs; ſouffrez que je ſauve ma Patrie par ma mort.

ACHILLE.

* O grandeur d'ame que j'admire mal-

* On s'étonnera peut être de voir un amant

gré moi ! votre courage, Iphigénie, m'oblige de me rendre. Pourquoi dissimuler ? je ne puis blâmer ces nobles sentimens. Mais peut-être vous repentirez-vous de les avoir portés trop loin. Sçachez donc que pour justifier ma parole, je vais me placer avec ces soldats & ces armes proche l'autel, non pour être témoin de votre funeste mort ; mais pour devenir votre libérateur. Peut-être alors, voyant le fer menaçer votre tête, vous rendrez-vous à mes conseils. Ne croyez pas, Iphigénie, que je vous abandonne à votre projet téméraire. Je vais au Temple de Diane, & je vous y attends.

souscrire en quelque sorte à la mort volontaire de son amante. M. RACINE porte plus loin l'amour d'Achille. Chez lui, ce héros jure de sauver Iphigénie malgré elle. Il brave les Dieux & l'Armée. Le fer brille, & le sang commence à couler. Cela devoit être ainsi pour notre tems. Mais le respect profond des Anciens pour les sacrifices & pour les dévouemens volontaires, obligeoit EURIPIDE de rendre Achille plus modéré. Ce Prince s'efforce de rompre le projet d'Iphigénie, qu'il ne peut pourtant s'empêcher d'admirer ; il ne pouvoit faire plus : enfin il part résolu de la délivrer, si elle révoque son vœu. Mais tant qu'il subsiste, c'est une victime sacrée. Elle lie les mains à Achille.

SCENE VI.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez, Madame, & vos yeux sont baignés de pleurs.

CLYTEMNESTRE.

Malheureuse ! n'ai-je donc pas sujet de pleurer !

IPHIGÉNIE.

Ne m'attendrissez pas; songez plûtôt à m'affermir... Mais, Madame, accordez-moi une grace.

CLYTEMNESTRE.

Parlez. Puis-je vous rien refuser ?

IPHIGÉNIE.

Que ni vos cheveux indignement coupés, * ni vos voiles, ni vos vêtemens n'annoncent le regret de ma mort.

CLYTEMNESTRE.

Que dites-vous ? hélas, mere dénaturée, je ne ferois pas éclatter la douleur de vous avoir perdue !

IPHIGÉNIE.

Vous ne me perdez point. Je vivrai toujours, & ma gloire réjaillira sur vous.

* Grec. *Ni vos habits noirs.*

CLYTEMNESTRE.

Je ne pleurerois pas ma fille descendue au tombeau !

IPHIGÉNIE.

Il n'est point de tombeau pour moi.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi? ne mourrez-vous pas?

IPHIGÉNIE.

* L'autel de la Déesse me servira de monument.

CLYTEMNESTRE.

Hé-bien, ma fille, je ferai ce que vous souhaitez.

IPHIGÉNIE.

Regardez-moi, Madame, comme l'heureuse libératrice de la Gréce.

CLYTEMNESTRE.

Que dirai-je en votre nom à vos tristes sœurs?

IPHIGÉNIE.

Ne souffrez pas non plus que leur douleur paroisse sur leurs vêtemens.

CLYTEMNESTRE.

Mais quelle agréable parole leur porterai-je de vous?

* Elle dit prophétiquement cette Enigme, dont le sens est qu'elle sera enlevée par Diane pour être la Prêtresse de son Temple en Tauride.

IPHIGÉNIE.

Que je les embraſſe. Quant au jeune Oreſte, élevez-le avec tendreſſe.

CLYTEMNESTRE.

Embraſſez-le pour la derniere fois.

IPHIGÉNIE.

Cher enfant, tu m'as ſervie autant qu'il a été en ton pouvoir.

CLYTEMNESTRE.

De retour à Argos, que ferai-je pour vous ?

IPHIGÉNIE.

Chériſſez mon pere, & votre époux.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! il mérite d'eſſuyer les plus grands malheurs pour venger votre mort.

IPHIGÉNIE.

C'eſt malgré lui, & pour la Gréce qu'il m'a perdue.

CLYTEMNESTRE.

Dites par artifice, dites d'une maniere indigne du ſang d'Atrée.

IPHIGÉNIE.

Qui va me conduire à l'autel ? victime volontaire, je n'attendrai pas qu'on m'y traîne. *

CLYTEMNESTRE.

Moi, ma fille, je ne vous quitte point ; je m'attache à vos vêtemens.

* *Grec.* Par les cheveux.

IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Non, Madame, rentrez, je vous supplie : il le faut, & pour vous, & pour moi. * Que quelqu'un des Officiers de mon pere m'accompagne jusqu'à la prairie consacrée à Diane, où je dois être immolée.

CLYTEMNESTRE.

Vous partez donc, Iphigénie.

IPHIGÉNIE.

Pour toujours & sans retour.

CLYTEMNESTRE.

Vous abandonnez une mere !

IPHIGÉNIE.

Et pour aller à la mort que je n'ai pas méritée.

CLYTEMNESTRE.

Arrêtez, cruelle; ne me quittez pas dans l'état où je suis.

IPHIGÉNIE.

Je ne veux plus prolonger vos douleurs. †

* Elle parle aux domestiques d'Agamemnon qui surviennent. Il paroît par la suite qu'Agamemnon même est avec eux dans l'enfoncement du Théâtre.

† Il est croyable que Clytemnestre tombe évanouie, & qu'on l'enléve dans le Palais, tandis qu'Iphigénie exhorte le Chœur à chanter des hymnes en l'honneur de Diane. On devoit voir au fonds du Théâtre une partie

SCENE VII.

IPHIGÉNIE, LE CHŒUR.

IPHIGÉNIE.

Commencez, jeunes filles, à chanter des hymnes en l'honneur de Diane. Préludez par vos chants au sacrifice, & attirez aux Grecs un heureux préſage. Que quelqu'un porte des corbeilles pour commencer la cérémonie ſacrée. Qu'on allume le feu deſtiné aux gâteaux d'immolation. Que mon pere porte ſa main ſur l'autel. Je vais procurer la victoire & le ſalut de la Gréce. Conduiſez-moi comme une victime victorieuſe d'Ilion, & fatale aux Phrygiens. Préparez des couronnes, ornez-en ma tête. Répandez l'eau luſtrale, & dans vos libations invoquez Diane, la Reine, l'heureuſe Diane, autour de ſon Temple & de ſes Autels. Je vais, puiſqu'il le faut, accomplir l'Oracle par mon ſang répandu.

LE CHŒUR.

O mere vénérable, ô Clytemneſtre, nous ne pouvons plus donner de larmes

de l'appareil du ſacrifice : le Chœur ſemble en être témoin oculaire.

à votre sort. * La cérémonie ne le permet pas.

IPHIGÉNIE.

Ne songez, mes filles, qu'à chanter les louanges de Diane. Elle habite dans l'Aulide : elle préside aux rivages où la Gréce en armes est arrêtée pour moi... O Terre où j'ai reçû le jour, ô Argos, ô Mycène où je devois regner...

LE CHŒUR.

Pourquoi implorez-vous cette ville de Persée bâtie par les mains des Cyclopes ?

IPHIGÉNIE.

O Mycène, tu m'as vû naître dans ton sein comme un astre brillant.... Mais non, je ne refuse point de mourir.

LE CHŒUR.

La gloire qui suivra cette mort sera immortelle.

IPHIGÉNIE.

O jour, ô soleil, ô lumiere de Jupiter ! sur le point de passer dans une autre région, prête à jouir d'une autre destinée, je vous dis un éternel adieu.

* Ce mot confirme ce qu'on a dit ci-dessus au sujet du respect des Anciens pour les Sacrifices & les dévouemens volontaires.

SCENE VIII.

LE CHŒUR.

* Voyez, voyez partir la victime qui triomphe d'Ilion & des Phrygiens. La voici couronnée, prête à recevoir le bain fatal, & à porter sa tête sous le couteau sacré... Dieux ! elle va ensanglanter l'autel... Elle approche... Allez, aimable victime ; un pere vous attend avec l'eau lustrale au milieu de l'Armée, qui ne soupire qu'après le voyage de Troye... Voici le moment du sacrifice. Invoquons Diane, & redoublons nos vœux pour l'engager à nous être favorable... Vénérable Déesse, s'il vous

* Quelques Commentateurs ont crû qu'il manquoit quelque chose entre la Scène VI. & VII. Cela peut être. Mais je penserois plûtôt que celle-ci est défectueuse, parce qu'elle est un peu courte pour le tems du Sacrifice. Le récit suivant suppose un intervalle plus long. Les Commentateurs n'en disent rien, quoique la difficulté soit réelle. Tout considéré, il me semble vraisemblable que les instrumens de musique, pour augmenter l'agitation du spectateur, rempliſſoient seuls le vuide de cette Scène. Comme personne, je crois, n'a donné ses conjectures là-dessus, celle-ci peut passer pour bonne, en attendant qu'il en vienne une meilleure.

faut des victimes humaines, conduisez du moins les Grecs dans les climats de la perfide Troye; donnez la victoire à Agamemnon, & faites qu'il revienne avec son armée triomphante vous offrir au nom de la Gréce une brillante couronne, comme un monument éternel de sa gloire.

SCENE IX.

Un ENVOYÉ, CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR.

L'ENVOYÉ.

Sortez, ô Clytemnestre, sortez de ce Palais, * venez entendre les prodiges que je dois vous raconter.

CLYTEMNESTRE.

Je sors tremblante & consternée. Viens-tu m'annoncer de nouveaux malheurs?

L'ENVOYÉ.

Non. Je veux au contraire vous apprendre sur le sort de votre fille des prodiges étonnans.

CLYTEMNESTRE.

Ne différe donc point de satisfaire mon impatience.

* La Reine étoit donc entrée dans le Palais à la fin de la Scène VI.

L'ENVOYÉ.

Vous ſçaurez tout, Madame, à moins que mon récit ne ſoit interrompu par le trouble où m'ont jetté tant de prodiges.

Nous étions arrivés au bois & à la prairie de Diane, où votre fille étoit conduite par toute l'Armée. Les Grecs s'aſſemblent autour d'elle. Agamemnon la voit s'avancer vers le terme fatal; il gémit, il détourne la vûe, il verſe des larmes, & * ſe couvre le viſage de ſa robe. Sa fille s'approche, & lui parle de

* Voilà ce qui a donné lieu au tableau ſi vanté de Timante; le Poëte méritoit au moins autant d'éloges que le Peintre. RACINE a voilé auſſi ſon Agamemnon, mais d'une maniere qui n'eſt pas à l'abri de toute critique.

Imitations de RACINE.

Achille eſt à l'Autel. Calchas eſt éperdu;
Le fatal ſacrifice eſt encor ſuſpendu.
On ſe menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ſes amis pour lui prêts à ſe dévouer.
Le triſte Agamemnon qui n'oſe l'avouer,
Pour détourner les yeux des meurtres qu'il préſage
Ou pour cacher ſes pleurs s'eſt voilé le viſage.

Comment cet Agamemnon, ce Chef des Rois, au lieu de prendre les armes pour empêcher la ſédition, ſe contente-t-il de ſe voi-

cette sorte : » Me voici prête, ô mon » pere ; je me dévoue volontiers pour » ma Patrie & pour toute la Gréce. On » m'a conduite à l'autel ; qu'on m'immo- » le, puisque l'Oracle l'ordonne. Grecs, » soyez heureux, si votre bonheur ne » dépend que de ma mort. Prenez vo- » tre victime qui vous assure la victoire, » & revenez triomphans. Au reste que » personne ne porte ses mains sur moi. » Je présenterai mon sein. » Elle dit, & tous sont frappés d'étonnement de voir dans un âge si tendre un courage si rare joint à tant de vertu. Talthybie étoit debout au milieu de l'assemblée ; & comme il présidoit au sacrifice, » Grecs,

ler le visage, lui qui peu de tems auparavant avoit dit,

Ma gloire intéressée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur.

Il devoit donc, (ce semble,) paroître en Général d'Armée au milieu de ce trouble, & non pas en pere accablé de douleur. J'ai entendu cette réflexion d'une personne qui a beaucoup de sagacité d'esprit. EURIPIDE n'est point dans le même cas ; toute l'Armée est tranquille & prosternée au pied de l'autel : Achille même obéit aux Dieux malgré lui, & respecte le vœu d'Iphigénie. Agamemnon a donc pû se livrer à sa douleur, & pour lors il est beau de le voir le visage voilé.

» s'écrie-t-il, gardez un religieux silen-» ce, & formez d'heureux préſages. » Calchas tire le glaive, le met dans un vaſe d'or, & couronne la victime. Achille lui-même prend une coupe remplie d'eau ſacrée, & s'avance vers l'autel : » ô Déeſſe, dit-il, fille de Jupiter, vous » qui prenez plaiſir à la chaſſe des bê-» tes féroces, vous qui faites briller » l'aſtre de la nuit, acceptez cette vic-» time, qu'Achille, Agamemnon, & » toute l'Armée vous préſentent. Le pur » ſang d'Iphigénie va couler ſur vos » Autels ; daignez en ſa faveur accorder » à nos vœux une heureuſe navigation, » & la priſe de Pergame. » Cependant les Atrides & tous les Grecs demeurent triſtement les yeux fixés à terre. Le Prêtre prend le glaive, invoque les Dieux, marque de l'œil l'endroit où il doit frapper. Je frémiſſois & baiſſois les yeux, lorſque voilà tout-à-coup un prodige ſurprenant. Calchas frappe : tous entendent le coup ; mais la victime diſparoît, ſans qu'on apperçoive aucune trace de ſa retraite. A la vûe de ce miracle, opéré ſans doute par quelque Divinité, le Pontife pouſſe un cri, l'Armée lui répond : on voit le prodige, & l'on en croit à peine ſes yeux. Une

Biche d'une taille extraordinaire, & d'une rare beauté, étoit étendue à terre & encore palpitante : l'Autel étoit arrosé de son sang. Représentez-vous, Madame, la joie de Calchas à ce spectacle. » Braves Chefs de cette Armée, » s'écrie-t-il, voyez-vous cette nouvelle » victime ? contente de notre soumis- » sion, Diane a substitué cette Biche à » la place d'Iphigénie. Le sang d'une » Princesse si accomplie lui a paru trop » précieux pour le répandre sur ses Au- » tels. C'en est fait. La Déesse exauce » nos vœux, elle facilite notre course, » & les approches de Troye. » A ces mots l'Armée paroît se ranimer. On court vers les vaisseaux, on se précipite, on se dispose au départ. Et si j'en crois cette ardeur, dès ce jour nous quittons l'Aulide, & nous voguons sur la mer Ægée. Enfin après que Calchas a laissé la victime se consumer dans les flammes, il a formé des vœux pour l'heureux retour de l'Armée.

Voilà, Madame, ce qu'Agamemnon m'a ordonné de vous raconter. » Pars, » m'a-t-il dit, apprends à la Reine les » nouvelles faveurs des Dieux, & la » gloire où m'éleve la Gréce. » Témoin de ce spectacle, vous devez m'en

croire. Pardonnez à votre époux, ne pleurez plus Iphigénie : elle s'eſt envolée chez les Dieux. Le même jour l'a vûe mourir & revivre. Ainſi les juſtes Dieux jettent-ils un regard favorable ſur les foibles mortels quand ils y penſent le moins ; ils ſauvent ceux qui leur ſont chers.

LE CHŒUR.

Que je vous félicite, Madame ! votre fille vit, & vit dans la compagnie des Dieux.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille, quel Dieu t'a enlevée ? de quel nom déſormais te dois-je appeller ? mais ne me trompe-t-on point ? ce prodige n'eſt-il point inventé pour finir mes regrets ?

L'ENVOYÉ.

Madame, Agamemnon vient lui-même confirmer mon récit.

SCENE X.

AGAMEMNON, les mêmes.

AGAMEMNON.

Ceſſez d'être inquiéte ſur le ſort de votre fille, Madame. Elle joüit, n'en doutez point, du commerce des Dieux. Prenez cet enfant, & retournez à Argos.

La flotte se dispose à partir : recevez dès ce moment mes adieux. Nos entretiens seront plus longs à mon retour de Troye ; partez, & vivez heureuse.

LE CHŒUR.

O fils d'Atrée, que la joie vous accompagne dans le voyage & le retour ! puissiez-vous revenir vainqueur, & chargé des riches dépouilles de Troye !

RÉFLEXIONS SUR L'IPHIGÉNIE EN AULIDE,

D'EURIPIDE, DE LODOVICO DOLCE', DE ROTROU, ET DE RACINE.

IPHIGÉNIE est plus connue en France par M. Racine que par Euripide. Le Poëte Grec ne mérite pourtant pas moins d'éloges que le François, quoique le portrait qu'a tracé l'un & l'autre soit différent. Si l'imitateur a donné des graces nouvelles à l'original, il en a emprunté d'autres qu'il avoue lui-même avoir été les plus approuvées. C'est en bâtissant avec autant d'élégance que de solidité sur le fonds des Anciens, qu'il a mérité cet éloge de Boileau,

Epître à M. Racine.

Que tu sçais bien, Racine, à l'aide d'un Acteur,
Etonner, émouvoir, ravir un Spectateur!

Jamais Iphigénie en Aulide immolée
Ne coûta tant de pleurs à la Gréce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait sous son nom verser la Chamnesté.

La nécessité de remplir une Tragédie Françoise d'événemens, l'a pour le moins autant engagé à imaginer l'Episode d'Eriphile, que l'envie d'épargner aux spectateurs le prodige de la Biche substituée à Iphigénie. Cet Episode est véritablement tiré du sujet, comme il l'observe, & par-là il est plus excusable que celui d'Aricie dans Phédre. Mais l'un & l'autre est toujours Episode, & par ces deux ressorts qui se ressemblent si fort, il arrive qu'Achille perd presqu'autant de son caractère dans la piéce d'Iphigénie, qu'Hippolyte dans celle de Phédre. Achille, galant & françois au point où il l'est, dément un peu l'Achille Grec. Mais ce Héros devenu François a laissé dans les esprits des impressions si profondes, que le Grec a besoin de quelque réflexion & de quelque indulgence pour ne pas nous choquer entierement. Ainsi les vieux portraits des Ancêtres habillés à l'antique, perdent-ils leur mérite à la vûe des portraits mo-

dernes, dont la draperie eſt de pure imagination. Iphigénie eſt auſſi un peu différente de part & d'autre, ainſi que Clytemneſtre. Pour Agamemnon ſes traits ſont à-peu-près les mêmes. Il n'eſt ni moins pere, ni moins Roi dans Euripide que dans Racine; mais autrement Roi dans ce dernier. Deux autres Auteurs célébres ont traité le même ſujet avec beaucoup de ſuccès, à ſçavoir, Louis Dolcè Italien, & Rotrou. Nous comparerons tous les quatre. L'Iphigénie de Dolcè, réimprimée en 1566. & celle de Rotrou miſe au jour en 1649. méritent d'entrer dans le paralléle, ne fût-ce que pour faire connoître le progrès de l'eſprit humain dans le Tragique. Les Critiques François, comme le P. Rapin, parlent trop peu, & d'une maniere trop vague des divers Théâtres de l'Europe. Il n'y a que le détail & la comparaiſon qui ſoient inſtructifs en cette matiere. Voyons d'abord l'œconomie de chaque piéce.

ACTE PREMIER.

Les trois imitateurs d'Euripide ſe ſont contentés de traduire ſa premiere Scène. Ils ne pouvoient mieux faire. C'eſt un morceau fini. L'embarras d'Agamemnon

redevenu pere produit un double effet, l'un & l'autre admirable : c'eſt, 1°. d'attendrir & d'intéreſſer le ſpectateur, dès l'entrée, & en ſecond lieu d'expoſer le ſujet & toutes ſes dépendances ſans obſcurité, ſans détour, & de la maniere que le feroit la nature, ſi elle offroit la réalité au lieu de la repréſentation. Rotrou a voulu enchérir ſur Euripide, en faiſant voir d'abord Agamemnon au fonds de ſa tente, où il écrit & déchire une lettre, puis la recommence, puis appelle un valet. Ce monologue eſt interrompu par des allées & venues pour introduire un confident. Le reſte de la Scène eſt Euripide tout pur. Dolcè n'a fait que l'allonger. Racine n'en a rien perdu. La différence unique qu'il y ait entre ces quatre morceaux vient de la différence des tems & des mœurs. Chez Euripide on voit un Roi à la Grecque, c'eſt-à-dire, un peu bourgeois, ſelon notre maniere de penſer. Dolcè lui a donné un air de Prince Italien ; Rotrou le reléve encore davantage : mais Racine le rend tout-à-fait majeſtueux à la Françoiſe. Les écrits des Auteurs, comme les tableaux des Peintres, ſe reſſentent toujours de ces différences de lieux & de ſiécles, enſorte qu'un œil un peu

fin pourroit deviner à-peu-près l'âge d'un tableau ou d'un ouvrage par les traits qu'il y découvriroit. Cette réflexion a lieu dans le Théâtre, & doit être appliquée non-seulement à tout le reste des quatre Iphigénies, mais encore à toutes les piéces Tragiques, tant anciennes que modernes.

Euripide, après cette unique Scène, améne le Chœur qui en fait une autre & finit l'Acte. Cela a paru trop simple aux autres Poëtes. Pour allonger l'Acte, Dolcè introduit Calchas; & Rotrou jette une nouvelle incertitude dans le sein d'Agamemnon. Mais tout cela revient, à peu de chose près, au système du Poëte Grec. Pour Racine il fait venir sur la Scène Achille & Ulysse qui parlent le langage d'Homère, source de grandes beautés. Voici un trait qu'il a imité de Rotrou, à qui il doit aussi le personnage d'Ulysse. C'est Agamemnon qui parle au Roi d'Ithaque.

* Ah! Seigneur, qu'éloigné du malheur qui
m'opprime
Votre cœur aisément se montre magnanime!

* Racine, *Iphig. Act. I. Sc. III.*

Mais que, si vous voyez ceint du bandeau mortel
Votre fils Telemaque approcher de l'Autel;
Nous vous verrions touché de cette affreuse image
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jetter entre Calchas & lui!

Rotrou avoit dit moins élégamment:

* J'avois sans ce discours assez de connoissance
De l'adresse d'Ulysse, & de son éloquence:
Mais il éprouveroit en un pareil ennui
Que le sang est encor plus éloquent que lui.

Il y a dans Racine d'autres imitations pareilles, soit d'Homère, soit de Rotrou. Mais elles sont si heureuses qu'on est bien éloigné d'en sçavoir mauvais gré au Poëte. C'est un talent bien rare que celui d'imiter ainsi.

ACTE II.

L'œconomie de Racine est ici différente de l'original, à cause de l'Episode

* Rotrou, *Iphig. Act. II. Sc. III.*

d'Eriphile. Le Poëte François a toutefois conſervé la belle Scène de l'entrevûe d'Iphigénie & de ſon pere, qu'on voit au troiſiéme Acte du Grec. Il l'a rendue plus Françoiſe que Rotrou. En un mot il n'a rien pris du ſecond Acte d'Euripide, que la ſurpriſe de l'arrivée d'Iphigénie malgré les précautions du Roi. Dolcè & Rotrou ont ſuivi le Grec pas à pas, excepté un petit nombre de changemens peu conſidérables. Leurs diſcours ſont plus étendus, mais non pas plus énergiques. Celui de Menelas chez Rotrou eſt remarquable.

* Ne vous ſouvient-il pas avec combien d'adreſſe
Vous vous êtes fait Chef des troupes de la Gréce.
Ah! comme ce grand cœur ſe ſçavoit abbaiſſer!
Le front ne portoit pas l'image du penſer,
Et votre modeſtie alors incomparable,
Fut un adroit chemin à ce rang honorable.
Jamais pour s'élever on ne ſe mit ſi bas.
Vous offriez à l'un, à l'autre ouvriez les bras,

* Rotrou, *Iphig. Act. II. Sc. II.*

Serriez à l'un la main, jettiez les yeux sur
l'autre,
Portiez votre intérêt beaucoup moins que
le nôtre;
De qui vous demandoit vous préveniez les
pas,
Parliez à qui vouloit, & qui ne vouloit pas,
Et lors votre maison à tout le monde ou-
verte,
Jusques aux basses-cours n'étoit jamais dé-
serte.
Mais quand cette affectée & fausse humilité
Vous eut de notre Chef acquis la qualité,
Un soudain changement de mœurs & de
visage
Fut de cet artifice un trop clair témoignage,
&c.

Ce n'est pas là de la poësie de Racine; mais il n'y manque guère que ce tour élégant & châtié. La contestation de Menelas avec son frere est du reste aussi vive que dans Euripide. Racine en supprimant le personnage de Menelas en a mis plusieurs traits dans la bouche de Clytemnestre, d'Ulysse & d'Achille, pour en perdre le moins qu'il pourroit. Mais la jalouse Eriphile a plû & a dû plaire davantage, comme étant plus conforme au goût dominant de notre siécle.

La conteſtation dont je parle eſt cependant un beau morceau. On y trouve toute l'éloquence qui peut rendre une cauſe douteuſe pour ſuſpendre les eſprits, & pour entretenir les ſpectateurs dans cette émotion ſi néceſſaire au Théâtre, ſans ſortir du ſujet. Racine qui l'a très-bien vû, la ſupplée par une autre querelle entre Agamemnon & Achille. C'eſt la Scène ſixiéme de ſon quatriéme Acte, où l'on lit cet endroit merveilleux d'Homère, & ſi fort applaudi de nos jours. Achille parle.

* Hé, que m'a fait à moi cette Troye où je cours ?
Au pied de ſes remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, ſourd à la voix d'une mere immortelle,
Et d'un pere éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais vaiſſeaux partis des rives du Scamandre
Aux champs Theſſaliens oſerent-ils deſcendre ?
Et jamais dans Lariſſe un lâche raviſſeur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma ſœur?

* RACINE, *Iphig. Act. IV. Sc. VI.*

Cet endroit & tant d'autres traduits par les bons Ecrivains François, ſont des preuves ſans replique en faveur des Anciens. Qu'on leur donne des Racines pour interprétes; & ils ſçauront plaire aujourd'hui, comme autrefois.

ACTE III.

Euripide n'a été ſuivi de perſonne dans ſa premiere Scène du troiſiéme Acte. Ni Dolcè, ni Rotrou, & moins encore Racine, n'ont oſé faire paroître un char ſur le Théâtre, & en faire deſcendre Clytemneſtre & ſa fille avec le petit Oreſte endormi. Ce ſpectacle ſi naïf ne convenoit qu'aux mœurs antiques. Il n'en eſt pas moins beau pour qui ſçait priſer le naturel. Une mere eſcortée d'une foule de femmes, & qui veut qu'on la croye heureuſe d'être mere d'une telle fille; une jeune Princeſſe dont la modeſtie laiſſe entrevoir la joie & la vanité qu'elle a d'avoir bientôt Achille pour époux; un enfant que la fatigue endort, & que ſon âge diſpenſe de prendre aucun intérêt bien ſenſible à ce qui ſe paſſe; l'inquiétude & les précautions de cette mere attentive pour ſes enfans; ces préparatifs à un bonheur qui ne ſera rien moins; quelle vérité

dans cette peinture ! Racine en a pris ce qu'il a pû, eû égard à nos manieres, qu'il ne falloit pas choquer. Ses deux autres prédéceſſeurs n'ont pas non plus négligé quelques-uns de ces traits. Dans le reſte de l'Acte, Racine ſuivant toujours ſa pointe, anticipe ſur Euripide. Il met en œuvre la brouillerie d'Agamemnon avec Clytemneſtre, & il en tire de grands mouvemens. Achille s'éclaircit avec elle ; il aime de plus en plus Iphigénie, il découvre le myſtère du ſacrifice, il entre en fureur ; Eriphile en triomphe. Voilà ſur quoi roule cet Acte. Dolcè & Rotrou ſont plus fidéles à Euripide. Auſſi le ſont-ils trop, plus traducteurs en cela que Poëtes. Il eſt vrai que l'entrevûe d'Iphigénie avec ſon pere, celle de Clytemneſtre avec ſon époux, & les efforts d'Agamemnon pour écarter de l'Autel ſon épouſe, ſuffiſoient bien pour remplir un Acte. Mais Racine a diſtribué toute cette matiere ſelon ſon plan avec plus d'étendue, & Euripide l'a fait ſuivant le ſien avec plus de ſimplicité, de maniere que dans le premier le Théâtre eſt plus diverſifié, & dans le ſecond le ſpectateur eſt plus attendri. Divers mouvemens agitent le Théâtre chez l'un, & partagent l'atten-

tion du spectateur : chez l'autre rien ne nous détourne les yeux de dessus Iphigénie. Pas un mot qui ne soit pour elle. Sa naïveté même la rend plus chère. Car, pour ne parler que de la Scène où elle aborde le Roi, cette Scène est à la vérité plus courte & plus noble dans le François ; mais aussi est-elle plus pouſſée & plus tendre dans le Grec. Iphigénie y paroît moins Princesse & plus aimable ; Agamemnon moins Roi, & plus pere. Nous remarquerons bientôt une autre différence qui a dû frapper les lecteurs. Il faut dire à la louange de Dolcè, qu'il a traité cette Scène en grand maître qui entendoit bien son original. Il a marqué avec cette naïveté fine, (qui est plus du goût de la langue Italienne que de la nôtre,) toute celle d'Iphigénie dans les diverses questions qu'elle fait à son pere. Celui-ci touché de son esprit & de sa simplicité en prend un prétexte pour cacher la cause véritable des soupirs & des larmes qui lui échappent. *Hé comment voulez-vous que je parle*, (répond-elle,) *pour ranimer votre joie ?* ainsi aije traduit. Dolcè a osé traduire plus littéralement, heureux de n'avoir pas rendu ridicule la pensée de l'Auteur, qui est si gracieuse dans l'original.

Esser vorrei per aggradirvi sciocca
Ἀτύπτε μένυ' ἐρῶ ῥεν, εἰ σέγ' ἐυφρανῶ.

Ce qui montre l'excès de l'embarras, & du pere, & de la fille, sans compter plusieurs traits que Racine n'a osé toucher, & qui dans notre siécle, où la nature est plus contrainte par je ne sçai quelle dignité, ne seroient pas en effet bien reçûs, ni hazardés par les Anciens s'ils revenoient au monde d'aujourd'hui.

ACTE IV. & V.

Dans l'Acte quatriéme la nécessité de faire jouer l'Episode d'Eriphile a contraint Racine de faire pour cette jalouse Princesse une Scène entierement détachée du reste. Car Clytemnestre paroît d'un côté du Théâtre, tandis qu'Eriphile s'en va de l'autre, sans autre raison de venir ou de s'en aller. La suite est tirée d'Euripide, excepté la Scène d'Achille & d'Agamemnon, dont nous avons parlé. Pour le Poëte Grec, on a vû qu'il remplit cet Acte d'une Scène d'Achille avec Clytemnestre, d'une autre de l'Officier qui vient dévoiler le secret du sacrifice, enfin de l'emportement d'Achille au sujet de cette nouvelle.

Le

Le cinquiéme Acte de Racine eſt fondé ſur la révolution que fait Eriphile en trahiſſant Iphigénie, qui par là ſe voit livrée à Calchas. Achille pénétre, l'épée à la main, juſqu'à l'Autel,

Et quoique ſeul pour elle Achille furieux
Epouvantoit l'Armée & partageoit les Dieux.

Calchas arrête tout, regarde Eriphile, & déclare que c'eſt elle, qui ſous un nom emprunté eſt l'Iphigénie que demande Diane. On pourroit peut-être dire ſur cela, pourquoi Calchas ſçachant tout ne déclaroit-il pas plûtôt le ſecret, & pourquoi en eſt-il crû ſi aiſément ſur ſa parole, lui que les Chefs ne ménagent pas trop dans la Piéce ? mais ce ſeroit peut-être auſſi une chicane ; il faut ſe prêter à l'enchantement du Théâtre ; & après tout, cela eſt imaginé le mieux du monde pour nos mœurs, comme Racine l'avoit bien prévû. Car quelle apparence de faire mourir Iphigénie, ou de ne la ſauver que par un prodige incroyable ! Dolcè même n'a pû ſupporter le prodige, & entr'autres petites libertés, il fait dire à l'Acteur qui vient raconter l'hiſtoire du ſacrifice : » Quelques-uns ont crû voir » une Biche au lieu d'Iphigénie.

Ma creder non voglio io quel che non vidi.

Desorte que chez lui, non-seulement Iphigénie meurt, mais elle est décapitée dans les formes.

Alhor tornando à la fanciulla veggo
Qui l'infelice testa, e colà il corpo.

Pour Rotrou il change un peu la machine, & après avoir mis le sacrifice sous les yeux du spectateur, ce qui ne laisse pas d'être un beau coup de Théâtre, il fait enlever la victime si soudainement qu'on demande,

Qui des deux nous la cache, ou la Terre ou les Cieux ?

Aussi-tôt Diane paroît, & finit ainsi la Piéce avec quelque vraisemblance, puisque le spectateur a été averti qu'Iphigénie avoit été vouée à Diane dès son enfance. Dans tout le reste Dolcè & Rotrou suivent assez le procédé d'Euripide, hormis en deux circonstances considérables, où Dolcè demeure fidéle à son original, tandis que Rotrou & Racine ont grand soin de s'en écarter. Ces deux choses sont si essentielles à toute la Piéce, qu'il est important de les examiner de plus près : ce sont les caractères d'Iphigénie & d'Achille. Euripide avoit si bien marqué ceux d'Agamemnon & de Cly-

temneſtre, que ſes ſucceſſeurs n'y ont rien ajoûté. Racine ſeul, en donnant plus de grandeur à l'un & à l'autre, un peu au dépens de la tendreſſe, a ſagement retranché les reproches que Clytemneſtre fait à ſon époux, reproches odieux qui bleſſent nos mœurs, & qui rendent ces perſonnages moins eſtimables, quoique plus reſſemblans. En effet, Rotrou ne croit pas que ce ſoit aſſez que Clytemneſtre diſe au Roi ſon mari,

* Va, pere indigne d'elle, & digne fils d'Atrée,
Par qui la loi du ſang fut ſi peu révérée;
Et qui crut comme toi faire un exploit fameux
Au repas qu'il dreſſa des corps de ſes neveux.

Ce que Racine a imité & adouci en cette maniere :

† Vous ne démentez point une race funeſte.
Oui, vous êtes le ſang d'Atrée & de Thyeſte,
Bourreau de votre fille il ne vous reſte enfin
Que d'en faire à ſa mere un horrible feſtin.

Rotrou, après Euripide, y ajoûte encore le titre d'aſſaſſin d'un premier époux, &

* Rotrou, *Acte IV. Scène VI.*
† Racine, *Iphig. Acte IV. Scène IV.*

d'un fils du premier lit, avec le nom de raviſſeur, choſe que Racine a bien fait de ſupprimer. Revenons aux deux autres caractères.

Iphigénie, chez Euripide, n'eſt pas tout-à-coup héroïne : il lui en coûte pour ſe déterminer à mourir. La nature parle chez elle avant la vertu. Comme elle ignore d'abord le prix de ſon ſacrifice, & qu'elle ſe regarde plûtôt comme victime de Menelas que des Grecs, elle ne rougit pas de demander grace à ſon pere. Elle employe pour le fléchir les efforts de Clytemneſtre, ſes raiſons perſonnelles, ſes larmes, ſes attraits, & juſqu'au ſilence éloquent du petit Oreſte. Tout cela eſt extrêmement touchant, & n'a point choqué Athènes. Dolcè n'a pas crû que cela dût déplaire à l'Italie, quand il fait dire à Iphigénie,

* Ben ſapete, che à tutti è dolce il lume
Di queſto Cielo : e vi ritorni à mente
Ch'io prima di tutt' altri miei fratelli
Vi chiamai padre ; & voi di tutti ancora
Queſti, figlivola mi chiamaſte prima.
Ricordivi, che'l primo dolce peſo
Fui de le voſtre braccia, e prima io n'hebbi
I cari baci, e ve gli diedi ſpeſſo, *&c.*

* Lunov. Dolce', *Iphig. Act. IV. Sc. II.*

Rotrou & Racine ont pensé autrement; & ils ont eû raison en France, où l'on estime à la vérité la vie autant qu'ailleurs; mais où l'on veut qu'on la mépriſe pour la montre. Ils ne donnent aucune foibleſſe à Iphigénie. Dès qu'elle apprend le deſſein d'Agamemnon, elle lui dit chez Racine,

* Mon pere,
Ceſſez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderez, vous ſerez obéi;
Ma vie eſt votre bien. Vous pouvez le reprendre;
Vos ordres, ſans détour, pouvoient ſe faire entendre.
D'un œil auſſi content, d'un cœur auſſi ſoumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je ſçaurai, s'il le faut, victime obéiſſante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente,
Et reſpectant le coup par vous-même ordonné
Vous rendre tout le ſang que vous m'avez donné.

* RACINE, *Iphig. Acte IV. Scène IV.*

Et chez Rotrou,

* Le sang qui sortira de ce sein innocent
Prouvera malgré vous sa source en se versant.

Il est vrai que les deux Poëtes François ont senti la beauté & la décence même de cette foiblesse qu'Euripide donne d'abord à Iphigénie ; & le plus récent ne manque pas, sur les traces de l'ancien, d'en laisser échapper quelques traits par ces vers,

† Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense,
Si d'une mere en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la premiere,
Seigneur, vous appellai de ce doux nom de pere :

* Rotrou, *Iphig. Acte IV. Scène III.*
† Racine, *Iphig. Acte IV. Scène IV.*

C'eſt moi qui, ſi long-tems le plaiſir de vos yeux
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux.
Et pour qui tant de fois prodiguant vos careſſes,
Nous n'avez point du ſang dédaigné les foibleſſes.

D'ailleurs Iphigénie conſent à s'enfuir avec Clytemneſtre, & cette fuite rendue ſans effet prolonge agréablement le ſpectacle. Iphigénie ſeroit aſſurément peu eſtimable dans l'original, ſi elle s'obſtinoit à ſe ſouſtraire à la mort; mais après avoir réfléchi ſur la gloire de ſon trépas, elle l'accepte ſi généreuſement, elle refuſe avec tant de conſtance le ſecours d'Achille, elle fait les préparatifs du ſacrifice, & ſe livre enfin avec tant de grandeur d'ame, que les premiers mouvemens de la nature, & les ſoupirs même qui lui échappent dans ſes derniers adieux, ne ſont que relever ſon héroïſme. Ce mélange de foibleſſe & de courage eſt certainement la méchanique ſecrette de la tendreſſe du Théâtre, & l'inſtrument poëtique qui fait couler les larmes des ſpectateurs. Iphigénie eſt moins amante dans Euripide que dans Racine, & par-là, outre qu'elle ſe mon-

tre moins foible, elle interrompt moins l'attention sur son malheur par des Scènes postiches. Son dévouement en est plus volontaire. Car le moindre des soupirs qu'elle donne à son amant dans le François, ou le plus léger retour vers la vie, auroit autorisé Achille dans Euripide à la sauver. Mais elle rejette les offres de ce Héros jusqu'à l'autel, & présente généreusement son sein à Calchas, qui frappe. L'Iphigénie Françoise ne va pas jusques-là. Le Poëte engage son amant, que les adieux de sa maîtresse ont trop attendri, à la tirer d'embarras, & le spectateur d'inquiétude. L'héroïne n'est donc pas mise à la derniere épreuve, & par conséquent son dévouement en a d'autant moins d'éclat, que la volonté & l'effet en pareil cas sont deux choses fort différentes.

Le caractère d'Achille est tout-à-fait François chez Racine. Le Poëte l'a voulu tel, parce qu'il falloit plaire à des personnes qu'il avoit faites à cette maniere galante de traiter la Tragédie. Il feint qu'Achille étoit déja autorisé à aimer Iphigénie. Cela fait une difficulté qu'il léve adroitement, ou plûtôt qu'il pallie. Car il n'est pas trop vraisemblable qu'Agamemnon voulant attirer sa fille en Au-

lide pour l'immoler, se serve du prétexte du mariage avec un Héros dont l'amour soit public, ni que l'on timpanise dans l'Armée la nouvelle de cet hymen. Voilà pourtant ce qui arrive. Il n'en est pas de même dans Euripide. Car il suppose qu'Achille ignore qu'on lui ait destiné Iphigénie pour épouse. L'arrivée même d'Iphigénie surprend toute l'Armée, qui n'en sçait pas le véritable motif. Ces deux différentes suppositions font que ce n'est plus le même Achille de part & d'autre. Racine le fait paroître dès la seconde Scène, tout occupé de ses projets amoureux & guerriers, n'ayant en vûe que de précipiter son hymen pour voler à Troye. Il a fallu beaucoup d'art pour allier ainsi l'amour & la gloire dans un Héros dont l'emportement, la bravoure & la hauteur ont fait de tout tems le vrai caractère. Toutes les autres Scènes d'Achille sont de ce goût, quoique le motif de l'honneur se mêle dans la suite à l'intérêt de l'amour.

Le Poëte Grec n'améne Achille au Palais d'Agamemnon que par une impatience qui lui prend de partir pour Troye. Clytemnestre qu'il rencontre le salue comme gendre. Achille qui ne comprend rien à ce discours, manifeste sa

ſurpriſe d'une maniere aſſez peu conforme aux nôtres, mais ſi naturelle pour le ſiécle d'Euripide, qu'on ne peut y trouver à redire ſans chicaner. On paſſe donc à l'Achille ancien de refuſer une marque de civilité que veut lui donner Clytemneſtre : mais on comprend moins, & par conſéquent on a plus de peine à lui paſſer un autre point ; à ſçavoir, 1°. Qu'il diſe à Clytemneſtre, en parlant d'Agamemnon : » N'eût-il pas dû me parler & » m'autoriſer à aimer Iphigénie ? j'au» rois été aſſez heureux, Madame, pour » l'obtenir de votre main. Agamemnon » redoutoit-il la tendreſſe d'un époux ? » ah ! eût-il fallu livrer aux Grecs un ga» ge ſi cher ; ſi l'intérêt de la Gréce l'eût » demandé, j'oſe le dire, Madame, » Achille auroit pû ſe réſoudre à ſacrifier » ſon amour au bien public. » Ou, comme dit Dolcè,

* Suo debit'era havermi fatto conto
L'intento ſuo, & datomi la figlia ;
Che l'havrei forſe conceduta anch'io
A tante bellicoſe inclite ſchiere,
Se pur l'andata à Troja (ch'io no'l credo)
Attender ſi dovea da la ſua morte.

* Lodov. Dolce', *Ifigen. Atto III. S. V.*

Ch'anch'io bramo l'honor, l'utile, e'l bene
De la famosa Grecia, *&c.*

2°. Qu'Achille refuse d'abord de voir Iphigénie, quoique Clytemnestre lui en donne une si belle occasion, quand elle veut elle-même l'amener à ses pieds. 3°. Qu'après l'avoir vûe, & s'être épris d'amour pour elle, charmé tout-à-coup de sa générosité & de son dévouement, il souffre tranquillement qu'elle courre à la mort, & ne lui promette son secours qu'au cas qu'elle se repente de son dessein; en quoi il lui tient si bien parole qu'il la laisse en effet mourir, & qu'il contribue lui-même au sacrifice par des libations. Voilà certes un amant bien extraordinaire pour nos jours. Dolcè l'a rendu tel de son tems en Italie. Rotrou n'a osé le faire en France, & beaucoup moins Racine. On ne sçauroit les blâmer; mais doit-on blâmer Euripide? il connoissoit le goût de ses spectateurs, comme nos Poëtes connoissent le goût de ceux d'aujourd'hui. Reprenons ces trois articles.

1°. Achille a raison de parler à Clytemnestre plûtôt en héros offensé qu'en amant d'Iphigénie; puisque ne l'ayant pas encore recherchée, l'intérêt de la

gloire devoit plus agir sur son cœur que celui de l'amour. Il en marque même plus de désintéressement à une mere affligée, en lui faisant entendre que c'est moins l'amour qui l'anime à sauver Iphigénie, que l'amour & l'équité.

2°. Clytemnestre lui demande s'il veut qu'Iphigénie vienne elle-même se prosterner à ses pieds. Il refuse de la voir sur la sévérité des bienséances Grecques, & outre qu'il en apporte de bonnes raisons, il montre encore plus par-là combien son zéle est désintéressé.

3°. Il est véritablement plus difficile de concevoir comment Achille laisse mourir son Iphigénie, uniquement parce qu'elle s'est dévouée, & parce qu'elle le veut ainsi. Mais (comme on l'a déja observé) si l'on a égard au respect des Anciens pour les dévouemens & pour les personnes qui se faisoient volontairement victimes, l'on jugera qu'Achille n'a pû en user autrement, sans se rendre exécrable par une impiété trop criante. Que ne fait-il pas au reste pour rompre le dessein d'Iphigénie? prieres, insinuations, tendresse, il met tout en œuvre. Il ne peut s'empêcher de l'admirer; mais il n'omet rien pour l'en détourner. Il va même, bien armé & escorté de soldats

fidéles, entourer l'autel pour délivrer Iphigénie au moindre ſigne qu'elle paroîtra donner, ne fût-ce que par un ſoupir. Il eſpère qu'elle y conſentira. Mais en vain. La Princeſſe a pris ſon parti. Auſſi Clytemneſtre déſeſpère-t-elle de la ſauver, & n'exige pas d'Achille qu'il la dérobe au couteau ſacré, malgré ſon vœu. C'eſt donc par égard à un acte de Religion, qu'il faut entrer dans le caractère des trois perſonnages: & cela ſeul fait évanoüir la difficulté, malgré l'impoſſibilité d'y conformer nos idées. A ces difficultés près, l'Iphigénie d'Euripide eſt juſtifiée par l'heureux ſuccès de l'Iphigénie de Racine.

Quelques fortes que ces raiſons me paroiſſent en faveur d'Euripide, je ſens trop qu'on aura peine à les goûter. Que peuvent tous les raiſonnemens du monde contre un préjugé né de l'oubli, ou du mépris des manieres anciennes? toute ma prétention ſe borne à mettre le lecteur dans la néceſſité, ou de faire grace à Euripide, ou de regarder ſon ſiécle, comme le plus inſenſé qui fût jamais: alternative qui ne ſouffre pas de milieu, & qui peut ſervir de ſolution à preſque toutes les objections qu'on a faites contre les Anciens par égard à leurs uſages.

Car il paroît bien dur de prononcer que cette Athènes si sçavante & si spirituelle manquoit de goût & de bon sens au point d'approuver des extravagances palpables. C'est se contredire soi-même : c'est attribuer à un siécle & à un Auteur, des qualités & des vices qui ne peuvent s'allier, un sens droit & de travers, un discernement fin & grossier, la lumiere & les ténébres. Si l'on ne prétendoit relever que des défauts ordinaires, tels que ceux qui sont attachés aux choses les plus parfaites par le sort de l'humanité, il n'y auroit pas de contradiction sans doute. Mais ce ne sont pas seulement ces défauts qu'on reproche à l'antiquité. On lui en impute de si frappans, (& à côté des beautés les plus frappantes,) qu'il faut nécessairement conclure la contradiction dont je parle, ou rentrer dans la voye de l'examen, pour sçavoir lequel des deux a raison, ou notre siécle, ou celui d'Euripide par exemple, & si l'Achille de Racine ne choqueroit pas les anciens Grecs, comme nous sommes choqués de l'Achille d'Euripide.

Quant à Racine, sa gloire qui croît toujours à mesure qu'il devient ancien à notre égard, ne sçauroit être intéressée

par le paralléle qu'on oſe faire entre ce grand Poëte & ſon modéle. Il ne peut perdre à être comparé. Mais comme cette comparaiſon fait honneur aux Anciens, dont il a puiſé ce goût naturel qui le rend ſi cher aux François, il m'a parû qu'on ne pouvoit mieux ſentir les beautés d'Euripide qu'en les rapprochant de celles de Racine.

Fin du Tome ſecond.